Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

COLLECTION

DES

AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

OVIDE

ŒUVRES COMPLÈTES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56.

OVIDE

ŒUVRES COMPLÈTES

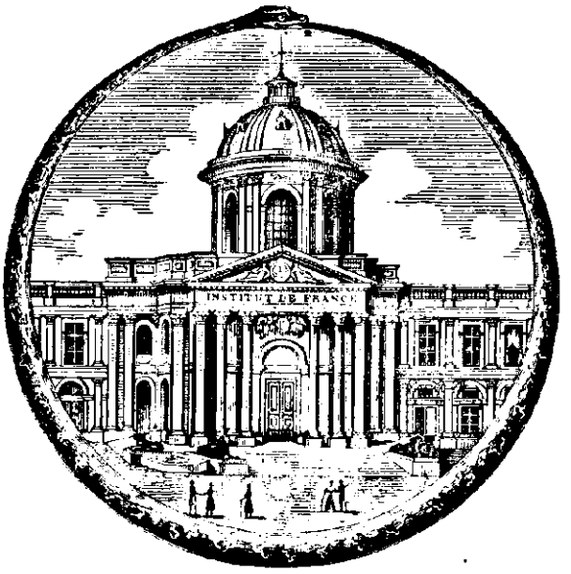
AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXIX

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avis des éditeurs III
Notice sur la vie et les ouvrages d'Ovide VII

LES HÉROIDES, Traduction nouvelle par M. Théophile Baudement 1
Épître I. — Pénélope à Ulysse ..... ibid.
Épître II. — Phyllis à Démophoon 4
Épître III. — Briséis à Achille 7
Épître IV. — Phèdre à Hippolyte 10
Épître V. — Œnone à Pâris 14
Épître VI. — Hypsipyle à Jason 18
Épître VII. — Didon à Énée 22
Épître VIII. — Hermione à Oreste 26
Épître IX — Déjanire à Hercule 29
Épître X. — Ariadne à Thésée 33
Épître XI. — Canacé à Macarée 36
Épître XII. — Médée à Jason 39
Épître XIII. — Laodamie à Protésilas 44
Épître XIV. — Hypermnestre à Lyncée 47
Épître XV. — Sapho à Phaon 50
Épître XVI. — Pâris à Hélène 55
Épître XVII. — Hélène à Pâris 64
Épître XVIII. — Léandre à Héro 69
Épître XIX. — Héro à Léandre 74
Épître XX. — Aconce à Cydippe 79
Épître XXI. — Cydippe à Aconce 84
Notes des Héroïdes 91

LES AMOURS traduction nouvelle par le même. 101
Livre I ..... ibid.
Livre II 120
Livre III 140
Notes des Amours 161

L'ART D'AIMER, traduction nouvelle par M. Charles Nisard 163
Chant I ..... ibid.
Chant II 180
Chant III 197
Notes de l'Art d'Aimer 216

Pages.

LE REMÈDE D'AMOUR, traduction nouvelle par le même 221
Notes du Remède d'Amour 240

LES COSMÉTIQUES, fragment; traduction nouvelle par le même 243
Notes des Cosmétiques 246

LES HALIEUTIQUES, fragment; traduction nouvelle par M. Th. Beaudement 247

LES MÉTAMORPHOSES, traduction nouvelle par MM. Louis Puget, Th. Guiard, Chevriau et Fouquier 251
Livre I. — Argument. — I. Le chaos changé en quatre éléments distincts. — II. Succession des quatre âges du monde. — III. Crime et punition des géants. — IV. L'univers est submergé par le déluge. — V. Deucalion et Pyrrha repeuplent la terre. — VI. Apollon tue le serpent Python. — VII. Métamorphose de Daphné en laurier. — VIII. Métamorphose d'Io en génisse, et de Syrinx en roseau; mort d'Argus; naissance d'Épaphus ..... ibid.
Livre deuxième. — Argument. — I. Phaéton demande pour un jour la conduite du char du Soleil; il est frappé de la foudre et précipité du Ciel. — II. Cycnus changé en cygne. — III. Calisto changée en Ourse. — IV. Le corbeau, de blanc qu'il était, devient noir. V. Ocyroé transformée en cavale. — VI. Battus métamorphosé en pierre. — VII. Aglaure changée en rocher. — VIII. Jupiter, sous la forme d'un taureau, enlève Europe 269
Livre troisième. — Argument. — I. Agénor ordonne à Cadmus de chercher sa fille qu'il a perdue. Des soldats naissent des dents du dragon tué par Cadmus. — II. Actéon métamorphosé en cerf. — III. Naissance de Bacchus. — IV. Tirésias aveugle et devin — V. Écho changée en son; Narcisse en

Pages.

fleur. — VI. Penthée, après la métamorphose des matelots en dauphins, charge Acétès de chaînes : à cause de ce crime, il est mis en lambeaux par les bacchantes..... 289

Livre quatrième. — Argument. — I. Alcithoé et ses sœurs s'obstinent à mépriser le culte de Bacchus ; Pyrame et Thisbé. — Amours de Mars et de Vénus, d'Apollon et de Leucothoé, de Salmacis et d'Hermaphrodite. Les filles de Minée changées en chauves-souris, et leurs toiles en vignes et en pampres. — II. Ino et Mélicerte métamorphosés en dieux marins, et leurs compagnons en rochers et en oiseaux. — III. Métamorphoses de Cadmus et d'Hermione en serpents. — IV. d'Atlas en montagne. — V. Persée délivre Andromède. — VI. Il l'épouse..... 306

Livre cinquième. — Argument. — I. Persée change Phinée et ses compagnons en rochers. — II. Il métamorphose aussi Bétus et Polydectes. Changement d'un enfant en lézard, de Lyncus en lynx ; d'Ascalaphe en hibou ; de Cyane et d'Aréthuse en fontaines, et des Piérides en pies. — Rapt de Proserpine. — Voyages de Cérès et de Triptolème..... 325

Livre sixième. — Argument. — I. Métamorphose d'Arachné en araignée. — II. Niobé se met au-dessus de Latone et est changée en rocher. — III. Métamorphose des paysans lyciens en grenouilles. — IV. Marsyas converti en fleuve. — V. Pélops pleure Niobé ; les dieux lui donnent une épaule d'ivoire. — VI. Métamorphose de Térée en huppe, de Philomèle en rossignol, de Procné en hirondelle. — VII. Borée enlève Orithye ; il en a deux fils, Calaïs et Zétès, qui furent au nombre des Argonautes..... 341

Livre septième. — Argument. — I. Jason s'empare de la toison d'or, par le secours de Médée. — II. Rajeunissement d'Éson. — III. La jeunesse est rendue aux nourrices de Bacchus. — IV. Médée fait tuer Pélias par la main de ses filles. — V. Médée massacre ses enfants. — VI. Médée s'enfuit à Athènes, où elle est accueillie par Égée. — VII. Métamorphose d'Arné en chouette ; peste d'Égine ; métamorphose des fourmis en Myrmidons ; Éaque les envoie au secours d'Égée. — VIII. Céphale et Procris..... 358

Livre huitième. — Argument. — I. Métamorphose de Nisus en aigle de mer, et de Scylla, sa fille, en alouette. — II. La couronne d'Ariane placée parmi les astres. — III. Dédale s'envole sur des ailes ; Icare, volant auprès de son père, est submergé ; métamorphose de Perdix. — IV. Méléagre tue le sanglier de Calydon : Althée, mère du héros, accélère sa mort. — V. Naïades changées en êtres appelés Échinades. — VI. Philémon et Baucis. — VII. Protée et Métra ; impiété et châtiment d'Érisichthon..... 378

Livre neuvième. — Argument. — I. Achéloüs vaincu par Hercule ; corne d'abondance. — II. Mort de Nessus. — III. Tourments d'Hercule sur le mont Œta. — IV. Apothéose d'Hercule. — V. Alcmène raconte à Iole son enfantement laborieux et la métamorphose de Galanthis en belette. — VI. Dryope est changée en lotos. — VII. Iolas, en jeune homme ; — VIII. Byblis, en fontaine. — IX. Iphis devient homme.....

Livre dixième. — Argument. — I. Descente d'Orphée aux enfers. — II. Métamorphose d'Attis en pin ; de Cyparisse en cyprès. — III. Ganymède enlevé dans l'Olympe. — IV. Métamorphose d'Hyacinthe en fleur. — V. Des Cérastes en taureaux ; des Propétides en pierres. — VI. De la statue de Pygmalion en femme. — VII. de Myrrha en arbre. — VIII. D'Adonis en anémone ; d'Atalante en lionne, et d'Hippomène en lion..... 418

Livre onzième. — Argument. — I. Mort d'Orphée. — II. Métamorphose des Ménades en arbres. — III. Du sable du Pactole en or. — IV. Des oreilles de Midas en oreilles d'âne. — V. Fondation de Troie. — VI. Naissance d'Achille. — VII. Crime et châtiment de Pélée. — VIII. Naufrage et mort de Céyx ; description du palais du Sommeil ; métamorphose de Céyx et d'Alcyone en alcyons. — IX. D'Ésaque en plongeon..... 435

Livre douzième. — Argument. — I. Sacrifice d'Iphigénie. — II. Palais de la Renommée ; métamorphose de Cycnus en cygne. — III. Récit de Nestor : métamorphose de la vierge Cénis en homme, puis en oiseau. Combat des Centaures et des Lapithes. — IV. Métamorphose de Périclymène en aigle. — V. Mort d'Achille..... 452

Livre treizième. — Argument. — I. Les armes d'Achille réclamées par Ajax et Ulysse ; métamorphose d'Ajax en hyacinthe. — II. Mort de Polyxène ; métamorphose d'Hécube en chienne. — III. De Memnon en Memnonides. — IV. Fuite d'Énée ; métamorphose des filles d'Anius en colombes. — V. Mort de Galatée et d'Acis ; métamorphose de Glaucus en dieu marin..... 468

Livre quatorzième. — Argument. — I. Métamorphose de Scylla en monstre. — II. Voyage d'Énée ; métamorphose des Cercopes en singes. — III. Des compagnons d'Ulysse en pourceaux ; du roi Picus en pivert. — IV. Des compagnons de Diomède en oiseaux. — V. D'Appulus en olivier sauvage. — VI. Des vaisseaux d'Énée en Naïades. — VII. D'Ardée, ville des Rutules, en héron. — VIII. d'Énée en dieu. — IX. D'Anaxarète en statue ; amours de Pomone et de Vertumne. — X. Romulus devient le dieu Quirinus, et Hersilie la déesse Hora..... 487

Livre quinzième. — Argument. — I. Fondation de Crotone. — II. Système des transformations ; Pythagore l'enseigne à Numa. — III. Hippolyte devient le dieu Virbius ; la nymphe Égérie changée en fontaine. — IV. Tagès né d'une motte de terre. — V. La lance de Romulus changée en arbre. — VI. Cipus se voit des cornes. — VII. Peste du Latium ; Esculape accompagne les Romains sous la forme d'un serpent. — VIII. Jules-César changé en étoile ; éloge d'Auguste. 506

Notes des Métamorphoses..... 525

Pages.
LES FASTES, traduction nouvelle par M. J. Fleutelot..... 541
Livre I..... Ibid.
Livre II..... 558
Livre III..... 578
Livre IV..... 599
Livre V..... 621
Livre VI..... 638
Notes des Fastes..... 657
LES TRISTES, traduction nouvelle par M. Charles Nisard..... 661
Livre I..... Ibid.
Livre II..... 679
Livre III..... 692
Livre IV..... 711
Livre V..... 727
Notes des Tristes..... 744
LES PONTIQUES, traduction nouvelle par le même..... 751
Livre I..... Ibid.
Lettre Ire, à Brutus..... Ibid.
Lettre II, à Maxime..... 753
Lettre III, à Rufin..... 756
Lettre IV, à sa femme..... 758
Lettre V, à Maxime..... 760
Lettre VI, à Græcinus..... 762
Lettre VII, à Messallinus..... 763
Lettre VIII, à Sévère..... 765
Lettre IX, à Maxime..... 766
Lettre X, à Flaccus..... 768
Livre II..... 770
Lettre Ire, à Germanicus César..... Ibid.
Lettre II, à Messallinus..... 771
Lettre III, à Maxime..... 774
Lettre IV, à Atticus..... 777
Lettre V, à Salanus..... Ibid.
Lettre VI, à Græcinus..... 779
Lettre VII, à Atticus..... 780
Lettre VIII, à Maxime Cotta..... 782
Lettre IX, au roi Cotys..... 784
Pages.
Lettre X, à Macer..... 786
Lettre XI, à Rufin..... 787
Livre III..... 788
Lettre Ire, à sa femme..... Ibid.
Lettre II, à Cotta..... 792
Lettre III, à Fabius Maximus..... 794
Lettre IV, à Rufin..... 797
Lettre V, à Maxime Cotta..... 799
Lettre VI, à un ami..... 800
Lettre VII, à ses amis..... 802
Lettre VIII, à Maxime..... 803
Lettre IX, à Brutus..... Ibid.
Livre IV..... 806
Lettre Ire, à Sextus-Pompée..... Ibid.
Lettre II, à Sévère..... 807
Lettre III, à un ami inconstant..... 808
Lettre IV, à Sextus-Pompée..... 809
Lettre V, au même..... 810
Lettre VI, à Brutus..... 812
Lettre VII, à Vestalis..... 813
Lettre VIII, à Suillius..... 814
Lettre IX, à Græcinus..... 816
Lettre X, à Albinovanus..... 819
Lettre XI, à Gallion..... 821
Lettre XII, à Tuticanus..... 822
Lettre XIII, à Carus..... 823
Lettre XIV, à Tuticanus..... 824
Lettre XV, à Sextus-Pompée..... 826
Lettre XVI, à un envieux..... 827
Notes des Pontiques..... 829
CONSOLATION A LIVIE-AUGUSTA, sur la mort de Drusus-Néron, son fils; traduction nouvelle par le même..... 833
Notes de la Consolation à Livie..... 844
L'IBIS, traduction nouvelle par le même..... 845
Notes de l'Ibis..... 860
LE NOYER, traduction nouvelle par le même.... 865
Notes du Noyer..... 870
ÉPIGRAMMES sur les Amours et les Métamorphoses..... 871

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

La publication de ce volume peut être aussi justement qualifiée de nouveauté typographique que notre Sénèque en un volume. Les Œuvres complètes d'Ovide, dont le texte seul remplit quatre volumes au moins dans les éditions ordinaires, et qui, accompagnées d'une traduction, dépassent neuf volumes, sont contenues tout entières, texte, traduction, notice très-développée, notes à tous les endroits qui en exigent, dans un volume de cinquante-cinq feuilles.

Venus les derniers, nous avons, entre autres avantages attachés à cette position, celui d'avoir pu profiter d'un excellent travail philologique récemment publié en Allemagne sur une partie des ouvrages d'Ovide. Il s'agit du texte des *Héroïdes*, des *Amours*, de l'*Art d'aimer* et du *Remède d'amour*, que les lettres latines doivent à la sagacité de M. Iahn, l'un des plus habiles philologues de l'Allemagne. Les différences assez nombreuses que présente ce texte, comparé avec celui des éditions ordinaires, sont toutes autorisées par les manuscrits, et, ce qui ne vaut pas moins, profondément marquées du génie particulier d'Ovide.

Un de nos autres avantages de derniers venus est d'avoir pu donner une traduction non-seulement plus exacte, perfectionnement où nos devanciers nous ont été d'un secours que nous aimons à reconnaître, mais plus strictement fidèle au tour d'esprit du poëte. Ce tour d'esprit, qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, est un mélange de familiarité presque vulgaire et d'élégance presque précieuse, qui distingue Ovide, non-seulement d'Horace et de Virgile, ce qui est dire une chose banale, mais des poëtes érotiques ses contemporains, de Tibulle son ami, de Properce, de Gallus, si ce qui nous est donné comme œuvre de ce dernier poëte est bien réellement de lui. Rien n'a été négligé pour que la traduction que nous publions reproduisît ce mélange caractéristique, en demeurant toutefois dans les conditions de toute traduction française, c'est-à-dire en ne poussant pas la familiarité jusqu'à la bassesse ni le précieux jusqu'à la pointe. L'identité de l'original et de la traduction est une chimère; sacrifier le génie de la langue qui traduit à celui de la langue traduite, c'est prouver qu'on ne sait ni l'une ni l'autre.

Enfin, il est encore un dernier point de détail où nous croyons avoir perfectionné cette édition. Il s'agit de la suppression des notes qui font double emploi : l'inconvénient en est sensible, surtout dans les Œuvres d'Ovide, où reviennent souvent les mêmes noms et les mêmes allusions. Avoir évité cet inconvénient n'est, nous le sentons bien, qu'un mérite négatif; mais ce sont le plus souvent des mérites de ce genre qui font la perfection relative des travaux où les qualités éclatantes ne sont pas nécessaires ni peut-être possibles

NOTICE SUR OVIDE.

Ovide (Publius Ovidius Naso), naquit à Sulmone, dans l'Abruzze citérieure, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars de l'an 711 de Rome, 43 ans avant l'ère chrétienne. Le surnom de *Naso* qu'il hérita de sa famille avait, dit-on, été donné à un de ses aïeux, à cause de la proéminence de son nez, comme celui de *Cicero*, illustré par le grand orateur de ce nom, lui était venu de l'un de ses pères, remarquable aussi par une petite excroissance placée à l'extrémité du nez, et ressemblant à un pois chiche. Ovide fut élevé à Rome et y fréquenta les écoles des maîtres les plus célèbres, avec son frère Lucius, plus âgé que lui d'une année, et qui mourut à vingt ans. Un penchant irrésistible entraînait Ovide vers la poésie; il consentit toutefois à étudier pour le barreau, pour obéir à l'expresse volonté de son père, qui appelait les vers une occupation stérile et Homère un indigent. Il promit de renoncer à la poésie, qui était déjà comme sa langue naturelle, et de n'écrire désormais qu'en prose; il l'essaya: « Mais les mots, nous dit-il, venaient d'eux-mêmes se plier à la mesure et faisaient des vers de tout ce que j'écrivais. » Une si impérieuse vocation, au lieu de désarmer son père, ne fit que l'irriter davantage; et l'on prétend qu'il ne s'en tint pas toujours aux remontrances; mais, poëte en dépit de lui-même, Ovide, tandis qu'on le châtiait, demandait grâce dans la langue des muses, et c'était en vers qu'il s'engagait à n'en plus faire.

Presque tous les biographes d'Ovide s'accordent à lui donner pour maîtres, dans l'art de l'éloquence, Plotius Grippus, le plus habile grammairien de l'époque, au jugement de Quintilien, Arellius Fuscus, rhéteur à la diction élégante et fleurie, et Portius Latro, dont notre poëte mit plus tard en vers la plupart des sentences. Sénèque le rhéteur nous apprend qu'il composa, dans sa jeunesse, des *déclamations* qui eurent un grand succès; il se rappelle surtout lui avoir entendu déclamer « la controverse sur le serment du mari et de la femme, » sujet souvent proposé dans les écoles, et qu'Ovide pouvait traiter avec une sorte d'autorité, ayant déjà épousé ou plutôt répudié deux femmes. Il alla ensuite se perfectionner à Athènes dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et visita, avec le poëte Macer, son parent, les principales villes de la Sicile, de la Grèce et de l'Asie-Mineure. Une biographie, qui se voit en tête d'un ancien manuscrit de ses œuvres, le fait servir en Asie sous Varron; mais cette assertion est contredite par plusieurs passages de ses poésies, où il parle et se vante presque de son inexpérience militaire. C'est du moins comme poëte qu'il signala son entrée dans le monde. Il nous dit lui-même que lorsqu'on coupa sa première barbe, cérémonie importante chez les Romains, il lut des vers au peuple assemblé, peut-être un épisode de son poëme sur la guerre des géants, une des productions, aujourd'hui perdues, de sa jeunesse.

Un passage de Sénèque le rhéteur ferait croire qu'ayant surmonté son dégoût pour l'étude aride des lois romaines, Ovide était entré dans la carrière du barreau et qu'il plaida plusieurs causes avec succès. Ce qui est certain c'est que les premières charges dont il fut revêtu appartenaient à la magistrature, où

il exerça successivement les fonctions d'arbitre, de juge et de triumvir. Élu ensuite membre du tribunal suprême des centumvirs, il le devint bientôt du décemvirat, dignité qui fut la dernière qu'on lui conféra. L'auteur de l'*Art d'aimer*, s'il faut s'en rapporter à son propre témoignage, déploya dans l'exercice de ces charges des vertus et des talents qui le firent distinguer des Romains. Il se montra même si pénétré de l'importance de ses devoirs publics, qu'il refusa, dans la seule crainte de ne la pouvoir soutenir avec assez d'éclat, la dignité de sénateur, déjà bien déchue cependant, et à laquelle l'appelaient à la fois sa naissance et ses services. « J'étais d'ailleurs sans ambition, nous dit-il, et je n'écoutai que la voix des Muses, qui me conseillaient les doux loisirs. » Il l'écouta si bien que le charme des doux loisirs faillit l'enlever même au culte des Muses; mais l'amour l'y rendit. « Mes jours, dit-il, s'écoulaient dans la paresse; le lit et l'oisiveté avaient déjà énervé mon ame, lorsque le désir de plaire à une jeune beauté vint mettre un terme à ma honteuse apathie. »

Dès qu'Ovide eut pris rang parmi les poëtes, et qu'il se crut des titres à l'amitié des plus célèbres d'entre eux, il la brigua comme la plus haute faveur, « les vénérant, selon ses expressions, à l'égal des dieux, les aimant à l'égal de lui-même. » Mais il était destiné à leur survivre et à les pleurer. Il ne fit, pour ainsi dire, qu'entrevoir Virgile (*Virgilium vidi tantum*); Horace ne put applaudir qu'aux débuts de sa muse; il ne fut pas donné à Properce et à Gallus, les premiers membres, avec Tibulle, d'une petite société littéraire formée par Ovide, et les premiers confidents de ses vers, de voir sa gloire et ses malheurs. Liés par la conformité de leurs goûts et de leurs talents, aussi bien que par le singulier rapprochement de leur âge (ils étaient nés tous deux la même année et le même jour), Ovide et Tibulle devinrent inséparables; et quand la mort du dernier vint briser une union si tendre, Ovide composa devant le bûcher de son ami une de ses plus touchantes élégies.

Ses parents et ses amis, presque tous courtisans d'Auguste, le désignèrent bientôt à sa faveur, et le premier témoignage de distinction publique que le poëte reçut du prince fut le don d'un beau cheval, le jour d'une des revues quinquennales des chevaliers romains. Issu d'aïeux qui l'avaient tous été, il s'était lui-même trouvé dans les rangs des chevaliers, dans deux circonstances solennelles, c'est-à-dire quand cet ordre salua Octave du nom d'Auguste, et, plus tard, de celui de Père de la patrie.

Ovide s'essaya d'abord dans plusieurs genres. Il avait commencé une épopée sur la guerre des géants; mais Virgile venait de s'emparer du sceptre de l'épopée, et Ovide abandonna la sienne. Il composa ses *Héroïdes*, genre, il est vrai, tout nouveau, mais non pas « inconnu avant lui, » comme il l'a prétendu, car Properce en avait donné les premiers modèles dans deux de ses plus belles élégies. Il est vrai que Properce, ainsi attaqué dans sa gloire par Ovide, avait lui-même, en se disant « l'inventeur de l'élégie romaine, » attaqué celle de Catulle, qui l'avait précédé dans cette carrière. Plus tard, Ovide voudra s'illustrer dans la poésie dramatique, et s'écriera dans un élan de vanité poétique : « Que la tragédie romaine me doive tout son éclat! » Au reste il nous a mis lui-même dans le secret de ses premières irrésolutions; une élégie de ses *Amours* le montre hésitant entre les muses de la Tragédie et de l'Élégie, qui se le disputent avec une chaleur proportionnée au prix de la victoire. Cette dernière l'emporte enfin; mais la tragédie le réclamera un jour. Pour le moment, Ovide se livre donc à la poésie élégiaque, et, quoiqu'il ait pris soin de déclarer lui-même qu'elle ne lui doit pas moins que la poésie épique à Virgile, sa place est après Properce et Tibulle. Ce rang lui est assigné par Quintilien, par tous les critiques, par la voix de tous les siècles; ce qui vaut bien l'opinion du seul Vossius, à qui il plaît d'appeler Ovide le prince de l'élégie, *elegiæ princeps*. Ovide a commencé la décadence chez les Latins, et si, dans ses *Amours* par exemple, on admire une rare facilité, une foule d'idées ingénieuses et une inépuisable variété d'expressions, le goût y relève aussi des tours forcés, la profusion des ornements, de froids jeux de mots et l'abus de l'esprit, si opposé au simple langage du cœur.

Dans les *Héroïdes*, mêmes qualités, mêmes défauts : Ovide ne pouvait d'ailleurs échapper à la monotonie résultant d'un fond toujours le même, les regrets d'un amour malheureux, les reproches d'amantes abandonnées. Œnone ne pouvait se plaindre à Pâris autrement que Déjanire à Hercule, qu'Ariane à Thésée, etc., quoique le poëte ait déployé, dans l'expression de cet amour, un art infini, et l'ait quelquefois variée avec bonheur par l'emploi des plus riches fictions de la fable. Mais de là même, il naît souvent un autre défaut, l'abus d'une érudition intempestive qui refroidit le sentiment. Les *Héroïdes* n'offrent pas d'aussi nombreuses traces d'affectation que les *Amours*, mais le style en est moins pur et moins élégant, et le langage parfois trop familier qu'il prête à ses personnages sied mal à leur dignité. Il semble qu'Ovide, avec une intention d'ironie qui rappelle celle du chantre de *la Pucelle*, ait voulu réduire à la mesure commune des petites passions l'amour des héroïnes de l'antiquité, dont les malheurs nous apparaissent si grands à travers le voile des temps fabuleux. Par la peinture des amours des héros, il préludait, comme on l'a remarqué, à l'histoire des faiblesses des dieux, et les *Héroïdes* sont un essai des *Métamorphoses*.

Si Ovide ne créa pas ce genre, il le mit du moins à la mode; et Aulus Sabinus, un de ses amis, répondit, au nom des héros infidèles, aux épîtres des héroïnes délaissées; mais il laissa à ces dernières, sans doute par un raffinement de galanterie, tous les avantages de l'esprit qu'Ovide leur avait donné.

Après avoir chanté les amours des héros, Ovide chanta les siennes, qui lui avaient acquis une singulière célébrité. Il n'était bruit dans Rome que de ses exploits amoureux; ils faisaient l'entretien des riches dans leurs festins, du peuple, dans les carrefours, et partout on se le montrait quand il venait à passer. Attirées plutôt qu'éloignées par cette réputation, toutes les belles sollicitaient son hommage, se disputaient le renom que donnaient son amour et ses vers; et il se vante d'avoir, en les faisant connaître, doté d'une foule d'adorateurs leurs charmes jusqu'alors ignorés. Il avoue d'ailleurs ingénument qu'il n'est point en lui de ne pas aimer toutes les femmes, même à la fois, et les raisons qu'il en donne, quoique peu édifiantes, font de cette confession une de ses plus charmantes élégies. Le mal était surtout que ses maîtresses avaient quelquefois des rivales jusque parmi leurs suivantes. Corinne l'accusa un jour d'une intrigue avec Cypassis sa coiffeuse; Ovide, indigné d'un tel soupçon, se répand en plaintes pathétiques, prend tous les dieux à témoin de son innocence, renouvelle les protestations d'un amour sans partage et d'une fidélité sans bornes. Corinne dut être entièrement rassurée. Mais l'épître suivante (et ce rapprochement est déjà très-piquant) est adressée à cette Cypassis; il la gronde doucement d'avoir, par quelque indiscrétion, livré le secret de leur amour aux regards jaloux de sa maîtresse, d'avoir peut-être rougi devant elle comme un enfant; il lui enseigne à mentir désormais avec le même sang-froid que lui, et finit par lui demander un rendez-vous.

Le recueil de ses élégies fut d'abord publié en cinq livres, qu'il réduisit ensuite à trois, « ayant corrigé, dit-il, en les brûlant, » celles qu'il jugea indignes des regards de la postérité. A l'exemple de Gallus, de Properce et de Tibulle qui avaient chanté leurs belles sous les noms empruntés de Lycoris, de Cynthie et de Némésis, Ovide célébra sous celui de Corinne la maîtresse qu'il aima le plus. Tel est du moins le nom que plusieurs manuscrits ont donné pour titre aux livres des *Amours*. Mais quelle était cette Corinne? Cette question, qui n'est un peu importante que si on la rattache à la cause de l'exil d'Ovide, a longtemps exercé, sans la satisfaire, la patiente curiosité des siècles; et comment eût-on pénétré un secret si bien caché même au siècle d'Ovide, que ses amis lui en demandaient la révélation comme une faveur, et que plus d'une femme, profitant, pour se faire valoir, de la discrétion de l'amant de Corinne, usurpa le nom, devenu célèbre, de cette maîtresse mystérieuse, et se donna publiquement pour l'héroïne des chants du poëte? Du soin même qu'il a mis à taire le nom de la véritable, on a induit qu'elle appartenait à la famille des Césars. On a nommé Livie, femme de l'empereur; mais la maîtresse eût été bien vieille et l'amant bien jeune: on a nommé Julie, fille de Tibère; mais alors, au contraire, la maîtresse eût été bien jeune et l'amant bien vieux; ce que ne permettent de supposer ni la date ni aucun passage des *Amours*. On a nommé Julie, fille d'Auguste, et cette opinion, consacrée par l'autorité d'une tradition dont Sidoine Apollinaire s'est fait l'écho, n'est pas aussi dépourvue de toute vraisemblance, quoiqu'on ne l'ait appuyée que sur de bien futiles raisons. Julie, veuve de Marcellus, avait épousé Marcus Agrippa; or, dit-on, les élégies parlent du mari de Corinne, de ses suivantes, d'un eunuque. Ailleurs, il la compare à Sémiramis; ailleurs encore, il lui cite, pour l'encourager à aimer en lui un simple chevalier romain, l'exemple de Calypso qui brûla d'amour pour un mortel, et celui de la nymphe Égérie, rendue sensible par le juste Numa. Corinne ayant, pour conserver sa beauté, détruit dans son sein le fruit de leur amour, Ovide indigné lui adresse ces mots, le triomphe et la joie du commentateur: « Si Vénus, avant de donner le jour à Énée, eût attenté à sa vie, la terre n'eût point vu les Césars! » Enfin, s'écrie-t-on victorieusement, le tableau qu'Ovide a tracé, dans une des dernières élégies de ses *Amours*, des mœurs dissolues de sa maîtresse n'est que celui des prostitutions de cette Julie, qu'accompagnaient en public des troupes d'amants éhontés, qui affichait jusque dans le Forum, dit Sénèque, le scandaleux spectacle de ses orgies nocturnes, et que ses débordements firent exiler par Auguste lui-même dans l'île déserte où elle mourut de faim. Mais toutes ces phrases d'Ovide à sa Corinne peuvent n'être que des hyperboles poétiques, assez ordinaires aux amants, et applicables à d'autres femmes que Julie, et n'avoir point le sens caché qu'on a cru y découvrir. Il en est qui ont pensé mettre fin à toutes les conjectures en disant qu'Ovide n'avait, en réalité, chanté aucune femme, et que ses amours, comme celles de Tibulle et de Properce, n'existèrent jamais que dans son imagination et dans celle des commentateurs; ce qui n'est qu'une manière expéditive de trancher une difficulté insoluble.

Les plaisirs ne détournaient pas Ovide de sa passion pour la gloire: « Je cours, disait-il, après une renommée éternelle, et je veux que mon nom soit connu de l'univers. » L'œuvre qui nourrissait en lui cette immense espérance était une tragédie; et le témoignage qu'il se rend à lui-même, en termes, il est vrai, peu modestes, d'avoir *créé la tragédie romaine*, peut avoir un grand fond de vérité, à en juger par les efforts plus louables qu'heureux des

écrivains qui s'étaient déjà essayés dans ce genre, à l'exemple du prince, lequel, au rapport de Suétone, avait composé une tragédie d'Ajax, connue seulement par le trait d'esprit dont elle fut pour lui l'occasion quand il la détruisit.

La postérité ne peut prononcer sur le talent dont Ovide fit preuve dans cette nouvelle carrière, puisque sa *Médée* est aujourd'hui perdue. On a nié qu'il eût pu être un bon auteur dramatique, en ce qu'il est trop souvent, dans ses autres ouvrages, hors du sentiment et de la vérité. Un fait qu'on n'a pas remarqué donne à cette assertion quelque vraisemblance; c'est que Lucain, peu de temps après, composa une tragédie sur le même sujet; il ne l'aurait point osé, si celle d'Ovide eût été réputée un chef-d'œuvre. Toutefois elle jouit longtemps d'une grande renommée : « *Médée*, dit Quintilien, me paraît montrer de quoi Ovide eût été capable, s'il eût maîtrisé son génie au lieu de s'y abandonner; » et l'auteur, inconnu mais fameux, du Dialogue sur les orateurs, met cette pièce au-dessus de celles de Messala et de Pollion, qu'on a surnommé le Sophocle romain, et à côté du Thyeste de Varius, le chef-d'œuvre de la scène latine.

Deux vers, voilà ce qui reste de la *Médée* d'Ovide, parce qu'on les trouve cités, l'un, dans Quintilien :

Servare potui, perdere an possim rogas?

l'autre, dans Sénèque le rhéteur :

Feror huc illuc, ut plena deo.

Ovide, après avoir chanté l'amour, voulut en donner des leçons, fruit d'une heureuse expérience, et composer, pour ainsi dire, le code de la tendresse ou plutôt de la galanterie : il écrivit l'*Art d'aimer*. On l'a souvent accusé d'avoir, par cet ouvrage, ajouté à la dépravation des mœurs romaines; mais rien n'y approche de la licence obscène de plusieurs pièces de Catulle et de quelques odes d'Horace. Eût-il osé, s'il se fût cru lui-même aussi coupable, s'écrier devant ses contemporains : « Jeunes beautés, prêtez l'oreille à mes leçons; les lois de la pudeur vous le permettent : je chanterai les ruses d'un amour exempt de crime, et mes vers n'offriront rien que l'on puisse condamner! » Si ces mots ne sont pas une secrète ironie ou un piége adroit tendu à l'innocence curieuse des jeunes filles, ils montrent en lui, ainsi qu'on l'a remarqué, une singulière illusion. Martial lui-même, il est vrai, dit aussi de ses vers que les jeunes filles pourront les lire sans danger; mais ces exemples semblent au moins prouver que beaucoup d'expressions dont l'impureté nous blesse n'avaient pas chez les anciens ce caractère et cette portée. Le véritable tort d'Ovide est d'avoir enseigné non pas l'amour, mais à s'en faire un jeu, à en placer le plaisir dans l'inconstance et la gloire dans l'art de tromper sans cesse. Il fut au reste, et c'était justice, la première victime de sa science pernicieuse; car sa meilleure élève fut sa maîtresse elle-même, laquelle, un jour, le trahit même en sa présence, et tandis qu'il feignait de dormir après un joyeux souper.

L'*Art d'aimer* obtint un grand succès à Rome; on ne se contenta pas de le lire, on le mit en ballet, et il fut pendant longtemps le sujet de représentations mimiques, où l'on en déclamait des passages toujours applaudis. Ovide continua de jouir de la faveur d'Auguste, bien qu'il se bornât à le flatter dans ses vers et fréquentât peu le palais des Césars; car, malgré la licence de ses écrits, ses goûts étaient restés simples et ses mœurs devenues presque austères. Il se plaisait à cultiver lui-même la terre de ses jardins, à greffer ses arbres, à arroser ses fleurs. Il n'aimait point le jeu. A table, il mangeait peu et ne buvait guère que de l'eau, et il est presque le seul des anciens qui, à l'occasion de l'amour, n'en ait pas, comme on l'a dit, chanté le plus déplorable égarement. Il ne connut point l'envie; aussi (et il se plaît à le rappeler souvent) la satire respecta-t-elle et ses ouvrages et ses mœurs.

Après avoir donné des leçons de l'art d'aimer, Ovide, comme pour en expier le tort, et se faire pardonner un ouvrage « écrit dans la fougue des passions, » voulut enseigner l'art contraire, celui de ne plus aimer, et il composa le *Remède d'amour*, « ouvrage de sa raison, » dit-il; mais il oublia parfois son nouveau rôle, et le lecteur étonné retrouve dans ce poëme les inspirations de la muse licencieuse qui avait souillé l'autre; d'où l'on n'a pas manqué de dire que le remède était pire que le mal.

Plaire était toute une science aux yeux d'Ovide; il a voulu l'épuiser et en donner comme un traité complet. Une des parties de ce traité est un petit poëme, en vers élégiaques, sur l'art de soigner son visage (*de Medicamine faciei*), où il donne la formule des diverses pommades qui enlèveront les taches du visage et les bourgeons de la peau, etc., où, après les secrets de la composition, il révèle ceux de la manipulation, et indique, avec une exactitude rigoureuse, la dose de chaque ingrédient.

Ovide, après ces ouvrages frivoles, en composa de plus graves, et commença les *Métamorphoses* et les *Fastes*, ses véritables titres. Il avait perdu son père et sa mère, morts tous deux dans un âge avancé. Sa famille, après eux, se composait d'une femme adorée, issue du sang illustre des Fabius, et la troisième qu'il épousa; d'une fille nommée Pérille, dont il vante les succès dans la poésie lyrique, et qu'il avait mariée à Cornélius Fidus, dont Sénèque raconte qu'il eut un jour la faiblesse de pleurer en plein sénat, parce qu'un certain Corbulon l'y avait appelé *autruche pelée*. Seul héritier du bien de ses pères, Ovide possédait à Sulmone d'assez beaux domaines; à

Rome, une maison près du Capitole; dans les faubourgs, de vastes jardins situés sur une colline, entre la voie Claudienne et la voie Flaminienne. La douceur de son commerce et l'agrément de son esprit lui avaient fait un grand nombre d'amis. La liste serait longue des personnages distingués qui faisaient sa société habituelle; il suffira de nommer Varron, le plus savant des Romains; Hygin, le mythographe et le bibliothécaire du palais de l'empereur; Celse, qu'on a nommé l'Hippocrate des Latins; Carus, précepteur des jeunes Césars; M. Cotta, consul à l'époque où parut l'*Art d'aimer*; Rufin, qui avait été questeur en Asie; Suillius, ami de Germanicus; Sextus Pompée; Brutus, le fils, dit-on, du meurtrier de César, etc. Mais de tous ses amis, le plus ancien et le plus cher était Maxime, qui descendait des Fabius. Maxime avait épousé Marcia, parente à la fois de la femme d'Ovide et de l'empereur, dont il fut longtemps l'ami et le confident. Ovide, ainsi entouré des amis d'Auguste, paraissait à jamais assuré de la faveur du prince. Il était riche; il n'avait point d'ennemis; ses vers faisaient les délices de Rome; il vivait enfin dans la possession de tous les biens dont il pouvait être avide, lorsqu'un coup terrible, imprévu, vint le frapper. Un ordre d'Auguste relégua sur les bords du Pont-Euxin, aux dernières frontières de l'empire, chez les Barbares, sur une terre inculte et perpétuellement glacée, ce poëte, naguère son ami, et déjà âgé de cinquante-deux ans.

Ovide a tracé, dans la plus touchante de ses élégies, le tableau des moments qui précédèrent son départ : c'était la nuit du 19 novembre 763 de Rome; sa maison retentissait des gémissements de ceux de ses amis restés fidèles à sa fortune; sa fille était alors en Afrique avec son mari, qui y exerçait on ne sait quelle charge. Sa femme invoquait le ciel en sanglotant; à genoux, les cheveux épars, elle se traînait aux pieds de ses dieux domestiques et baisait les foyers éteints. Ovide voulait se donner la mort; sa femme, ses amis l'en détournèrent à force de prières et de larmes, et Celse, le pressant sur son cœur, lui fit espérer des temps plus heureux. Le poëte, maudissant son génie, brûla avec plusieurs de ses ouvrages celui des *Metamorphoses*, qui n'était pas encore terminé, mais dont heureusement il s'était déjà répandu plusieurs copies dans Rome. Enfin le jour commençait à paraître; un des gardes d'Auguste, chargé de l'accompagner, hâte le départ: sa femme veut le suivre dans son exil; mais il la presse de rester à Rome pour tâcher de fléchir Auguste : elle cède, se jette éplorée dans ses bras, l'étreint une dernière fois et tombe bientôt évanouie, car déjà on avait emmené Ovide.

Ce n'était ni un arrêt du sénat ni la sentence d'un tribunal qui avait condamné Ovide, mais un simple édit de l'empereur; il n'était ni exilé ni exporté, mais relégué à l'extrémité de l'empire, et cette dernière peine laissait à ceux qui la subissaient leur titre de citoyen et la jouissance de leurs biens. Toutefois un de ses amis, dans la crainte que l'empereur, achevant de violer les lois, ne dépouillât le condamné, lui fit l'offre généreuse de la moitié de sa fortune.

Le proscription dont le poëte fut l'objet s'étendit jusque sur ses ouvrages, qu'on enleva des trois bibliothèques publiques de Rome. Maxime, absent à l'époque de son départ, le rejoignit à Brindes et lui fit ses derniers adieux.

Ovide nous a laissé l'itinéraire de son voyage, qui ne fut pas sans périls. Le vaisseau qui le portait flotta longtemps sur l'Adriatique, battu par d'horribles tempêtes. Le poëte mit pied à terre dans la Grèce, traversa l'isthme de Corinthe, et monta sur un second vaisseau au port de Cenchrée, dans le golfe Saronique. Il fit voile sur l'Hellespont et passa à pied par le pays des Bistoniens, peuple féroce de la Thrace, dont il éprouva la cruauté. Sur un troisième vaisseau, il traversa la Propontide et le Bosphore de Thrace; et, après une longue navigation, il parvint, sur la rive gauche du Pont-Euxin, au lieu de son exil, à la ville de Tomes, située vers les bouches du Danube, et sans cesse attaquée par les Daces, les Gètes, les Jazyges et les autres peuples armés contre la domination romaine, qui s'arrêtait là.

Il nous faut maintenant dire quelques mots du problème proposé depuis des siècles à la sagacité des savants de tous les pays, c'est-à-dire de la véritable cause de l'exil d'Ovide. On ferait de gros volumes de toutes les conjectures hasardées sur cette question, qui, seule, a été le sujet de livres entiers; et l'on peut aujourd'hui élever jusqu'à douze le nombre des systèmes qu'a fait imaginer l'examen de ce point curieux d'histoire littéraire.

Ovide attribue son exil à deux causes, à la publication de *l'Art d'aimer*, qui n'en fut certainement que le prétexte, et à une erreur, à une faute qu'il a commise, mais sur laquelle il a partout gardé le silence :

Perdiderint quum me duo crimina, carmen *et* error;
Alterius facti culpa silenda mihi est.

Et cette faute dut être surtout celle de ses yeux :

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?

Enfin ses amis et sa maison la partagèrent avec lui :

Quid referam comitumque nefas famulosque nocentes?

Telles sont les discrètes révélations qui ont en partie servi de texte à toutes les conjectures des érudits. Le champ était vaste, et ils ont largement usé du droit que semblait leur donner le vague même de la question d'en faire sortir les explications les plus bizarres. Quelques-uns, au contraire, ont voulu, mal-

gré Ovide lui-même, qui assigne deux causes à son exil, n'en admettre qu'une, l'*Art d'aimer;* et ils ont représenté ce poëte comme une des victimes de la réaction morale qui eut lieu sous Auguste, quand ce prince, qu'on a comparé à Louis XIV, entreprit, après avoir scandalisé le monde, de lui donner, dans sa vieillesse, l'exemple d'une grande sévérité pour ce qui touchait les mœurs; sévérité tardive, qu'attestent l'exil de Julie et plusieurs passages des écrivains de ce siècle. L'*Art d'aimer*, ouvrage innocent pendant dix ans, devint donc tout à coup une œuvre criminelle aux yeux du prince qui avait naguère protégé les poëtes les plus licencieux, et composé lui-même des vers que l'auteur de l'*Art d'aimer* eût, comme on l'a dit, rougi d'insérer dans ses chants. D'autres veulent qu'il ait été exilé pour avoir lu à Julie les derniers vers de ce poëme; mais Ovide parle d'une erreur, d'un crime de ses yeux. Il fut donc, a-t-on affirmé, le témoin des débauches impériales, et il aurait surpris le secret des adultères ou des incestes d'Auguste; mais Ovide, qui rappelle si souvent sa faute, n'eût-il pas craint, si elle avait eu quelque chose d'offensant pour l'honneur d'Auguste, d'irriter, par ce souvenir, plutôt que de désarmer sa colère? Ovide, suivant d'autres, fut non seulement le témoin, mais le complice des débauches de la famille impériale, soit avec Livie, que son âge eût dû mettre à l'abri de ce soupçon, et pour laquelle on a aussi prétendu qu'il avait composé l'*Art d'aimer;* soit avec Julie, fille d'Auguste, qui était cependant reléguée depuis dix années dans l'île Pandataire quand Ovide le fut à Tomes; soit enfin avec la Julie petite-fille de l'empereur, laquelle n'était pas née lorsque le poëte écrivait les *Amours*. A ces opinions l'on peut objecter encore qu'Ovide n'eût pas ajouté à sa faute celle de rappeler sans cesse à Auguste son déshonneur dans celui de sa femme, de sa fille ou de sa petite-fille. D'ailleurs, être le complice de l'une ou de l'autre, ce n'était pas voir, mais commettre une faute; ce n'était pas simplement une erreur, mais un crime. Le poëte, en comparant quelque part son erreur à celle d'Actéon, a semblé, aux yeux de quelques-uns, vouloir en indiquer la nature; il ne s'agissait plus que de nommer la pudique divinité qu'avait pu blesser l'indiscrétion d'Ovide, et l'on n'a rien imaginé de mieux que de le montrer contemplant au bain, d'un œil furtif, les charmes sexagénaires de Livie. Enfin, il aurait surpris la seconde Julie avec un de ses amants, et aurait livré à ses serviteurs et à ses amis ce secret, qui, grâce à eux, serait bientôt devenu celui de Rome :

Quid referam comitumque nefas famulosque nocentes?

Chacun a cherché le mot de cette énigme; qui l'a trouvé? De nos jours, cependant, un traducteur d'Ovide a donné, de la disgrâce du poëte, une explication ingénieuse, plus neuve, sinon plus solide, que toutes ces conjectures, et consacrée depuis par l'assentiment des critiques. Cette disgrâce eut, suivant lui, une cause toute politique : maître d'un secret d'état, Ovide paya de l'exil la dangereuse initiation aux affaires de l'empire. Puissant dans l'univers, Auguste, dominé par Livie, était dans son palais faible et malheureux. L'empire, après lui, appartenait à Agrippa son petit-fils; mais Livie voulait le donner à Tibère, qu'elle avait eu de son premier époux; elle rendit Agrippa suspect à l'empereur, et le fit bannir. C'est vers la même époque que fut exilée Julie, sœur d'Agrippa, et qu'Ovide fut relégué à Tomes, et cette proscription commune et simultanée peut être attribuée à la même cause; ou bien le poëte avait cherché à réveiller en faveur d'Agrippa la tendresse d'Auguste, que Tibère effrayait déjà; ou bien le hasard l'avait rendu témoin de quelque scène honteuse entre Auguste, Tibère et Livie, et il dut expier par l'exil ses vœux pour Agrippa ou le crime de ses yeux. On sait en effet, Tacite et Plutarque l'attestent, qu'Auguste songea un moment à rappeler son petit-fils. Accompagné du seul Maxime, son confident et l'ami le plus cher d'Ovide, il visita dans l'île de Planasie l'infortuné Agrippa. Là il pleura, dit-on, avec lui et lui fit peut-être espérer l'empire. Maxime eut l'imprudence de confier ce secret important à Marcia, sa femme, et celle-ci de le révéler à Livie. Maxime se tua pour échapper à Tibère, et Ovide s'accusa toujours de la mort de son ami.

Cependant Auguste allait pardonner à Ovide,

Cœperat Augustus deceptæ ignoscere culpæ,

quand il mourut subitement à Nôle. Tibère lui succède; Agrippa tombe sous le glaive d'un centurion; sa mère et sa sœur périssent dans l'exil : celui d'Ovide ne pouvait plus avoir d'autre terme que la mort. Ses plus implacables ennemis n'étaient-ils pas Tibère et Livie, qui, après l'avoir fait reléguer à Tomes par Auguste, devaient vouloir qu'il y mourût?

On peut se figurer le désespoir d'Ovide lorsqu'il se vit enfin dans cette ville. Il n'entendait pas la langue de ce peuple sauvage, et, pour ne pas désapprendre la sienne, il en répétait tout bas les mots qu'il craignait le plus d'oublier. Des hommes à la voix rude, au regard féroce, aux habitudes sanguinaires, tels étaient désormais les concitoyens du poëte galant de la Rome impériale. Sans cesse menacés, attaqués sans cesse par les hordes voisines, les Tomitains vivaient armés, ne quittaient jamais leurs traits empoisonnés du fiel des vipères. Les toits des maisons étaient hérissés de flèches lancées par les Barbares; souvent les sentinelles jetaient le cri d'alarme, car des escadrons d'ennemis avaient paru dans la plaine, cherchant à surprendre et à piller la ville; les habi-

tants couraient tous aux remparts, et il fallut plus d'une fois qu'Ovide couvrît d'un casque sa tête blanchissante, et armât d'un glaive pesant son bras affaibli.

Le climat était digne des habitants; le poëte latin en fit des descriptions si affreuses que les Tomitains, blessés de ces invectives, l'en reprirent durement, et qu'Ovide fut obligé de leur faire des excuses et d'attester qu'il n'avait point voulu médire d'eux. Il ne voyait en effet que des campagnes sans verdure, des printemps sans fleurs, des neiges et des glaces éternelles. Les Sarmates conduisaient sur le Danube et sur le Pont-Euxin des chariots attelés de bœufs. Les longs cheveux et la barbe qui cachaient leur visage retentissaient du cliquetis des glaçons. Le vin, endurci par le froid, ne se versait pas, mais se coupait avec le fer.

Telle était la terre d'exil du poëte qui venait de quitter le palais des Césars et les délices de Rome. Les muses furent sa seule consolation. Déjà il avait envoyé à Rome le premier livre des *Tristes*, composé pendant son voyage, et, à peine arrivé dans le Pont, il écrivit pour Auguste le second livre, où il demande un lieu d'exil plus rapproché et dans un climat plus doux. Sa muse attristée soupira encore quelques plaintives élégies, destinées à ceux de ses amis qui étaient restés fidèles à sa fortune, qui avaient chez eux son portrait qu'une main pieuse avait couronné du lierre des poëtes, et qui, à leur doigt, portaient gravée sur des pierres précieuses la tête du proscrit. Toutefois, de peur de les compromettre, il s'abstint, les premières années, de les nommer dans ses vers : il ne l'osa que plus tard, dans les longues épîtres dont se compose le recueil intitulé les *Pontiques*.

Mais le poëte a perdu l'inspiration de ses jeunes années, et ses malheurs, il nous le dit lui-même, ont éteint son génie. La pureté de sa langue s'est même quelque peu altérée sur cette terre lointaine, et il faut presque lui donner raison quand il se plaint, en plaisantant, d'être devenu Sarmate jusque dans son style. Malheureux, il a, comme aux jours des plaisirs, couru après l'esprit pour nous exprimer les sentiments de son âme, et il n'a souvent rencontré que le mauvais goût. Rarement il a su varier, au moins par l'expression, le sujet, toujours le même, de ses plaintes fastidieuses, et ses vers ne sont plus, si l'on peut parler ainsi, que la monotone et pâle modulation d'une douleur qu'on dirait factice.

De Rome, il lui venait encore des chagrins, au lieu de consolations; il apprenait qu'on s'y répandait en déclamations contre lui, qu'on y appelait sa femme du nom injurieux de « femme d'exilé », et qu'un de ses plus anciens amis (on croit que c'est Hygin) osait demander à Auguste la confiscation de ses biens. Ce dernier coup lui fut le plus sensible; il s'arme alors du fouet de la satire; mais, généreux jusque dans sa colère, il frappe, sans le nommer cet ami perfide, et ne le voue à l'exécration de la postérité que sous le nom d'*Ibis*. Callimaque, outragé par Apollonius de Rhodes, l'avait, dans une satire violente, immolé à sa vengeance sous le nom du même oiseau, dont l'on ne saurait préciser l'analogie avec les ennemis de ces deux poëtes, à moins de penser que, comme cet oiseau, selon la croyance des anciens, faisait sa nourriture habituelle des serpents et de tous les reptiles, il devait renfermer en lui tout leur venin. Dans ce poëme de plus de six cents vers, Ovide énumère tous les supplices célèbres dans l'histoire et dans la fable, pour les souhaiter à son ennemi. On les a comptés; il en cite 259, qu'un professeur de belles-lettres de l'université de Paris, dans le seizième siècle, imagina de distribuer en quarante-deux espèces, dans un ouvrage divisé en autant de chapitres.

Ovide, dans son exil, travailla au poëme des *Fastes*, commencé avant sa disgrâce. Cet ouvrage, qui devait avoir douze livres, n'en a que six : l'auteur n'a-t-il jamais écrit les six derniers, ou bien sont-ils perdus? Ces deux opinions ont été soutenues, et, ce qui peut étonner, chacune a invoqué pour elle l'autorité du même vers des *Tristes*, le seul qui fasse mention des *Fastes*. Heinsius conjecture que les derniers livres, s'ils furent composés, étaient déjà perdus au commencement du quatrième siècle, parce que Lactance, dans ses *Institutions divines*, n'a tiré que des six premiers livres les citations qu'il emprunte à ce poëme. Les *Fastes*, malgré cette lacune, sont les annales les plus pleines de l'antiquité, dont l'auteur nous fait connaître, dans sa poésie riche et brillante, les cérémonies religieuses, les institutions, les fêtes, les traditions sacrées, les croyances populaires. « Ovide, a-t-on dit, possède la science de l'aruspice et du grand-prêtre, et c'est avec raison qu'un écrivain du moyen âge appelle les *Fastes* un *martyrologe* (martyrologium Ovidii de Fastis); c'est en effet comme le *Livre des Saints* de l'antiquité, et pour ainsi dire sa *légende*. » Quelques modernes ont pensé que c'est le plus parfait des ouvrages d'Ovide.

Mais l'opinion proclame comme son chef-d'œuvre le poëme des *Métamorphoses*, auquel l'auteur lui-même, dans les vers plus vrais que modestes qui le terminent, a promis une glorieuse immortalité. Sa disgrâce subite ne lui avait pas permis d'y mettre la dernière main, et il le retoucha, ainsi que les *Fastes*, dans les longs loisirs de son exil. Où ne se trouve pas l'éloge, maintenant épuisé, de ce poëme, *la Bible des poëtes*, comme on l'appelait dans le quinzième siècle? Les uns en ont admiré le plan, aussi vaste que bien rempli, dans lequel se déroule à nos yeux l'histoire la plus complète et la plus attachante des croyances et des divinisations philosophiques de l'antiquité païenne; les autres, l'unité, si difficile à maintenir au milieu de l'inconcevable variété d'événements, de personnages et d'idées qui s'y pres-

sent, l'ordre et l'harmonie qui y règnent, dans ce désordre apparent, et avec cette liberté d'une imagination inquiète et mobile; la solidité de cette trame si longue, où se tiennent, sans se confondre, les fils déliés qui la composent; ceux-ci, l'érudition prodigieuse qu'atteste un tel ouvrage, et ils ont cité, faisant grâce du nom des autres, jusqu'à quarante-huit auteurs comme étant les sources *principales* auxquelles a puisé Ovide; ceux-là enfin, les grâces infinies de la diction, la richesse du style et l'inépuisable variété d'expressions, si nécessaire dans un poëme de douze mille vers. Tous ces mérites ont fait justement l'admiration des critiques, et feront à jamais celle des siècles futurs.

C'est revenir de loin que de parler, après les *Métamorphoses*, d'un poëme généralement attribué à Ovide, sur la pêche ou les ruses des poissons, (*Halieuticon*) ouvrage loué par Pline, et dont il ne reste que des fragments que les copistes et les commentateurs ont cependant trouvé le moyen de défigurer. Il faut encore lui restituer, outre une élégie sur le noyer (*de Nuce*), la *Consolation à Livie* sur la mort de Drusus Néron, son fils, pièce de vers écrite dix-huit ans avant son exil, et qu'on lui a contestée pour en faire honneur à Pedo Albinovanus, son contemporain et son ami. Mais c'est à tort que plusieurs savants ont attribué à la plume élégante d'Ovide des œuvres tout-à-fait indignes d'elle : le *Panégyrique* en vers adressé à Calpurnius Pison, et qu'on a d'un autre côté réclamé, soit pour Lucain, soit pour Bassus; des vers sur un songe, sur l'aurore, sur la voix des oiseaux, sur les quatre humeurs, sur le jeu d'échecs, sur la puce, sur le limaçon, sur le coucou; enfin les arguments des livres de l'*Énéide*, comme on a longtemps mis sous le nom de Florus les sommaires de la grande histoire de Tite-Live. On a surtout insisté pour un poëme en trois chants sur une petite vieille (*de Vetula*), et l'on a tenté de le faire passer pour l'œuvre d'Ovide, à l'aide d'un agréable petit conte de commentateur, artistement imaginé. Ovide, selon l'auteur de cette ingénieuse histoire, désespérant de voir finir son exil, composa ce poëme et ordonna qu'on l'enfermât avec lui dans sa tombe. Longtemps après, on le trouva dans un cimetière public qui faisait partie des faubourgs de la ville de Dioscuras. Porté solennellemnet à Constantinople par un ordre exprès du roi de Colchide, il fut publié depuis par Léon, protonotaire du sacré palais, lequel en fit la préface et peut-être aussi les trois chants.

Le temps a considérablement réduit les œuvres d'Ovide, que les savants ont à l'envi voulu grossir; il nous a ravi une traduction des *Phénomènes* d'Aratus, dont Lactance a cité les trois derniers vers; un assez grand nombre d'*épigrammes*, et un livre *contre les mauvais poëtes*, mentionné par Quintilien. Mais nous devons surtout regretter la perte d'un poëme sur les *triomphes de Tibère*, dont Ovide parle dans les *Pontiques*; d'un autre sur la *bataille d'Actium*, enfin d'un ouvrage sur la *science des augures*, hommages de sa muse à Tibère, qu'ils ne devaient pas plus fléchir que ses basses adulations n'avaient fléchi Auguste. Car on doit dire qu'il ne montra dans l'exil aucune dignité : il n'envoyait rien à Rome où la louange la plus outrée ne fût prodiguée à Auguste, où ne fussent épuisés toutes les formes et tous les termes de la plus lâche flatterie; il composa en langue gétique un long poëme consacré à l'éloge de ce prince et aujourd'hui perdu; il poussa enfin la démence, quand il apprit sa mort, jusqu'à lui consacrer une petite chapelle, où il allait tous les matins l'adorer sous le nom de *dieu* et de Jupiter, et, seul ministre de ce culte nouveau, offrir lui-même l'encens à « sa divinité. » Un des biographes d'Ovide a essayé de lui faire pardonner cette honteuse idolâtrie, en montrant que tous les poëtes ses contemporains s'y associaient, et qu'elle était consacrée par les statues, les autels, les temples, que Rome et les provinces avaient érigés à Auguste, déifié de son vivant. En vain voudrait-on excuser Ovide; il est et restera inexcusable. « Ces éloges, a dit Voltaire, sont si outrés qu'ils exciteraient encore aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes ses bienfaiteurs; mais il les donnait à des tyrans, et à ses tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous caresse, mais non pas de traiter en dieu un prince qui vous persécute. »

Ovide, afin de retrouver, même à Tomes, un auditoire et des applaudissements, s'était mis à apprendre la langue de ces peuplades barbares, langue approchante de l'ancien slavon; et ce poëte, « qui, selon la remarque de Voltaire, ne semblait pas destiné à faire des vers tartares, » en lut de sa façon aux Tomitains assemblés, et correspondit dans cet idiome avec un petit roi d'une partie de la Thrace, aussi bon poëte, au jugement d'Ovide, qu'habile capitaine. Transportés d'admiration, les Sarmates voulurent célébrer une fête publique en son honneur, et lui décernèrent la couronne de lierre consacrée aux poëtes élégiaques. « Des décrets solennels, écrivait-il à Rome, me comblent d'éloges; et des actes publics m'exemptent de tout impôt, privilége que m'ont accordé toutes les villes. » Un jour qu'il venait de lire, au milieu des applaudissements, son apothéose d'Auguste, un Barbare, se levant, s'écria : « Ce que tu as écrit de César aurait dû te rétablir dans l'empire de César. » Et cependant Ovide, en rapportant cette anecdote, la dernière que l'on connaisse de sa vie, écrivait : « Voilà le sixième hiver qui me voit relégué au milieu des glaces du pôle. »

L'air de ces climats, l'eau salée des marais, qui était son unique boisson, le chagrin, l'ennui, avaient détruit sa santé, et il était devenu d'une maigreur

affreuse. Il mourut enfin à Tomes, à l'âge d'environ soixante ans, vers l'an 771 de Rome, dans la huitième année de son exil et la quatrième du règne de Tibère. Il avait, dans une lettre à sa femme, demandé que son corps fût transporté à Rome; ce dernier vœu ne fut pas exaucé, et il fut, selon toute vraisemblance, enseveli à Tomes. Un commentateur dit qu'à cause de ses talents, et bien qu'il fût étranger et proscrit, on lui éleva, aux frais du public, un magnifique tombeau devant la porte de la ville. Le lieu où fut ce tombeau, qui n'a peut-être jamais existé, a été pour les érudits l'occasion de recherches et de conjectures aussi incertaines que les causes de son exil et que la situation même de Tomes, ville qu'on a voulu retrouver, soit dans celle de Tomi, Tomiswaria ou Tomiswar, dans la Bulgarie; soit dans celle de Kiew, sur le Borysthène; soit dans Sabarie ou Stainen, sur la Save en Autriche; soit enfin, et ce n'est pas l'opinion la moins étrange, sur le rivage de la mer Noire du côté de l'Europe, dans deux vieilles tours en ruine, appelées les tours de Léandre, et dont l'on fait même la prison d'Ovide, qui n'eut pas de prison. Quant à son tombeau, on l'a retrouvé partout. Bruschius écrivit, en 1508, qu'on l'avait, cette année-là, découvert à Sabarie, avec cette inscription gravée sur la partie extérieure de la voûte :

FATUM NECESSITATIS LEX.

Hic situs est vates quem divi Cæsaris ira
Augusti patria cedere jussit humo.
Sæpe miser voluit patriis occumbere terris;
Sed frustra : hunc illi fata dedere locum.

Un commentateur, qui ne confond pas Tomes avec Sabarie, s'est chargé d'expliquer comment Ovide, exilé dans la première de ces villes, fut enseveli dans la seconde. Le poëte, si on l'en croit, était allé dans les Pannonies, où était située Sabarie, pour se distraire des ennuis de l'exil par le commerce des savants qui y venaient de l'Italie en grand nombre, et la mort le surprit là. Un autre a imaginé qu'Ovide, ayant obtenu sa grâce, revenait du Pont, lorsqu'il mourut à Sabarie; et il lui fut raconté par *un vieillard digne de foi* que, du temps de l'empereur Frédéric III, on y déterra les ossements et le tombeau de l'exilé; mais, par malheur, le vieillard, qui sans doute n'avait pas lu Bruschius, citait une autre épitaphe que lui : *P. Ovidii Nasonis.* Voilà donc deux tombeaux d'Ovide découverts à Sabarie. La même année, 1508, qu'on y retrouvait celui dont parle Bruschius, on en découvrait un autre à Sarwar, ville de la Basse-Hongrie, sur le Raab, et, ce qui est plus merveilleux encore, sur le tombeau de Sarwar on lisait l'épitaphe du tombeau de Sabarie. Ce n'est pas tout : Boxhorn, qui la rapporte aussi, la place sur un tombeau qui n'est ni celui de Sabarie, ni celui de Sarwar. Il en est de ces épitaphes et de ces tombeaux comme du stylet d'argent d'Ovide, stylet trouvé dans les ruines de Taurunum, aujourd'hui Belgrade, à l'embouchure de la Save, et que la reine de Hongrie, Isabelle, qui le conservait comme une chose sacrée, fit voir, en 1540, à Pierre-Ange Bargée, selon le témoignage d'Hercule Ciofano, auteur d'une longue description de Sulmone, patrie du poëte. On ne pouvait en rester là dans la voie de ces inventions. De nos jours, en 1802, le *Moniteur* et d'autres journaux de Paris annoncèrent qu'en creusant les fondations d'une forteresse à l'embouchure du Danube, des paysans russes avaient découvert un tombeau qu'on croyait être celui d'Ovide, parce que c'était là qu'était la ville de Tomes, et que ces lieux étaient depuis longtemps connus sous le nom de *Laculi Ovidoli*, ou lacs d'Ovide. On ajoutait qu'il avait été trouvé dans ce tombeau un buste parfaitement ressemblant à ceux que nous avons de Julie, fille d'Auguste, et que les Russes, pour consacrer la mémoire de cette découverte, avaient donné à cette forteresse le nom d'*Ovidopol*. Mais, malheureusement pour le succès de ce petit roman, un Allemand, ancien colonel au service de Russie, fit insérer dans la *Décade*, en 1803, une réfutation complète de cet article, où il comptait autant d'erreurs ou d'impostures que de lignes. Les Russes n'avaient jamais élevé de forteresse à l'embouchure du Danube. De plus le lieu que les Moldaves nomment *Lagoul Ovidolouni*, et non *Laculi Ovidoli*, est à plus de quarante lieues de la bouche méridionale de ce fleuve, non loin de laquelle était Tomes; et, pour dernier démenti, le nom que donnent les Moldaves à ce lac, situé sur la rive du Dniester, vis-à-vis d'Akirman, ne signifie pas le lac d'Ovide, mais, ce qui y ressemble peu, le *lac des brebis*.

Le défaut le plus saillant d'Ovide est de trop aimer son tour d'esprit, et c'est ce que lui reproche Quintilien. Notre poëte en fait l'aveu quand il dit qu'un signe sur un joli visage le fait paraître encore plus joli; et Sénèque le rhéteur nous a transmis une anecdote qui montre qu'Ovide connaissait mais aimait ses défauts. Quelques-uns de ses amis lui conseillèrent un jour de retrancher d'un de ses ouvrages trois vers qui le défiguraient; Ovide y consentit, mais à la condition qu'il aurait, de son côté, le choix de trois vers qu'il y faudrait laisser. La condition acceptée, ses amis et lui écrivirent séparément les vers que ceux-ci désiraient supprimer, que celui-là voulait conserver. Ovide commence par lire ceux qu'il a écrits :

Semibovemque virum, semivirumque bovem.
Egelidum Borean, egelidumque Notum.

On ne connaît pas le troisième; or les trois vers choisis par Ovide et soustraits par lui à la critique de ses juges étaient précisément ceux qu'ils avaient écrits de leur côté, pour en exiger la suppression.

Malgré ses défauts, sur lesquels nous nous sommes interdit de nous étendre, pour rester fidèles au plan de ces notices, qui est d'éviter les morceaux de critique, et les contestations qui en résultent, Ovide n'a pas été médiocrement admiré, médiocrement loué. Un critique même a dit de lui « qu'il n'était pas seulement ingénieux, mais le génie personnifié; qu'il n'était pas seulement le ministre des Muses, mais qu'il en était la divinité ; » et l'on rapporte d'un roi de Naples qu'étant avec son armée dans le voisinage de Sulmone, il salua solennellement cette ville, et dit, au front de la bataille, ce qui était choisir étrangement son temps et son auditoire « qu'il renoncerait volontiers à une partie de ses états pour faire revivre ce poëte, dont la mémoire lui était plus chère que la possession de l'Abruzze. »

Ovide, et presque tous les critiques l'ont remarqué, est surtout, parmi les anciens, le poëte de la France. Son esprit enjoué, sa riante imagination, son bon sens ingénieux, son scepticisme railleur, le tour fin et ingénieux qu'il sait donner à ses pensées, ont avec le génie français de merveilleuses ressemblances ; on le dirait né au milieu de nous, et il a été appelé le *Voltaire du siècle d'Auguste.*

Le nombre des éditions d'Ovide est immense, et le détail qu'on en donnerait exigerait seul l'étendue d'un volume. Ce nombre, dans lequel il faut, il est vrai, comprendre les réimpressions et les commentaires, s'élève à sept cent soixante-dix-huit jusqu'en 1820. Le commencement du dix-neuvième siècle n'a ajouté que vingt-quatre éditions à celles des quatre siècles antérieurs.

Ovide a aussi trouvé de nombreux traducteurs ; mais il en est peu qui aient osé aborder toutes ses uvres ; on ne peut citer qu'Algay de Martignac et l'abbé de Marolles, le traducteur infatigable de presque toute la latinité.

On connaît des traductions d'Ovide en douze langues, et le nombre en peut figurer dignement à côté de celui des éditions du poëte, puisqu'il est, jusqu'en 1820, de six cent soixante-quatre, si l'on fait entrer dans ce total énorme celui des réimpressions, lesquelles s'élèvent, en français, à quatre-vingt-trois, en italien à soixante-onze, en anglais à trente-trois, etc. Les traductions qu'on a le plus souvent réimprimées sont particulièrement, en anglais, celle de l'*Art d'aimer*, par Dryden et Congrève ; des *Métamorphoses*, par Dryden, Addison, Gay, etc. ; en français, celle des *Héroïdes*, par Mélin de Saint-Gelais, appelé dans son temps l'*Ovide de la France*, lesquelles eurent jusqu'à douze éditions ; celle des *Métamorphoses*, par Nicolas Renouard (neuf éditions), par du Ryer (neuf), par l'abbé Banier (sept), par Clément Marot et par Thomas Corneille ; celle des *Amours*, par l'abbé Barin, etc.

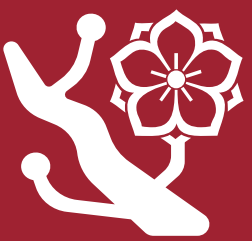
Ovide a été, dans notre langue, traduit plus de fois en vers qu'en prose, et, ce qui pourrait étonner, si on oubliait que le clergé fut longtemps en France le seul corps savant, c'est que nous devons à l'église presque tous les traducteurs de ce poëte érotique, un cardinal, plusieurs évêques, beaucoup d'abbés. Dans la liste de ces traducteurs, on ne peut plus désormais omettre, à cause du mérité de leurs versions, les noms du P. Kervillars, de Masson de Saint-Amand, de Boisgelin, de Saint-Ange, de M. de Villenave, qui ont, en quelque sorte, attaché leur modeste renommée à la grande renommée d'Ovide. Pendant longtemps, en effet, les traductions de ce poëte ne furent remarquables que par la singularité du titre ou des ornements dont on les chargeait, et la France a commencé, pour connaître Ovide, par lire « *le grand Olympe des histoires poétiques du prince de la poésie Ovide Naso, en sa Métamorphose, œuvre authentique et de haut artifice, pleine d'honnête récréation* » ; ou bien « *les livres de la Métamorphose d'Ovide, mythologisés par allégories naturelles et morales ; illustrés de figures et images convenables.* » Frédéric II, roi de Prusse, fit tirer à douze exemplaires seulement une traduction d'Ovide dont il était l'auteur ; ouvrage « *orné de figures assorties aux différents sujets* » et précédé d'un médaillon du poëte latin soutenu *par trois Amours et deux colombes.* Enfin nos poëtes burlesques se sont disputé la petite gloire de l'approprier à leur genre d'esprit, et l'on vit se succéder *l'Ovide bouffon, l'Ovide amoureux, l'Ovide en belle humeur* de d'Assouci,

Et jusqu'à d'Assouci tout trouva des lecteurs.

Peut-être aussi faut-il ranger parmi les traductions burlesques les *Métamorphoses mises en rondeaux* par Benserade, et longtemps célèbres par les tailles-douces auxquelles furent consacrés les mille louis qu'il reçut un jour de S. M. Louis XIV pour avoir, pendant quelque temps, écrit les lettres de Mlle de la Vallière à son royal amant. Quant à la traduction elle est restée jugée par le rondeau attribué à Chapelle, et qui finit par ces vers :

Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Notes du mont Royal



WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

LES PONTIQUES.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIÈRE.

A BRUTUS.

Ovide, déjà vieil habitant de Tomes (1), t'envoie cet ouvrage des bords gétiques (2). Accorde, ô Brutus (3), si tu en as le temps, l'hospitalité à ces livres étrangers; ouvre-leur un asile, n'importe lequel, pourvu qu'ils en aient un. Ils n'osent se présenter à la porte des monuments publics (4), de crainte que le nom de leur auteur ne leur en ferme l'entrée. Ah! combien de fois, pourtant, me suis-je écrié: « Non, assurément, vous n'enseignez rien de honteux; allez, les chastes vers ont accès en ces lieux. » Cependant ils n'osent en approcher; et comme tu le vois toi-même, ils croient leur retraite plus sûre sous quelque toit domestique. Mais où les placer, me diras-tu, sans que leur vue n'offusque personne? Au lieu où était l'*Art d'aimer*, et qui est libre aujourd'hui. Surpris de l'arrivée de ces nouveaux hôtes, peut-être voudras-tu en savoir la cause. Reçois-les tels qu'ils sont, pourvu qu'ils ne soient pas l'Amour. Si leur titre éveille moins de souvenirs lugubres, ils ne sont pas moins tristes, tu le verras, que leurs devanciers. Le fond en est le même, le titre seul diffère, et chaque lettre indique, sans nul déguisement, le mon de celui à qui elle s'adresse. Le procédé vous déplaît, à vous, sans doute; mais vous n'y pouvez que faire, et, malgré vous, ma muse courtoise veut vous visiter. Quels que soient ces vers, joins-les à mes œuvres; fils d'un exilé, rien ne les empêche, s'ils ne blessent pas les lois, de jouir du droit de cité. Tu n'as rien à craindre; on lit les écrits d'Antoine (5), et toutes les bibliothèques renferment ceux du savant (6) Brutus. Je ne suis pas assez fou pour me com-

EPISTOLA PRIMA.

BRUTO.

Naso, Tomitanæ jam non novus incola terræ,
  Hoc tibi de Getico litore mittit opus:
Si vacat, hospitio peregrinos, Brute, libellos
  Excipe, dumque aliquo, quolibet abde loco.
Publica non audent inter monumenta venire,
  Ne suus hoc illis clauserit auctor iter.
Ah! quoties dixi: Certe nil turpe docetis!
  Ite; patet castis versibus ille locus.
Non tamen accedunt: sed, ut adspicis ipse, latere
  Sub Lare privato tutius esse putant.
Quæris, ubi hos possis nullo componere læso?
  Qua steterant artes, pars vacat illa tibi.
Quid veniant, novitate roges fortasse sub ipsa:
  Accipe, quodcumque est, dummodo non sit amor.
Invenies, quamvis non est miserabilis index,
  Non minus hoc illo triste, quod ante dedi:
Rebus idem, titulo differt; et epistola cui sit
  Non occultato nomine missa, docet.
Nec vos hoc vultis, sed nec prohibere potestis;
  Musaque ad invitos officiosa venit.
Quicquid id est, adjunge meis: nihil impedit ortos
  Exsule, servatis legibus, urbe frui.
Quod metuas non est: Antoni scripta leguntur;
  Doctus et in promtu scrinia Brutus habet.

parer à de si grands noms; et pourtant je n'ai point porté les armes contre les dieux. Il n'est pas un de mes livres dans lequel j'aie manqué d'honorer César, bien que César ne le demande pas. Si l'auteur te semble suspect, reçois au moins les louanges des dieux : efface mon nom, et ne prends que mes vers. Une branche d'olivier, symbole de la paix, suffit pour nous protéger au milieu du combat; ne serait-ce donc rien pour mes livres d'invoquer le nom de l'auteur même de la paix? Énée, portant son vieux père, vit, dit-on, s'ouvrir les flammes devant lui; mon livre porte le nom du petit-fils d'Énée, et tous les chemins ne lui seraient pas ouverts? Auguste est le père de la patrie, Anchise n'était que le père d'Énée. Qui oserait chasser du seuil de sa maison l'Égyptien armé du sistre bruyant? Qui pourrait refuser quelques deniers à celui qui joue du fifre ou du clairon devant la mère des dieux? Nous savons que Diane n'exige pas de pareils égards pour ses prêtres (7); cependant le devin a toujours de quoi vivre. Ce sont les dieux eux-mêmes qui touchent nos cœurs; et il n'y a pas de honte à céder à cette pieuse crédulité. Pour moi, au lieu du fifre et de la flûte de Phrygie, je porte le grand nom du descendant d'Iule. Je prédis l'avenir et j'instruis les mortels; place donc à celui qui porte les choses saintes! Je le demande, non pour moi, mais pour un dieu puissant; et parce que j'ai mérité ou trop ressenti sa colère, ne croyez pas qu'il refuse aujourd'hui mes hommages. Après avoir outragé la déesse Isis, j'ai vu plus d'un sacrilége repentant s'asseoir au pied de ses autels, et un autre, privé de la vue (8) pour la même faute, parcourir les rues et crier que son châtiment était mérité. Les dieux entendent avec joie de pareils aveux; ils les regardent comme des preuves manifestes de la puissance divine. Souvent ils adoucissent les peines, souvent ils rendent la lumière aux aveugles, lorsqu'ils ont témoigné un sincère repentir. Hélas! moi aussi, je me repens; si l'on doit ajouter foi aux paroles d'un malheureux, je me repens, et mon cœur se déchire au souvenir de ma faute. J'en suis puni par l'exil, mais je souffre plus de cette faute que de mon exil. Il est moins pénible de subir sa peine que de l'avoir méritée. En vain les dieux, et, parmi eux, celui qui est visible aux yeux des mortels, voudraient-ils m'absoudre, ils peuvent abréger mon supplice, mais le souvenir de mon crime sera éternel. Oui, la mort, en me frappant, mettra un terme à mon exil, mais la mort elle-même ne pourra faire que je n'aie pas été coupable. Il n'est donc pas étonnant que mon âme, pareille à l'eau produite par la fonte des neiges, s'amollisse et se fonde elle-même de douleur. Comme les flancs d'un vieux navire sont minés sourdement par les vers, comme les rochers sont creusés par l'eau salée de l'Océan, comme la

Nec me nominibus furiosus confero tantis :
  Sæva Deos contra non tamen arma tuli.
Denique Cæsareo, quod non desiderat ipse,
  Non caret e nostris ullus honore liber.
Si dubitas de me, laudes admitte Deorum;
  Et carmen demto nomine sume meum.
Adjuvat in bello pacatæ ramus olivæ :
  Proderit auctorem pacis habere nihil?
Quum foret Æneæ cervix subjecta parenti,
  Dicitur ipsa viro flamma dedisse viam.
Fert liber Æneaden : et non iter omne patebit?
  At patriæ pater hic; ipsius ille fuit.
Ecquis ita est audax, ut limine cogat abire
  Jactantem Pharia tinnula sistra manu?
Ante Deûm matrem cornu tibicen adunco
  Quum canit, exiguæ quis stipis æra neget?
Scimus ab imperio fieri nil tale Dianæ;
  Unde tamen vivat vaticinator habet.
Ipsa movent animos Superorum numina nostros;
  Turpe nec est tali credulitate capi.
En ego, pro sistro, Phrygiique foramine buxi,
  Gentis Iuleæ nomina sancta fero :
Vaticinor moneoque : locum date sacra ferenti :
  Non mihi, sed magno poscitur ille Deo.
Nec, quia vel merui, vel sensi principis iram,
  A nobis ipsum nolle putate coli.
Vidi ego linigeræ numen violasse fatentem
  Isidis, Isiacos ante sedere focos :
Alter, ob huic similem privatus lumine culpam,
  Clamabat media, se meruisse, via.
Talia cœlestes fieri præconia gaudent,
  Ut, sua quid valeant numina, teste probent.
Sæpe levant pœnas, ereptaque lumina reddunt,
  Quum bene peccati pœnituisse vident.
Pœnitet, o! si quid miserorum creditur ulli,
  Pœnitet, et facto torqueor ipse meo!
Quumque sit exsilium, magis est mihi culpa dolori;
  Estque pati pœnas, quam meruisse, minus.
Ut mihi Di faveant, quibus est manifestior ipse,
  Pœna potest demi, culpa perennis erit.
Mors faciet certe, ne sim, quum venerit, exsul;
  Ne non peccarim, mors quoque non faciet.
Nil igitur mirum, si mens mihi tabida facta
  De nive manantis more liquescit aquæ.
Estur ut occulta vitiata teredine navis;
  Æquorei scopulos ut cavat unda salis;

rouille mordante ronge le fer abandonné, comme un livre renfermé est mangé par la teigne; ainsi, mon cœur est dévoré par des chagrins inflexibles et dont il ne verra jamais la fin. Oui, je mourrai avant mes remords, et mes maux ne cesseront qu'après celui qui les endure.

Si les divinités, arbitres de mon sort, daignent croire à mes paroles, peut-être ne serai-je pas jugé indigne de quelque soulagement, et irai-je en d'autres lieux subir mon exil à l'abri de l'arc des Scythes. Il y aurait de l'impudence à en demander davantage.

LETTRE II.

A MAXIME.

Maxime (1), ô toi qui es digne d'un si grand nom, et dont la grandeur d'âme ajoute encore à l'illustration de ta naissance; toi pour qui le sort voulut que, le jour où tombèrent trois cents Fabius, un seul leur survécût et devînt la souche de la famille dont tu devais être plus tard un rejeton; Maxime, peut-être demanderas-tu d'où vient cette lettre; tu voudras savoir qui s'adresse à toi. Que ferai-je, hélas! Je crains qu'à la vue de mon nom, tu ne fronces le sourcil et ne lises le reste avec répugnance; et si l'on voyait ces vers, oserai-je avouer que je t'ai écrit, et que j'ai versé bien des larmes sur mon infortune? Qu'on les voie donc! Oui, je l'oserai, j'avouerai que je t'ai écrit, pour t'apprendre de quelle manière j'expie ma faute. Je méritais, sans doute, un grand châtiment; je ne pouvais, toutefois, en souffrir un plus rigoureux.

Je vis entouré d'ennemis et au sein des dangers, comme si, en perdant ma patrie, j'avais aussi perdu la tranquillité. Les peuples chez lesquels j'habite, pour rendre leurs blessures doublement mortelles, trempent leurs flèches dans du fiel de vipère. Ainsi armés, les cavaliers rôdent autour des remparts épouvantés, comme les loups autour des bergeries. Une fois qu'ils ont bandé leurs arcs, dont les cordes sont faites avec les nerfs du cheval, ces arcs demeurent ainsi tendus sans se relâcher jamais. Les maisons sont hérissées comme d'une palissade de flèches; les portes solidement verrouillées peuvent à peine résister aux assauts. Ajoute à cela le sombre aspect d'un pays sans arbres ni verdure, où l'hiver succède à l'hiver sans interruption. Voilà le quatrième que j'y passe, luttant contre le froid, contre les flèches, et contre ma destinée. Mes larmes ne tarissent que lorsqu'une sorte d'insensibilité vient en suspendre le cours, et que mon cœur est plongé dans un état léthargique, semblable à la mort. Heureuse Niobé, qui, témoin de tant de morts, perdit le sentiment de sa douleur, et fut chan-

Roditur ut scabra positum rubigine ferrum,
  Conditus ut tineæ carpitur ore liber;
Sic mea perpetuos curarum pectora morsus,
  Fine quibus nullo conficiantur, habent.
Nec prius hi mentem stimuli, quam vita, relinquent;
  Quique dolet, citius, quam dolor, ipse cadet.
Hoc mihi si Superi, quorum sumus omnia, credent,
  Forsitan exigua dignus habebor ope;
Inque locum Scythico vacuum mutabor ab arcu:
  Plus isto, duri, si precer, oris ero.

EPISTOLA II.

MAXIMO.

Maxime, qui tanti mensuram nominis imples,
  Et geminas animi nobilitate genus;
Qui nasci ut posses, quamvis cecidere trecenti,
  Non omnes Fabios abstulit una dies;
Forsitan hæc a quo mittatur epistola quæras,
  Quique loquar tecum, certior esse velis.
Hei mihi! quid faciam? vereor, ne nomine lecto
  Durus, et aversa cætera mente legas.
Viderit hæc si quis; tibi me scripsisse fateri
  Audebo, et propriis ingemuisse malis.
Viderit; audebo tibi me scripsisse fateri,
  Atque modum culpæ notificare meæ.
Qui, quum me pœna dignum graviore fuisse
  Confitear, possum vix graviora pati.
Hostibus in mediis, interque pericula versor;
  Tanquam cum patria pax sit ademta mihi:
Qui, mortis sævo geminent ut vulnere causas,
  Omnia vipereo spicula felle linunt:
His eques instructus perterrita mœnia lustrat,
  More lupi clausas circueuntis oves.
At semel intentus nervo levis arcus equino,
  Vincula semper habens irresoluta, manet.
Tecta rigent fixis veluti vallata sagittis,
  Portaque vix firma submovet arma sera.
Adde loci faciem, nec fronde, nec arbore læti,
  Et quod iners hyemi continuatur hyems.
Hic me pugnantem cum frigore, cumque sagittis,
  Cumque meo fato, quarta fatigat hyems.
Fine carent lacrymæ, nisi quum stupor obstitit illis,
  Et similis morti pectora torpor habet.
Felicem Nioben, quamvis tot funera vidit,
  Quæ posuit sensum, saxea facta, mali! 32

gée en rocher! Heureuses aussi, vous dont la voix plaintive redemandait un frère, et qui fûtes métamorphosées en peupliers. Et moi, je ne puis ainsi revêtir la forme d'un arbre; je voudrais en vain devenir un bloc de pierre; Méduse viendrait s'offrir à mes regards, Méduse elle-même serait sans pouvoir.

Je ne vis que pour alimenter une douleur éternelle, et je sens qu'à la longue elle devient plus pénétrante : ainsi le foie vivace et toujours renaissant de Tityus ne périt jamais, afin qu'il puisse être toujours dévoré.

Mais lorsque l'heure du repos a sonné, lorsqu'arrive le sommeil, ce remède ordinaire de nos inquiétudes, la nuit, je pense, donnera quelque relâche à mes maux habituels; vain espoir! des songes épouvantables m'offrent l'image de mes infortunes réelles, et mes sens veillent pour me tourmenter. Tantôt je rêve que j'esquive les flèches des Sarmates, ou que j'abandonne à leurs chaînes mes mains captives; tantôt, lorsqu'un songe plus heureux vient m'abuser, je crois voir à Rome mes foyers solitaires! Je m'entretiens tantôt avec vous, mes amis, que j'ai tant aimés, tantôt avec mon épouse adorée; ainsi, après avoir passé quelques courts instants d'un bonheur imaginaire, le souvenir de cette jouissance fugitive aggrave encore la vivacité de mes maux, et, soit que le jour se lève sur cette terre malheureuse, soit que la nuit pousse devant elle ses chevaux couverts de frimas, mon âme, soumise à l'influence délétère d'un chagrin incessant, se fond comme la cire nouvelle au contact du feu. Souvent j'appelle la mort; puis, au même instant, je la supplie de m'épargner, afin que le sol des Sarmates ne soit pas le dépositaire de mes os. Quand je songe à la clémence infinie d'Auguste, je pense obtenir un jour, après mon naufrage, un port plus tranquille; mais quand je considère l'acharnement de la fortune qui me persécute, tout mon être se brise, et mes timides espérances, vaincues par une force supérieure, s'évanouissent. Cependant je n'espère et je ne sollicite rien de plus que de pouvoir changer d'exil, quelque rigoureux qu'il dût être encore.

Telle est la faveur, ou bien il n'en est plus pour moi, que j'attends de ton crédit, et que tu peux essayer de m'obtenir sans compromettre ta discrétion; toi, la gloire de l'éloquence romaine (2), ô Maxime, prête à une cause difficile ton bienveillant patronage. Oui, je l'avoue, ma cause est mauvaise; mais, si tu t'en fais l'avocat, elle deviendra bonne; dis seulement quelques paroles de pitié en faveur du pauvre exilé. César ne sait pas (bien qu'un dieu sache tout) quelle existence on mène dans ce coin reculé du monde; de plus graves soucis préoccupent ses hautes pensées, et l'intérêt que je voudrais lui inspirer est au-dessous de son âme céleste. Il n'a pas le loisir de s'infor-

Vos quoque felices, quarum clamantia fratrem
  Cortice velavit populus ora novo.
Ille ego sum, lignum qui non admittar in ullum :
  Ille ego sum frustra qui lapis esse velim.
Ipsa Medusa oculis veniat licet obvia nostris,
  Amittat vires ipsa Medusa suas.
Vivimus, ut sensu nunquam careamus amaro;
  Et gravior longa fit mea pœna mora.
Sic inconsumtum Tityi, semperque renascens,
  Non perit, ut possit sæpe perire, jecur.
At, puto, quum requies, medicinaque publica curæ
  Somnus adest, solitis nox venit orba malis :
Somnia me terrent veros imitantia casus;
  Et vigilant sensus in mea damna mei.
Aut ego Sarmaticas videor vitare sagittas,
  Aut dare captivas ad fera vincla manus :
Aut, ubi decipior melioris imagine somni,
  Adspicio patriæ tecta relicta meæ :
Et modo vobiscum, quos sum veneratus, amici,
  Et modo cum cara conjuge, multa loquor.
Sic, ubi percepta est brevis et non vera voluptas,
  Pejor ab admonitu fit status iste boni.
Sive diesigitur caput hoc miserabile cernit,
  Sive pruinosi noctis aguntur equi;
Sic mea perpetuis liquefiunt pectora curis,
  Ignibus admotis ut nova cera liquet.
Sæpe precor mortem; mortem quoque deprecor idem,
  Ne mea Sarmaticum contegat ossa solum.
Quum subit Augusti quæ sit clementia, credo
  Mollia naufragiis litora posse dari.
Quum video quam sint mea fata tenacia, frangor;
  Spesque levis, magno victa timore, cadit.
Nec tamen ulterius quidquam sperove, precorve,
  Quam male mutato posse carere loco.
Aut hoc, aut nihil est, pro me tentare modeste
  Gratia quod salvo vestra pudore queat.
Suscipe, Romanæ facundia, Maxime, linguæ,
  Difficilis causæ mite patrocinium.
Est mala, confiteor; sed te bona fiet agente :
  Lenia pro misera fac modo verba fuga.
Nescit enim Cæsar, quamvis Deus omnia norit,
  Ultimus hic qua sit conditione locus :
Magna tenent illud rerum molimina numen;
  Hæc est cœlesti pectore cura minor.

mer dans quelle région se trouve Tomes; à peine ce lieu est-il connu des Gètes, ses voisins. Il ne s'inquiète pas de ce que font les Sarmates et les belliqueux Jazyges, et les habitants de cette Chersonèse-Taurique, si chère à la déesse enlevée par Oreste (3), et ces autres nations qui, tandis que l'Ister est enchaîné par les froids de l'hiver, lancent leurs coursiers rapides sur le dos glacé des fleuves. La plupart de ces peuples, ô Rome, ô ma belle patrie, ne s'occupent pas davantage de toi; ils ne redoutent pas les armes des fils de l'Ausonie; ils sont pleins de confiance dans leurs arcs, dans leurs carquois bien fournis, dans leurs chevaux accoutumés aux courses les plus longues; ils ont appris à supporter longtemps la soif et la faim; ils savent que l'eau manquerait, pour se désaltérer, à l'ennemi qui les poursuivrait. Non, César, ce dieu clément, ne m'eût jamais, dans sa colère, relégué au fond de cette terre maudite s'il l'eût bien connue; il ne peut se réjouir qu'un Romain, que moi surtout, à qui il a fait grâce de la vie, soit opprimé par l'ennemi; d'un signe il pouvait me perdre, il ne l'a pas voulu; est-il besoin qu'un Gète soit plus impitoyable?

Du reste, je n'avais rien fait pour mériter la mort, et Auguste peut être maintenant moins irrité contre moi qu'il ne le fut d'abord; alors même, ce qu'il a fait, je l'ai contraint de le faire, et le résultat de sa colère ne surpassa point mon offense. Fassent donc les dieux, dont il est le plus clément, que la terre bienfaisante ne produise rien de plus grand que César, que les destinées de l'empire reposent encore longtemps sur lui, et qu'elles passent de ses mains dans celles de sa postérité! Quant à toi, Maxime, implore, en faveur de mes larmes, la pitié d'un juge dont j'ai connu moi-même toute la douceur; ne demande pas que je sois bien, mais mal et plus en sûreté; que mon exil soit éloigné d'un ennemi cruel, et que l'épée du Gète sauvage ne m'arrache pas une vie que m'a laissée la clémence des dieux; qu'enfin, si je meurs, mes restes soient confiés à une terre plus paisible, et ne soient pas pressés par la terre de Scythie; que ma cendre, mal inhumée (comme est digne de l'être celle d'un proscrit), ne soit pas foulée aux pieds des chevaux de Thrace; et si, après la mort, il reste quelque sentiment, que l'ombre d'un Sarmate ne vienne pas épouvanter mes mânes. Ces raisons, ô Maxime, pourraient, en passant par ta bouche, attendrir le cœur de César, si d'abord tu en étais touché toi-même. Que ta voix donc, je t'en supplie, que cette voix toujours consacrée à la défense des accusés tremblants, calme l'inflexibilité d'Auguste; que ta parole, ordinairement si douce et si éloquente, fléchisse le cœur d'un prince égal aux dieux. Ce n'est pas Théromédon, ce n'est pas le sanglant Atrée, ni ce roi qui nourrit ses chevaux de chair hu-

Nec vacat, in qua sint positi regione Tomitæ,
  Quærere, finitimo vix loca nota Getæ;
Aut quid Sauromatæ faciant, quid Iazyges acres,
  Cultaque Orestæ Taurica terra Deæ;
Quæque aliæ gentes, ubi frigore constitit Ister,
  Dura meant celeri terga per amnis equo.
Maxima pars hominum nec te, pulcherrima, curant,
  Roma, nec Ausonii militis arma timent.
Dant animos arcus illis plenæque pharetræ,
  Quamque libet longis cursibus aptus equus:
Quodque sitim didicere diu tolerare famemque,
  Quodque sequens nullas hostis habebit aquas.
Ira Dei mitis non me misisset in istam,
  Si satis hæc illi nota fuisset, humum.
Nec me, nec quemquam Romanum gaudet ab hoste,
  Meque minus, vitam cui dedit ipse, premi.
Noluit, ut poterat, minimo me perdere nutu.
  Nil opus est ullis in mea fata Getis.
Sed neque, cur morerer, quidquam mihi comperit actum;
  Nec minus infestus, quam fuit, esse potest.
Tum quoque nil fecit, nisi quod facere ipse coegi,
  Pœne etiam merito parcior ira meo.
Di faciant igitur, quorum mitissimus ipse est,
  Alma nihil majus Cæsare terra ferat.
Utque diu sub eo sit publica sarcina rerum,
  Perque manus hujus tradita gentis eat.
At tu tam placido, quam nos quoque sensimus illum,
  Judice, pro lacrymis ora resolve meis.
Non petito, ut bene sit, sed uti male tutius; utque
  Exsilium sævo distet ab hoste meum:
Quamque dedere mihi præsentia numina vitam,
  Non adimat stricto squallidus ense Getes.
Denique, si moriar, subeant pacatius arvum
  Ossa, nec a Scythica nostra premantur humo:
Nec male compositos, ut scilicet exsule dignum,
  Bistonii cineres ungula pulset equi:
Et ne, si superest aliquid post funera sensus,
  Terreat hic manes Sarmatis umbra meos.
Cæsaris hæc animum poterant audita movere,
  Maxime, movissent si tamen ante tuum.
Vox, precor, Augustas pro me tua molliat aures,
  Auxilio trepidis quæ solet esse reis:
Adsuetaque tibi doctæ dulcedine linguæ
  Æquandi Superis pectora flecte viri.
Non tibi Theromedon, crudusve rogabitur Atreus,
  Quique suis homines pabula fecit equis:

maine que tu vas implorer, mais un prince lent à punir, prompt à récompenser, qui gémit chaque fois qu'il est obligé d'user de rigueur, qui ne vainquit jamais qu'afin de pouvoir pardonner aux vaincus, qui ferma pour toujours les portes de la guerre civile, qui réprima les fautes plutôt par la crainte du châtiment que par le châtiment lui-même, et dont la main, peu prodigue de vengeances, ne lance qu'à regret la foudre. Toi donc, que je charge de plaider ma cause devant un juge si clément, demande-lui qu'il rapproche de ma patrie le lieu de mon exil. Je suis cet ami fidèle qui venait, aux jours de fête, s'asseoir à ta table, parmi tes convives; qui chanta ton hymen devant les torches nuptiales, et le célébra par des vers dignes de ta couche fortunée; dont tu avais, il m'en souvient, l'habitude de louer les écrits, excepté, toutefois, ceux qui furent si funestes à leur auteur; que tu prenais quelquefois pour juge des tiens, et qui les admirait; je suis, enfin, celui qui épousa une femme de ta famille. Cette femme, Marcia (4) en fait l'éloge; elle l'a aimée dès sa plus tendre enfance, et l'a toujours comptée au nombre de ses compagnes. Auparavant, elle avait joui du même privilége près d'une tante maternelle de César (5); la femme, ainsi jugée par de pareilles femmes, est vraiment vertueuse; Claudia elle-même, qui valait mieux que sa réputation, louée par elles, n'eût pas eu besoin du secours des dieux. Et moi aussi j'avais passé dans l'innocence mes premières années; les dernières seules demandent qu'on les oublie. Mais ne parlons pas de moi : ma femme doit faire toute ta sollicitude, et tu ne peux, sans manquer à l'honneur, la lui refuser; elle a recours à toi; elle embrasse tes autels, car il est bien juste de se recommander aux dieux qu'on a toujours honorés; elle te conjure, en pleurant, d'intercéder pour son époux, de fléchir César, et d'obtenir de lui que mes cendres reposent près d'elle.

LETTRE III.

A RUFIN.

Rufin, Ovide ton ami, si toutefois un malheureux peut être l'ami de quelqu'un, Ovide te salue. Les consolations que j'ai reçues de toi dernièrement, au milieu de mes chagrins, ont ranimé mon courage et mon espérance. De même que le héros fils de Péan sentit, après que Machaon l'eut guéri de sa blessure, la puissance de la médecine : ainsi moi dont l'âme était abattue, qui souffrais d'une blessure mortelle, j'ai recouvré quelques forces en lisant tes conseils. J'allais mourir, et tes paroles m'ont rendu à la vie, comme le vin rend au pouls le mouvement. Toutefois, malgré ton éloquence, je ne me sens point assez complétement raffermi

Sed piger ad pœnas princeps, ad præmia velox,
Quique dolet, quoties cogitur esse ferox:
Qui vicit semper, victis ut parcere posset,
Clausit et æterna civica bella sera;
Multa metu pœnæ, pœna qui pauca coercet;
Et jacit invita fulmina rara manu.
Ergo, tam placidas orator missus ad aures,
Ut propior patriæ sit fuga nostra, roga.
Ille ego sum, qui te colui; quem festa solebat
Inter convivas mensa videre tuos:
Ille ego, qui duxi vestros Hymenæon ad ignes,
Et cecini fausto carmina digna toro:
Cujus te solitum memini laudare libellos,
Exceptis domino qui nocuere suo.
Cui tua nonnunquam miranti scripta legebas,
Ille ego, de vestra cui data nupta domo.
Hanc probat, et primo dilectam semper ab ævo
Est inter comites Marcia censa suas;
Inque suis habuit matertera Cæsaris ante,
Quarum judicio si qua probata, proba est.
Ipsa sua melior fama, laudantibus istis,
Claudia divina non eguisset ope.
Nos quoque præteritos sine labe peregimus annos:
Proxima pars vitæ transilienda meæ.
Sed de me ut sileam, conjux mea sarcina vestra est:
Non potes hanc salva dissimulare fide.
Confugit hæc ad vos; vestras amplectitur aras:
Jure venit cultos ad sibi quisque Deos.
Flensque rogat, precibus lenito Cæsare vestris,
Busta sui fiant ut propiora viri.

EPISTOLA III.

RUFINO.

Hanc tibi Naso tuus mittit, Rufine, salutem,
Qui miser est, ulli si suus esse potest.
Reddita confusæ nuper solatia menti
Auxilium nostris spemque tulere malis.
Utque Machaoniis Pæantius artibus heros
Lenito medicam vulnere sensit opem:
Sic ego mente jacens, et acerbo saucius ictu,
Admonitu cœpi fortior esse tuo;
Et jam deficiens, sic ad tua verba revixi,
Ut solet infuso vena redire mero.
Non tamen exhibuit tantas facundia vires,

pour que je me croie guéri. Quelque chose que tu ôtes de cet abîme de chagrins dans lequel je suis plongé, tu n'en diminueras pas le nombre. Peut-être qu'à la longue le temps cicatrisera ma blessure; mais la plaie qui saigne encore frémit sous la main qui la touche. Il n'est pas toujours au pouvoir du médecin de guérir son malade; le mal est quelquefois plus fort que la science. Tu sais que le sang que rejette un poumon délicat est l'avant-coureur de la mort. Le dieu d'Épidaure lui-même apporterait ses végétaux sacrés, que leurs sucs ne guériraient pas les blessures du cœur. La médecine est impuissante contre les maux de la goutte, impuissante contre l'horreur qu'éprouvent certains malades à la vue de l'eau. Quelquefois aussi le chagrin est incurable, sinon, il ne perd de son intensité qu'avec le temps. Quand tes avis eurent fortifié mon courage, et communiqué à mon âme toute l'énergie de la tienne, l'amour de la patrie, plus fort que toutes les raisons, détruisit l'œuvre de tes conseils. Que ce soit piété, que ce soit faiblesse, j'avoue que le malheur éveille en moi une sensibilité excessive. La froide raison d'Ulysse n'est pas douteuse, et cependant le plus grand désir du roi d'Ithaque était d'apercevoir la fumée du foyer paternel. Je ne sais quels charmes possède le sol natal pour nous captiver, et nous empêcher de l'oublier jamais. Quoi de meilleur que Rome? quoi de pire que les rivages de Scythie? et cependant le barbare quitte Rome en toute hâte, pour revenir ici. Si bien qu'elle soit dans une cage, la fille de Pandion, aspire toujours à revoir ses forêts. Malgré leur instinct sauvage, le taureau cherche les vallons boisés où il a coutume de paître, et le lion, l'antre qui lui sert de retraite. Et tu espères que les soucis qui me rongent le cœur dans l'exil seront dissipés par tes consolations! O vous, mes amis, soyez donc moins dignes de ma tendresse, et je serai peut-être moins affligé de vous avoir perdus.

Sans doute que, banni de la terre qui m'a vu naître, j'ai trouvé une retraite dans quelque pays habité par des hommes. Mais non : relégué aux extremités du monde, je languis sur une plage abandonnée, dans une contrée ensevelie sous des neiges éternelles. Ici, dans les campagnes, ne croissent ni la vigne ni aucun arbre fruitier; le saule n'y verdit point sur le bord des fleuves, ni le chêne sur les montagnes. La mer ne mérite pas plus d'éloges que la terre : toujours privés du soleil et toujours irrités, les flots y sont le jouet de tempêtes furieuses. De quelque côté que vous portiez les regards, vous ne voyez que des plaines sans culture, et de vastes terrains sans maîtres. A droite et à gauche nous presse un ennemi redoutable, dont le voisinage est une cause de terreurs con-

Ut mea sint dictis pectora sana tuis.
Ut multum nostræ demas de gurgite curæ,
Non minus exhausto, quod superabit, erit.
Tempore ducetur longo fortasse cicatrix :
Horrent admotas vulnera cruda manus.
Non est in medico semper, relevetur ut æger :
Interdum docta plus valet arte malum.
Cernis ut e molli sanguis pulmone remissus
Ad Stygias certo limite ducat aquas.
Adferat ipse licet sacras Epidaurius herbas,
Sanabit nulla vulnera cordis ope.
Tollere nodosam nescit medicina podagram,
Nec formidatis auxiliatur aquis.
Cura quoque interdum nulla medicabilis arte;
Aut, ut sit, longa est extenuanda mora.
Quum bene firmarunt animum præcepta jacentem,
Sumtaque sunt nobis pectoris arma tui;
Rursus amor patriæ, ratione valentior omni,
Quod tua texuerunt scripta, retexit opus.
Sive pium vis hoc, sive hoc muliebre vocari,
Confiteor misero molle cor esse mihi.
Non dubia est Ithaci prudentia; sed tamen optat
Fumum de patriis posse videre focis.
Nescio qua natale solum dulcedine captos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.
Quid melius Roma? Scythico quid litore pejus?
Huc tamen ex illa barbarus urbe fugit.
Quum bene sit clausæ cavea Pandione natæ,
Nititur in silvas illa redire suas.
Adsuetos tauri saltus, adsueta leones,
Nec feritas illos impedit, antra petunt.
Tu tamen, exsilii morsus e pectore nostro
Fomentis speras cedere posse tuis.
Effice, vos ipsi ne tam mihi sitis amandi,
Talibus ut levius sit caruisse malum.
At, puto, qua fueram genitus, tellure carenti,
In tamen humano contigit esse loco.
Orbis in extremi jaceo desertus arenis,
Fert ubi perpetuas obruta terra nives.
Non ager hic pomum, non dulces educat uvas;
Non salices ripa, robora monte virent.
Neve fretum terra laudes magis; æquora semper
Ventorum rabie, solibus orba, tument.
Quocumque adspicias, campi cultore carentes,
Vastaque, quæ nemo vindicet, arva jacent.
Hostis adest, dextra lævaque a parte timendus;

tinuelles. D'une part, on est exposé aux piques des Bistoniens (1); de l'autre, aux flèches des Sarmates. Viens maintenant me citer l'exemple de ces grands hommes de l'antiquité qui ont supporté avec courage les revers de la fortune. Admire l'héroïque fermeté de Rutilius (2), qui refuse la permission de rentrer dans sa patrie, et continue de rester à Smyrne, et non dans le Pont, ni sur une terre ennemie; à Smyrne, préférable peut-être à tout autre séjour. Le Cynique de Sinope ne s'affligea pas de vivre loin de sa patrie; oui c'est toi, terre de l'Attique, qu'il avait choisie pour sa retraite. Le fils de Néoclès, dont l'épée repoussa l'armée des Perses, subit son premier exil à Argos. Chassé d'Athènes, Aristide se refugia à Lacédémone; et alors on ne pouvait dire laquelle de ces deux villes l'emportait sur l'autre. Patrocle, après un meurtre commis dans son enfance, quitta Oponte, alla en Thessalie, et y devint l'hôte d'Achille. Exilé de l'Hémonie, le héros qui guida le vaisseau sacré sur les mers de Colchide se retira près des bords de la fontaine de Pyrène (3). Le fils d'Agénor, Cadmus, abandonna les murs de Sidon, pour fonder une ville sous un ciel plus heureux. Tydée, banni de Calydon, se rendit à la cour d'Adraste, et Teucer trouva un asile sur une terre chérie de Vénus. Pourquoi citerai-je encore les anciens Romains? Alors l'exil n'allait jamais au-delà des limites de Tibur. Quand je compterais tous les bannis, je n'en trouverais aucun, et à aucune époque, qu'on ait relégué aussi loin et dans un pays si affreux. Que ta sagesse pardonne donc à la douleur d'un infortuné qui profite si peu de tes conseils. J'avoue cependant que si l'on pouvait guérir mes blessures, tes conseils en seraient seuls capables; mais, hélas! je crains bien que tes nobles efforts ne soient inutiles, et que ton art n'échoue contre un malade désespéré. Je ne dis pas cela pour élever ma sagesse au-dessus de la sagesse des autres, mais parce que je me connais moi-même mieux que les médecins. Quoi qu'il en soit, je regarde comme un don inappréciable tes avis bienveillants, et j'applaudis avec reconnaissance à l'intention qui te les a dictés.

LETTRE IV.

A SA FEMME.

Déjà au déclin de l'âge, je vois ma tête qui commence à blanchir; déjà les rides de la vieillesse sillonnent mon visage; déjà ma vigueur et mes forces languisssent dans mon corps épuisé, et les jeux qui jadis firent le charme de ma jeunesse me déplaisent aujourd'hui. Si j'apparaissais tout-à-coup devant toi, tu ne pourrais me

Vicinoque metu terret utrumque latus.
Altera Bistonias pars est sensura sarissas,
Altera Sarmatica spicula missa manu.
I nunc, et veterum nobis exempla virorum,
Qui forti casum mente tulere, refer:
Et grave magnanimi robur mirare Rutili,
Non usi reditus conditione dati.
Smyrna virum tenuit, non Pontus et hostica tellus;
Pæne minus nullo Smyrna petenda loco.
Non doluit patria Cynicus procul esse Sinopeus;
Legit enim sedes, Attica terra, tuas:
Arma Neoclides qui Persica contudit armis,
Argolica primam sensit in urbe fugam:
Pulsus Aristides patria Lacedæmona fugit;
Inter quas dubium, quæ prior esset, erat:
Cæde puer facta Patroclus Opunta reliquit,
Thessaliamque adiit, hospes Achillis, humum:
Exsul ab Hæmonia Pirenida cessit ad undam,
Quo duce trabs Colchas sacra cucurrit aquas:
Liquit Agenorides Sidonia mœnia Cadmus,
Poneret ut muros in meliore loco:
Venit ad Adrastum Tydeus, Calydone fugatus;
Et Teucrum Veneri grata recepit humus.
Quid referam veteres Romanæ gentis, apud quos
Exsulibus tellus ultima Tibur erat?
Persequar ut cunctos, nulli datus omnibus ævis
Tam procul a patria est, horridiorve locus.
Quo magis ignoscat sapientia vestra dolenti,
Qui facit ex dictis non ita multa tuis.
Nec tamen infieior, si possint nostra coire
Vulnera, præceptis posse coire tuis.
Sed vereor ne me frustra servare labores;
Neu juver admota perditus æger ope.
Nec loquor hæc, quia sit major prudentia nobis;
Sed sim, quam medico, notior ipse mihi.
Ut tamen hoc ita sit, munus tua grande voluntas
Ad me pervenit, consuliturque boni.

EPISTOLA IV.

UXORI.

Jam mihi deterior canis adspergitur ætas,
Jamque meos vultus ruga senilis arat:
Jam vigor, et quasso languent in corpore vires;
Nec, juveni lusus qui placuere, placent:
Nec, si me subito videas, agnoscere possis;
Ætatis facta est tanta ruina meæ!

reconnaître, tant est profonde l'empreinte des ravages que le temps m'a fait subir. C'est sans doute l'effet des années, aussi bien que le résultat des fatigues de l'esprit et d'un travail continuel. Si l'on calculait mes années sur le nombre des maux que j'ai soufferts, crois-moi, je serais plus vieux que Nestor de Pylos. Vois comme les travaux pénibles des champs brisent le corps robuste des bœufs; et pourtant, quoi de plus fort que le bœuf? La terre, dont le sein est toujours fécond, s'épuise fatiguée de produire sans cesse; il périra, le coursier qu'on fait lutter sans relâche dans les combats du cirque; et le vaisseau dont les flancs toujours humides ne se seront jamais séchés sur la grève, quelque solide qu'il soit d'ailleurs, s'entr'ouvrira au milieu des flots. C'est ainsi qu'affaibli moi-même par une suite de maux infinis, je me sens vieilli avant le temps. Si le repos nourrit le corps, il est aussi l'aliment de l'âme; mais un travail immodéré les consume l'un et l'autre. Vois combien la postérité est prodigue d'éloges envers le fils d'Eson (1), parce qu'il est venu dans ces contrées. Mais ses travaux, comparés aux miens, furent bien peu de chose, si toutefois le grand nom du héros n'étouffe pas la vérité. Il vient dans ce Pont, envoyé par Pélias (2), dont le pouvoir s'étendait à peine jusqu'aux limites de la Thessalie; ce qui m'a perdu moi, c'est le courroux de César, dont le nom fait trembler l'univers du couchant à l'aurore (3). L'Hémonie est plus près que Rome de l'affreux pays du Pont; Jason eut donc une route moins longue à parcourir que moi. Il eut pour compagnons les premiers de la Grèce; et tous mes amis m'abandonnèrent à mon départ pour l'exil. J'ai franchi sur un fragile esquif l'immensité des mers; et lui voguait sur un excellent navire. Je n'avais pas Tiphys pour pilote; le fils d'Agénor n'était pas là pour m'indiquer la route que je devais prendre ni celle que je devais éviter. Jason marchait sous l'égide de Pallas et de l'auguste Junon; nulle divinité n'a protégé ma tête. Il fut secondé par les ressources ingénieuses de l'amour, par cette science que je voudrais n'avoir jamais enseignée. Il revint dans sa patrie, et moi je mourrai sur cette terre, si la terrible colère d'un dieu que j'ai offensé reste inflexible. Ainsi donc, ô la plus fidèle des épouses, mon fardeau est en effet plus lourd à porter que celui du fils d'Éson. Toi aussi, qu'à mon départ de Rome je laissai jeune encore, l'idée de mes malheurs t'aura sans doute vieillie. Oh! fassent les dieux que je puisse te voir telle que tu es! que je puisse déposer sur tes joues flétries de tendres baisers, presser dans mes bras ton corps amaigri, et dire : « C'est son inquiète sollicitude pour moi qui l'a rendue si frêle! » te raconter ensuite mes souffrances, en mêlant mes larmes

Confiteor facere hæc annos : sed et altera causa est,
  Anxietas animi, continuusque labor.
Nam mea per longos si quis mala digerat annos,
  Crede mihi Pylio Nestore major ero.
Cernis, ut in duris, et quid bove firmius? arvis
  Fortia taurorum corpora frangat opus.
Quæ nunquam vacuo solita est cessare novali,
  Fructibus adsiduis lassa senescit humus :
Occidet, ad Circi si quis certamina semper
  Non intermissis cursibus ibit equus :
Firma sit illa licet, solvetur in æquore navis,
  Quæ nunquam liquidis sicca carebit aquis.
Me quoque debilitat series immensa malorum,
  Ante meum tempus cogit et esse senem.
Otia corpus alunt; animus quoque pascitur illis :
  Immodicus contra carpit utrumque labor.
Adspice, in has partes quod venerit Æsone natus,
  Quam laudem a sera posteritate ferat.
At labor illius nostro leviorque minorque,
  Si modo non verum nomina magna premunt.
Ille est in Pontum, Pelia mittente, profectus,
  Qui vix Thessaliæ fine timendus erat;
Cæsaris ira mihi nocuit, quem Solis ab ortu
  Solis ad occasus utraque terra tremit.
Junctior Hæmonia est Ponto, quam Roma sinistro;
  Et brevius, quam nos, ille peregit iter.
Ille habuit comites primos telluris Achivæ :
  At nostram cuncti destituere fugam;
Nos fragili vastum ligno sulcavimus æquor :
  Quæ tulit Æsoniden, firma carina fuit;
Nec Tiphys mihi rector erat; nec Agenore natus
  Quas sequerer, docuit, quas fugeremque, vias;
Illum tutata est cum Pallade regia Juno :
  Defendere meum numina nulla caput;
Illum furtivæ juvere cupidinis artes,
  Quas a me vellem non didicisset Amor
Ille domum rediit; nos his moriemur in arvis,
  Perstiterit læsi si gravis ira Dei.
Durius est igitur nostrum, fidissima conjux,
  Illo, quod subiit Æsone natus, onus.
Te quoque, quam juvenem discedens urbe reliqui,
  Credibile est nostris insenuisse malis.
O ego, Di faciant, talem te cernere possim,
  Caraque mutatis oscula ferre genis;
Amplectique meis corpus non pingue lacertis;
  Et, gracile hoc fecit, dicere, cura mei :

aux tiennes; jouir encore d'un entretien que je n'espérais plus, et, d'une main reconnaissante, offrir aux Césars, à une épouse digne de César, à ces dieux véritables, un encens mérité.

Puisse la colère du prince s'apaiser bientôt, et la mère de Memnon, de sa bouche de rose, m'annoncer enfin cette heureuse nouvelle!

LETTRE V.

A MAXIME.

Cet Ovide, qui autrefois n'occupait point la dernière place dans ton amitié, te prie, Maxime, de lire ces vers : ne cherche point à y retrouver mes inspirations premières, autrement tu me semblerais avoir oublié mon exil. Tu vois comme l'inaction enerve le corps engourdi, comme l'eau condamnée à croupir finit par s'altérer. Ainsi le peu d'habitude que je pouvais avoir acquise dans l'art de la poésie, je l'ai presque perdue, faute d'exercice assidu. Ces vers même que tu lis, crois-moi, ô Maxime, je les écris avec regret et d'une main presque rebelle; un tel soin n'est plus possible à mon esprit, et ma muse, effrayée par le Gète farouche, ne répond plus à mon appel. Et cependant, tu le vois, je m'efforce d'enfanter quelques vers; mais ils sont aussi durs que mon destin; en les relisant, j'ai honte de les avoir composés; car moi, qui suis leur père, je les juge et je vois que presque tous mériteraient d'être effacés. Cependant je ne les retouche pas; ce serait pour moi un travail plus fatigant que celui d'écrire, et mon esprit malade ne supporte rien de pénible. Est-ce donc le moment de limer mes vers, de contrôler chacune de mes expressions? La fortune sans doute me tourmente trop peu : faut-il encore que le Nil se mêle aux eaux de l'Hèbre, et que l'Athos confonde ses forêts à celles qui couvrent les Alpes? Non, le cœur déchiré par sa cruelle blessure a besoin de répit. Le bœuf soustrait sa tête au joug qui l'a blessé.

Mais sans doute qu'il est pour moi des fruits à recueillir, juste dédommagement de mes travaux. Sans doute que le champ me rend la semence avec usure; mais, hélas! rappelle-toi tous mes ouvrages, et tu verras que, jusqu'à ce jour, aucun d'eux ne m'a servi; plût au ciel qu'aucun ne m'eût été funeste! Alors, pourquoi donc écrire? tu t'en étonnes? cet étonnement, je le partage, et souvent je me demande: « Que m'en reviendra-t-il? » Le peuple a-t-il donc raison de nier le bon sens des poëtes? et serais-je moi-même destiné à être la preuve la plus éclatante de cette croyance, moi qui, trompé si souvent par un champ stérile, persiste à confier la semence à une terre ingrate? C'est que chacun est l'esclave de ses goûts; c'est qu'on aime à consacrer son temps à son art favori:

Et narrare meos flenti flens ipse labores;
  Sperato nunquam colloquioque frui;
Turaque Cæsaribus cum conjuge Cæsare digna,
  Dis veris, memori debita ferre manu!
Memnonis hanc, utinam, lenito principe, mater
  Quam primum roseo provocet ore diem!

EPISTOLA V.

MAXIMO.

Ille tuos quondam non ultimus inter amicos,
  Ut sua verba legas, Maxime, Naso rogat:
In quibus ingenium desiste requirere nostrum,
  Nescius exsilii ne videare mei.
Cernis ut ignavum corrumpant otia corpus;
  Ut capiant vitium, ni moveantur, aquæ.
Et mihi, si quis erat, ducendi carminis usus
  Deficit, estque minor factus inerte situ.
Hæc quoque, quæ legitis, si quid mihi, Maxime, credis,
  Scribimus invita, vixque coacta, manu.
Non libet in tales animum contendere curas,
  Nec venit ad duros Musa vocata Getas.
Ut tamen ipse vides, lector deducere versum;
  Sed non fit fato mollior ille meo.
Quum relego, scripsisse pudet; quia plurima cerno,
  Me quoque qui feci judice, digna lini.
Nec tamen emendo: labor hic quam scribere major,
  Mensque pati durum sustinet ægra nihil.
Scilicet incipiam lima mordacius uti,
  Et sub judicium singula verba vocem?
Torquet enim fortuna parum, nisi Nilus in Hebrum
  Confluat? et frondes Alpibus addat Athos?
Parcendum est animo miserabile vulnus habenti:
  Subducant oneri colla perusta boves.
At, puto, fructus adest, justissima causa laborum;
  Et sata cum multo fœnore reddit ager.
Tempus ad hoc nobis, repetas licet omnia, nullum
  Profuit, atque utinam non nocuisset! opus.
Cur igitur scribam? miraris: miror et ipse;
  Et mecum quæro sæpe, quid inde feram.
An populus vere sanos negat esse poetas,
  Sumque fides hujus maxima vocis ego?
Qui, sterili toties quum sim deceptus ab arvo,
  Damnosa persto condere semen humo.
Scilicet est cupidus studiorum quisque suorum;
  Tempus et adsueta ponere in arte juvat.

le gladiateur blessé jure de renoncer aux combats; mais bientôt, oubliant ses cicatrices, il reprend ses armes; le naufragé dit qu'il n'aura plus rien de commun avec la mer, et bientôt il agite la rame sur ces flots d'où naguère il se sauvait à la nage. Ainsi je maudis constamment mes études inutiles, et je reviens sans cesse courtiser la déesse que je voudrais n'avoir jamais honorée. Que ferai-je de mieux? je ne suis pas né pour languir dans une lâche oisiveté! le temps sans emploi est pour moi l'image de la mort. Je n'aime pas non plus à passer les nuits jusqu'au jour, plongé dans une ivresse dégoûtante, et les douces séductions du jeu n'ont sur moi aucune prise. Quand j'ai donné au sommeil le temps que réclament les fatigues du corps, comment employer les longues heures de la journée? Irai-je, oubliant les usages de ma patrie, apprendre à bander l'arc du Sarmate, et me livrerai-je aux exercices de ce pays? Mes forces elles-mêmes s'y opposent: mon âme a plus de vigueur que mon corps débile. Cherche alors ce que je puis faire; rien de plus utile que ces occupations, qui ne le sont nullement en effet. C'est ainsi que je m'étourdis sur mes malheurs, et c'est assez pour moi que mon champ me rende cette moisson. Que la gloire vous aiguillonne, vous autres! consacrez vos veilles à cultiver les muses, pour qu'on applaudisse ensuite à la lecture de vos vers. Je m'en tiens, moi, aux productions qui naissent sans effort, et je ne vois pas de raison de s'appliquer à un travail trop soutenu. Pourquoi mettrais-je tant de soin à polir mes vers? craindrais-je qu'ils n'aient point l'approbation des Gètes? Peut-être trouverez-vous cet aveu peu modeste; mais j'ai l'orgueil de me croire le plus beau génie des pays baignés par l'Ister. Là où je suis condamné à vivre, il doit me suffire d'être poëte au milieu des Gètes inhumains. A quoi me servirait de poursuivre la gloire dans un autre monde? Que ces lieux où le sort m'a jeté soient Rome pour moi: ma muse infortunée se contente de ce théâtre! Ainsi je l'ai mérité; ainsi l'ont ordonné les dieux tout-puissants! Je ne crois pas, d'ailleurs, que mes écrits parviennent de si loin jusqu'aux lieux où Borée lui-même n'arrive que d'une aile fatiguée. Le ciel entier nous sépare, et l'Ourse, si éloignée de la ville de Quirinus, voit de près les Gètes barbares. Non; à peine puis-je croire que les fruits de mes veilles aient franchi un si grand espace de terres et de mers; supposons, d'ailleurs, qu'on les lise, et, ce qui serait étonnant, supposons qu'ils plaisent, ce fait, assurément, ne servirait en rien à leur auteur. Quel avantage recueillerais-tu d'être loué par les habitants de la chaude Syène, ou de l'île de Taprobane, baignée par les flots indiens? Montons encore plus haut: si tes louanges étaient chantées par les Pléiades lointaines, que t'en reviendrait-il? Mais le poëte, escorté par de si médiocres écrits, ne

Saucius ejurat pugnam gladiator; at idem,
  Immemor antiqui vulneris, arma capit:
Nil sibi cum pelagi dicit fore naufragus undis;
  Mox ducit remos, qua modo navit, aqua.
Sic ego constanter studium non utile carpo;
  Et repeto, nollem quas coluisse, Deas.
Quid potius faciam? non sum, qui segnia ducam
  Otia: mors nobis tempus habetur iners.
Nec juvat in lucem nimio marcescere vino;
  Nec tenet incertas alea blanda manus.
Quum dedimus somno, quas corpus postulat, horas,
  Quo ponam vigilans tempora longa modo?
Moris an oblitus patrii, contendere discam
  Sarmaticos arcus, et trahar arte loci?
Hoc quoque me studium prohibent adsumere vires;
  Mensque magis gracili corpore nostra valet.
Quum bene quæsieris quid agam, magis utile nil est
  Artibus his, quæ nil utilitatis habent.
Consequor ex illis casus oblivia nostri;
  Hanc, satis est, messem si mea reddit humus:
Gloria vos acuat; vos, ut recitata probentur
  Carmina, Pieriis invigilate choris.
Quod venit ex facili: satis est componere nobis,
  Et nimis intenti causa laboris abest.
Cur ego sollicita poliam mea carmina cura?
  An verear ne non adprobet illa Getes?
Forsitan audacter faciam, sed glorior Istrum
  Ingenio nullum majus habere meo.
Hoc, ubi vivendum, satis est si consequor, ausso,
  Inter inhumanos esse poeta Getas.
Quo mihi diversum fama contendere in orbem?
  Quem fortuna dedit, Roma sit ille locus.
Hoc mea contenta est infelix Musa theatro:
  Sic merui; magni sic voluere Dei.
Nec reor hinc istuc nostris iter esse libellis,
  Quo Boreas penna deficiente venit.
Dividimur cœlo; quæque est procul urbe Quirini,
  Adspicit hirsutos cominus Ursa Getas.
Per tantum terræ, tot aquas, vix credere possim
  Indicium studii transiluisse mei.
Finge legi, quodque est mirabile, finge placere;
  Auctorem certe res juvet ista nihil.
Quo tibi, si calida positus laudere Syene,
  Aut ubi Taprobanen Indica cingit aqua?
Altius ire libet? si te distantia longe
  Pleiadum laudent signa, quid inde feras?

saurait parvenir jusqu'à vous; sa gloire a quitté Rome avec lui. Et vous, pour qui j'ai cessé d'être, du jour où ma renommée alla s'ensevelir au loin avec moi, aujourd'hui sans doute, vous ne parlez même plus de ma mort.

LETTRE VI.

A GRÆCINUS.

Quand la nouvelle de ma disgrâce arriva jusqu'à toi, alors que tu étais retenu sur une terre étrangère, ton cœur en fut-il affligé? En vain tu le dissimulerais; en vain tu craindrais d'en faire l'aveu, si je te connais bien, Græcinus, tu fus certainement affligé. Une insensibilité odieuse n'est pas dans ton caractère; elle est d'ailleurs incompatible avec tes études: les beaux-arts, qui sont l'objet exclusif de tes soins, corrigent la rudesse des cœurs, et les adoucissent; et personne, Græcinus, ne s'y livre avec plus d'ardeur que toi, lorsque les devoirs de ta charge et les travaux de la guerre t'en laissent le loisir.

Pour moi, dès que je connus toute l'étendue de mon malheur (car pendant longtemps je n'eus pas le sentiment de ma position), je compris que le coup le plus foudroyant dont me frappait la fortune, c'était de me priver d'un ami tel que toi, d'un ami dont la protection devait m'être d'une immense utilité! Avec toi se perdaient les consolations que réclamait mon esprit malade. Je perdais la moitié de ma vie et de ma raison. Maintenant je te fais une dernière prière: c'est de venir, d'aussi loin que tu sois, secourir ma misère et aider ma faiblesse par tes conseils. Que si tu as quelque confiance dans la véracité d'un ami, tu diras qu'il fut imprudent plutôt que criminel. Il n'est ni facile, ni sûr d'écrire quelle fut l'origine de ma faute: mes blessures craignent qu'on n'en approche la main. Dispense-toi de rechercher pourquoi je les ai reçues; ne les excite pas, si tu veux qu'elles se cicatrisent.

Quoi qu'il en soit, ce que j'ai fait ne mérite pas le nom de crime; ce n'est qu'une faute, et toute faute contre les dieux est-elle donc un crime? Aussi, Græcinus, ai-je encore quelque espérance de voir adoucir mon supplice; l'Espérance! cette déesse restée sur la terre maudite, quand les autres dieux eurent quitté ce monde corrompu. C'est elle qui attache à la vie l'esclave chargé de fers, et qui lui fait croire qu'un jour ses pieds seront libres d'entraves; c'est elle qui fait que le naufragé, bien qu'il ne voie la terre nulle part autour de lui, lutte de ses bras contre la fureur des vagues; souvent le malade, abandonné par les médecins les plus habiles, espère encore, alors même que son pouls a cessé de battre; le prisonnier sous les verrous rêve, dit-on, sa liberté, et le criminel

Sed neque pervenio scriptis mediocribus istuc,
  Famaque cum domino fugit ab urbe suo.
Vosque, quibus perii, tunc quum mea fama sepulta est,
  Nunc quoque de nostra morte tacere reor.

EPISTOLA VI.

GRÆCINO.

Ecquid, ut audisti, nam te diversa tenebat
  Terra, meos casus, cor tibi triste fuit?
Dissimules, metuasque licet, Græcine, fateri;
  Si bene te novi, triste fuisse liquet.
Non cadit in mores feritas inamabilis istos;
  Nec minus a studiis dissidet illa tuis.
Artibus ingenuis, quarum tibi maxima cura est,
  Pectora mollescunt, asperitasque fugit.
Nec quisquam meliore fide complectitur illas,
  Qua sinit officium, militiæque labor.
Certe ego, quum primum potui sentire quid essem,
  Nam fuit adtonito mens mihi nulla diu,
Hoc quoque fortunæ sensi, quod amicus abesses,
  Qui mihi præsidium grande futurus eras.
Tecum tunc aberant ægræ solatia mentis,
  Magnaque pars animæ consiliique mei.
At nunc, quod superest, fer opem, precor, eminus unam;
  Adloquioque juva pectora nostra tuo:
Quæ, non mendaci si quidquam credis amico,
  Stulta magis dici, quam scelerata, decet.
Nec leve, nec tutum, peccati quæ sit origo
  Scribere; tractari vulnera nostra timent.
Qualicumque modo mihi sint ea facta, rogare
  Desine; non agites, si qua coire velis.
Quicquid id est, ut non facinus, sic culpa vocandum:
  Omnis an in magnos culpa Deos scelus est?
Spes igitur menti pœnæ, Græcine, levandæ
  Non est ex toto nulla relicta meæ.
Hæc Dea, quum fugerent sceleratas numina terras,
  In Dis invisa sola remansit humo:
Hæc facit ut vivat vinctus quoque compede fossor,
  Liberaque a ferro crura futura putet:
Hæc facit ut, videat quum terras undique nullas,
  Naufragus in mediis brachia jactet aquis.
Sæpe aliquem solers medicorum cura reliquit;
  Nec spes huic vena deficiente cadit.
Carcere dicuntur clausi sperare salutem;

sur la croix fait encore des vœux ; elle empêcha bien des malheureux qui déjà s'étaient passé au cou le lacet fatal de consommer le suicide qu'ils avaient prémédité. Elle m'arrêta moi-même lorsque je tenais le glaive prêt à finir mes souffrances ; elle suspendit mon bras déjà levé. « Que fais-tu? me dit-elle; il faut des larmes, et non du sang : les larmes apaisent souvent la colère du prince. » Aussi, quoique j'en sois indigne, j'espère encore dans la clémence du dieu que j'implore. Supplie-le, Græcinus, de n'être plus inexorable, et, par tes prières éloquentes, aide à l'accomplissement de mes vœux. Puissé-je être enseveli dans les sables de Tomes, si je doute jamais de la sincérité de ceux que toi-même tu formes pour moi! Les colombes commenceront à s'éloigner des tours, les bêtes fauves de leurs antres, les troupeaux de leurs pâturages et les plongeons des eaux, avant que Græcinus abandonne la cause d'un ancien ami. Non, il n'est pas dans ma destinée que tout soit changé à ce point!

LETTRE VII.

A MESSALLINUS.

Cette lettre, Messallinus, est l'expression des vœux que je t'adresse du pays des Gètes, et que je t'adressais autrefois de vive voix. Reconnais-tu, au lieu d'où elle vient, celui qui l'a écrite? ou bien faut-il que tu lises le nom de l'auteur, pour savoir enfin que ces caractères ont été tracés par la main d'Ovide? Quel autre de tes amis se trouve ainsi relégué aux bornes de l'univers, si ce n'est moi, moi qui te conjure de me regarder toujours comme des tiens? Fassent les dieux que ceux qui t'aiment et qui t'honorent ne connaissent jamais ce pays! C'est bien assez que moi seul j'y vive au milieu des glaces et des flèches des Scythes, si toutefois on peut appeler vie ce qui est une espèce de mort ; que cette terre réserve pour moi seul les périls de la guerre; le ciel, sa température glaciale; le Gète, ses armes menaçantes, et l'hiver, ses frimas; que j'habite une contrée qui ne produit ni fruit ni raisin, une contrée où l'ennemi ne cesse de nous inquiéter de toutes parts; pourvu que le reste de mes nombreux amis, parmi lesquels j'occupais, comme dans la foule, une petite place, soient à l'abri de tout danger. Malheur à moi si mes paroles t'offensent, si tu nies que j'aie jamais possédé le titre que je réclame! Cela fût-il, tu devrais me pardonner ce mensonge, car ce titre, dont je me glorifie, n'ôte rien à ta renommée. Qui ne prétend être l'ami des Césars, uniquement parce qu'il les connaît? Aie la même indulgence, après mon aveu, et, pour moi, tu seras César. Cependant, je ne force pas l'entrée des lieux qui me sont interdits ; conviens

Atque aliquis pendens in cruce vota facit.
Hæc Dea quam multos laqueo sua colla ligantes
Non est proposita passa perire nece!
Me quoque conantem gladio finire dolorem
Arcuit, injecta continuitque manu.
Quidque facis? lacrymis opus est, non sanguine, dixit :
Sæpe per has flecti principis ira solet.
Quamvis est igitur meritis indebita nostris,
Magna tamen spes est in bonitate Dei.
Qui ne difficilis mihi sit, Græcine, precare;
Confer et in votum tu quoque verba meum :
Inque Tomitana jaceam tumulatus arena,
Si te non vobis ista vovere liquet.
Nam prius incipiant turres vitare columbæ,
Antra feræ, pecudes gramina, mergus aquas,
Quam male se præstet veteri Græcinus amico :
Non ita sunt fatis omnia versa meis.

EPISTOLA VII.

MESSALLINO.

Litera pro verbis tibi, Messalline, salutem,
Quam legis, a sævis adtulit usque Getis.
Indicat auctorem locus? an, nisi nomine lecto,
Hæc me Nasonem scribere verba, latet?
Ecquis in extremo positus jacet orbe tuorum,
Me tamen excepto, qui precor esse tuus?
Dt procul a cunctis, qui te venerantur amantque,
Hujus notitiam gentis abesse velint.
Nos, satis est, inter glaciem Scythicasque sagittas
Vivere, si vita est mortis habenda genus.
Nos premat aut bello tellus, aut frigore cœlum;
Truxque Getes armis, grandine pulset hyems :
Nos habeat regio, nec pomo fœta, nec uvis,
Et cujus nullum cesset ab hoste latus.
Cætera sit sospes cultorum turba tuorum;
In quibus, ut populo, pars ego parva fui.
Me miserum, si tu verbis offenderis istis;
Nosque negas ulla parte fuisse tuos!
Idque sit ut verum, mentito ignoscere debes :
Nil demit laudi gloria nostra tuæ.
Quis se Cæsaribus notis non fingit amicum?
Da veniam fasso, tu mihi Cæsar eris.
Nec tamen irrumpo quo non licet ire; satisque est,
Atria si nobis non patuisse negas.

seulement que ta maison me fut jadis ouverte, et mon orgueil sera satisfait, quand il n'y aurait pas eu d'autres rapports entre nous. Cependant les hommages dont tu es l'objet aujourd'hui comptent un organe de moins qu'autrefois. Ton père lui-même n'a pas désavoué mon amitié, lui qui m'encouragea dans mes études, qui fut ma lumière et mon guide, à qui j'ai offert à sa mort, et comme un dernier honneur, mes larmes et des vers qui furent récités dans le forum. Je sais aussi que ton frère me porte une amitié aussi vive que celle des fils d'Atrée et des fils de Tyndare; lui aussi n'avait pas dédaigné de me choisir pour son compagnon, pour son ami, et tu ne crois pas, j'imagine, que cet aveu puisse lui faire du tort; autrement, je consens à reconnaître que, sur ce point là encore, je n'ai pas dit la vérité, dût votre maison entière m'être à jamais fermée! Mais il n'en sera point ainsi; car enfin il n'est pas de puissance humaine capable d'empêcher qu'un ami ne s'égare quelquefois; cependant, comme personne n'ignore que je ne fus jamais criminel, ainsi puisse-t-il être reconnu que je n'ai pas même été coupable! Si la faute était tout-à-fait inexcusable, l'exil serait pour moi une peine trop légère; mais celui à qui rien n'échappe, César, a bien vu lui-même que mon crime n'était en effet qu'une imprudence: aussi m'a-t-il épargné, autant que ma conduite le lui permettait, autant que mon erreur lui en laissait la faculté. Il s'est servi avec modération des feux de sa foudre: il ne m'a ôté ni la vie, ni les biens, ni l'espérance du retour, si vos prières parviennent un jour à désarmer sa colère. Mais ma chute a été terrible; et qu'y a-t-il d'étonnant? l'homme frappé par Jupiter n'en reçoit pas de médiocres blessures. Achille voulait en vain comprimer ses forces; les coups de sa lance étaient désastreux; ainsi, la sentence même de mon juge m'étant favorable, il n'y a pas de raison pour que ta porte refuse aujourd'hui de me reconnaître. Mes hommages, je l'avoue, n'ont pas été aussi assidus qu'ils devaient l'être; mais cela, sans doute, était encore un effet de ma destinée. Il n'est personne cependant à qui j'aie témoigné plus de respect, et, soit chez l'un, soit chez l'autre, je sentis toujours les bienfaits de votre protection. Telle est ton affection pour ton frère que l'ami de ce frère, en admettant même qu'il ait négligé de te rendre hommage, a sur toi quelques droits. De plus, si la reconnaissance doit toujours suivre les bienfaits, n'est-il pas dans ta destinée de la mériter encore? Si tu me permets de te dire ce que tu dois désirer, demande aux dieux de donner plutôt que de vendre. C'est ce que tu fais; et, autant qu'il m'en souvient, tu avais la noble coutume d'obliger le plus que tu pouvais. Donne-moi, Messalinus, donne-moi une place, quelle qu'elle soit, dans ta maison, pourvu que je n'y paraisse point comme un intrus; et, si tu

Utque tibi fuerit mecum nihil amplius, uno
Nempe salutaris, quam prius, ore minus.
Nec tuus est genitor nos inficiatus amicos,
Hortator studii causaque faxque mei:
Cui nos et lacrymas, supremum in funere munus,
Et dedimus medio scripta canenda foro.
Adde quod est frater tanto tibi junctus amore,
Quantus in Atridis Tyndaridisque fuit.
Is me nec comitem, nec dedignatus amicum est;
Si tamen hæc illi non nocitura putas.
Si minus, hac quoque me mendacem parte fatebor:
Clausa mihi potius tota sit ista domus.
Sed neque claudenda est; et nulla potentia vires
Præstandi, ne quid peccet amicus, habet.
Et tamen ut cuperem, culpam quoque posse negari,
Sic facinus nemo nescit abesse mihi.
Quod nisi delicti pars excusabilis esset,
Parva relegari pœna futura fuit.
Ipse sed hoc vidit, qui pervidet omnia, Cæsar,
Stultitiam dici crimina posse mea:
Quaque ego permisi, quaque est res passa, pepercit;
Usus et est modice fulminis igne sui
Nec vitam, nec opes, nec ademit posse reverti,
Si sua per vestras victa sit ira preces.
At graviter cecidi: quid enim mirabile, si quis
A Jove percussus non leve vulnus habet?
Ipse suas ut jam vires inhiberet Achilles,
Missa graves ictus Pelias hasta tulit.
Judicium nobis igitur quum vindicis adsit,
Non est cur tua me janua nosse neget.
Culta quidem, fateor, citra quam debuit, illa:
Sed fuit in fatis hoc quoque, credo, meis.
Nec tamen officium sensit magis altera nostrum:
Hic, illic, vestro sub Lare semper eram.
Quæque tua est pietas, ut te non excolat ipsum,
Jus aliquod tecum fratris amicus habet.
Quid, quod, ut emeritis referenda est gratia semper,
Sic est fortunæ promeruisse tuæ?
Quod si permittis nobis suadere, quid optes:
Ut des, quam reddas, plura, precare Deos.
Idque facis, quantumque licet meminisse, solebas,
Officii causam pluribus esse dati.
Quolibet in numero me, Messalline, repone;
Sim modo pars vestræ non aliena domus:

ne plains pas Ovide parce qu'il est malheureux, plains-le du moins d'avoir mérité de l'être.

LETTRE VIII.

A SÉVÈRE.

O Sévère, ô toi, la moitié de moi-même, reçois ce témoignage de souvenir que t'adresse ton cher Ovide. Ne me demande pas ce que je fais ici; tu verserais des larmes si je te racontais en détail toutes mes souffrances; il suffit que je t'en donne ici l'abrégé.

Nous voyons chaque jour s'écouler sans un moment de repos, et au milieu de guerres continuelles; le carquois du Gète y est l'aliment inépuisable des combats. Seul, de tant de bannis, je suis à la fois exilé et soldat. Les autres vivent en sûreté, je n'en suis pas jaloux, et afin que tu juges mes vers avec plus d'indulgence, songe, en les lisant, que je les ai faits dans les préparatifs du combat.

Près des rives de l'Ister au double nom, il est une ville ancienne que ses murs et sa position rendent presqu'inaccessible. Le Caspien Ægipsus, si nous en croyons ce peuple sur sa propre histoire, fut le fondateur de cette ville et lui donna son nom. Les Gètes farouches l'enlevèrent par surprise aux Odrysiens, qu'ils massacrèrent, et poursuivirent ensuite leurs attaques contre le roi. Celui-ci, dans le souvenir de sa grande origine, redoublant de courage, se présenta aussitôt entouré d'une armée nombreuse, et ne se retira qu'après s'être baigné dans le sang des coupables, et s'être rendu coupable lui-même, en poussant trop loin sa vengeance. O roi le plus vaillant de notre siècle, puissent tes mains glorieuses tenir à jamais le sceptre! Puisses-tu (et mes souhaits pour toi ne sauraient s'élever plus haut) obtenir les éloges de Rome, fille de Mars, et du grand César.

Mais, revenant à mon sujet, je me plains, ô mon aimable ami, de ce que les horreurs de la guerre viennent encore se joindre à mes maux. Déjà quatre fois l'automne a vu se lever la Pléiade depuis que je vous perdis, et que je fus jeté sur ces rives infernales. Ne crois pas qu'Ovide regrette les commodités de la vie de Rome; et cependant il les regrette aussi; car tantôt je me rappelle votre doux souvenir, ô mes amis, tantôt je songe à ma tendre épouse et à ma fille. Puis je sors de ma maison; je me dirige vers les plus beaux endroits de Rome; je les parcours tous des yeux de la pensée: tantôt je vois ses places, tantôt ses palais, ses théâtres revêtus de marbre, ses portiques, un sol aplani, le gazon du champ de Mars, d'où la vue s'étend sur de beaux jardins, et les marais de l'Euripe, et la fontaine de la Vierge (1).

Mais sans doute que si j'ai le malheur d'être privé des plaisirs de la ville, je puis du moins

Et mala Nasonem, quoniam meruisse videtur,
Si non ferre doles, at meruisse dole.

EPISTOLA VIII.

SEVERO.

A tibi dilecto missam Nasone salutem
Accipe, pars animæ magna, Severe, meæ.
Neve roga quid agam; si persequar omnia, flebis:
Summa satis nostri si tibi nota mali.
Vivimus adsiduis expertes pacis in armis,
Dura pharetrato bella movente Geta.
Deque tot expulsis sum miles in exsule solus:
Tuta, nec invideo, cætera turba jacet.
Quoque magis nostros venia dignere libellos,
Hæc in procinctu carmina facta leges.
Stat vetus urbs, ripæ vicina binominis Istri,
Mœnibus et positu vix adeunda loci.
Caspius Ægypsos, de se si credimus ipsis,
Condidit, et proprio nomine dixit opus.
Hanc ferus Odrysiis inopino Marte peremtis,
Cepit, et in regem sustulit arma Getes.
Ille memor magni generis, virtute quod auget,
Protinus innumero milite cinctus adest:
Nec prius abscessit, merita quam cæde nocentum
Se nimis ulciscens, exstitit ipse nocens.
At tibi, rex, ævo, detur, fortissime, nostro,
Semper honorata sceptra tenere manu.
Teque, quod et præstat, quid enim tibi plenius optem?
Martia cum magno Cæsare Roma probet.
Sed memor unde abii, queror, o jucunde sodalis,
Accedant nostris sæva quod arma malis.
Ut careo vobis Stygias detrusus in oras,
Quatuor autumnos Pleias orta facit.
Nec tu credideris urbanæ commoda vitæ
Quærere Nasonem: quærit et illa tamen.
Nam modo vos animo dulces reminiscor, amici;
Nunc mihi cum cara conjuge nata subit:
Eque domo rursus pulchræ loca vertor ad urbis,
Cunctaque mens oculis pervidet illa suis.
Nunc fora, nunc ædes, nunc marmore tecta theatra,
Nunc subit æquata porticus omnis humo;
Gramina nunc campi pulchros spectantis in hortos,
Stagnaque et Euripi, Virgineusque liquor.
At, puto, sic urbis misero est erepta voluptas,

jouir de ceux de la campagne. Je ne regrette pas les champs que j'ai perdus, ni les plaisirs admirables du territoire de Péligne (2), ni ces jardins situés sur des collines couvertes de pins, et que l'on découvre à la jonction de la voie Clodia et de la voie Flaminia (3). Ces jardins, je les cultivai, hélas! je ne sais pour qui, et j'y puisai moi-même, je ne rougis pas de le dire, l'eau de la source, pour en arroser les plantes. On peut y voir, s'ils existent encore, ces arbres greffés par mes mains, et dont mes mains ne devaient plus cueillir les fruits. Voilà ce que j'ai perdu, et plût aux dieux qu'en échange, le pauvre exilé eût du moins un petit champ à cultiver! Que ne puis-je seulement voir paraître ici la chèvre suspendue aux rochers! Que ne puis-je, appuyé sur ma houlette, moi-même être le berger de mon troupeau, et, pour disperser les chagrins qui m'obsèdent, conduire les bœufs labourant la terre, le front comprimé sous le joug recourbé! J'apprendrais ce langage intelligible aux taureaux des Gètes, et j'y ajouterais les mots menaçants dont on stimule ordinairement leur paresse. Moi-même, après avoir guidé, avec des efforts mesurés, le manche de la charrue, et l'avoir enfoncé dans le sillon, j'apprendrais à jeter la semence sur cette terre retournée, et je n'hésiterais pas à sarcler le sol, armé d'un long hoyau, ni à donner à mon jardin altéré une eau qui l'abreuve. Mais comment le pourrais-je, lorsqu'il n'y a entre l'ennemi et moi qu'un faible mur, qu'une simple porte fermée? Pour toi, lorsque tu naquis, les Parques, et je m'en réjouis de toute mon âme, filèrent des jours fortunés. Tantôt, c'est le champ de Mars qui te retient; tantôt, tu vas errer à l'ombre épaisse d'un portique, ou passer quelques rares instants au Forum; tantôt l'Ombrie te rappelle, ou, porté sur un char qui brûle le pavé de la voie Appienne, tu te diriges vers ta maison d'Albe. Là peut-être formes-tu le vœu que César dépose enfin sa juste colère et que ta campagne me serve d'asile. Oh! mon ami, c'est demander trop pour moi! sois plus modeste dans tes désirs; je t'en conjure, mets un frein à leur entraînement trop rapide. Je demande seulement qu'on fixe mon exil dans un lieu plus rapproché de Rome et à l'abri de toutes les calamités de la guerre. Alors je serai soulagé de la plus grande partie de mes maux.

LETTRE IX.

A MAXIME.

A peine ai-je reçu la lettre dans laquelle tu m'annonces la mort de Celse (1), que je l'arrosai de mes larmes. Mais, ce qui est affreux à dire et ce que je croyais impossible, cette lettre, je l'ai lue malgré moi. Depuis que je suis dans le Pont, il ne m'est pas arrivé de plus triste nou-

Quolibet ut saltem rure frui liceat.
Non meus amissos animus desiderat agros,
Ruraque Peligno conspicienda solo;
Nec quos piniferis positos in collibus hortos
Spectat Flaminiæ Clodia juncta viæ.
Quos ego nescio cui colui, quibus ipse solebam
Ad sata fontanas, nec pudet, addere aquas.
Sunt ibi, si vivunt, nostra quoque consita quondam,
Sed non et nostra poma legenda manu.
Pro quibus amissis utinam contingere possit
Hic saltem profugo gleba colenda mihi!
Ipse ego pendentes, liceat modo, rupe capellas,
Ipse velim baculo pascere nixus oves:
Ipse ego, ne solitis insistant pectora curis,
Ducam ruricolas sub juga panda boves:
Et discam Getici quæ norint verba juvenci;
Adsuetas illis adjiciamque minas:
Ipse, manu capulum pressi moderatus aratri,
Experiar mota spargere semen humo:
Nec dubitem longis purgare ligonibus arva,
Et dare, quas sitiens combibat hortus, aquas.
Unde, sed hoc nobis, minimum quos inter et hostem
Discrimen murus clausaque porta facit?
At tibi nascenti, quod toto pectore lætor,
Nerunt fatales fortia fila Deæ.
Te modo campus habet, densa modo porticus umbra;
Nunc, in quo ponas tempora rara, forum.
Umbria nunc revocat; nec non Albana petentem
Appia ferventi ducit in arva rota.
Forsitan hic optes, ut justam supprimat iram
Cæsar, et hospitium sit tua villa meum.
Ah! nimium est quod, amice, petis! moderatius opta,
Et voti, quæso, contrahe vela tui.
Terra velim propior, nullique obnoxia bello
Detur; erit nostris pars bona demta malis.

EPISTOLA IX.

MAXIMO.

Quæ mihi de rapto tua venit epistola Celso,
Protinus est lacrymis humida facta meis:
Quodque nefas dictu, fieri nec posse putavi,
Invitis oculis litera lecta tua est.

velle, et puisse-t-elle être la seule que j'y reçoive désormais! L'image de Celse est aussi présente à mes yeux que si je le voyais lui-même, et mon amitié pour lui me fait croire qu'il vit encore. Souvent je le vois déposant *sa gravité, se livrer au plaisir avec abandon;* souvent je me le rappelle accomplissant les actes les plus sérieux avec la probité la plus pure.

Cependant, de toutes les époques de ma vie, aucune ne me revient plus souvent à l'esprit que celle que j'aurais voulu appeler la dernière, et où ma maison, ébranlée tout à coup, s'écroula sur la tête de son maître; alors que tant d'autres m'abandonnaient, lui seul resta, Maxime, lui seul, ne suivit pas la fortune qui me tournait le dos; je le vis pleurer ma perte, comme s'il eût pleuré la mort d'un frère prêt à devenir la proie du bûcher. Il me tenait étroitement embrassé, il me consolait dans mon abattement, et ne cessait de mêler ses larmes aux miennes. Oh! combien de fois, surveillant incommode d'une vie qui m'était odieuse, il arrêta mon bras déjà levé pour finir mon destin! Que de fois il me dit: « Les dieux sont pitoyables; vis encore, et ne désespère pas du pardon! » Mais voici les paroles qui me frappèrent le plus: « Songe de quel secours Maxime doit être pour toi; Maxime s'emploiera tout entier, il mettra dans ses prières tout le zèle dont l'amitié est capable, pour obtenir d'Auguste qu'il n'éternise pas sa colère. Il appuiera ses efforts de ceux de son frère, et n'épargnera rien pour adoucir ton sort. » Ces paroles m'ont rendu supportables les ennuis de ma malheureuse vie; fais en sorte, Maxime, qu'elles n'aient point été prononcées en vain. Souvent il me jurait de venir me voir à Rome, pourvu que tu lui permisses un si long voyage; car, l'espèce de culte qu'il avait pour ta maison était le même que celui dont tu honores les dieux, ces maîtres du monde. Crois-moi, tu as beaucoup d'amis et tu en es digne; mais lui ne le cède à aucun d'eux par son mérite, si toutefois ce ne sont ni les richesses, ni l'illustration des aïeux, mais bien la vertu et les qualités de l'esprit, qui distinguent les hommes. C'est donc avec raison que je rends à la tombe de Celse ces larmes qu'il versa sur moi-même, au moment de mon départ pour l'exil. Oui, c'est avec raison, Celse, que je te consacre ces vers, comme un témoignage de tes rares qualités, et pour que la postérité y lise ton nom. C'est tout ce que je peux t'envoyer des campagnes gétiques; c'est la seule chose dont je puisse dire avec certitude qu'elle est la mienne.

Je n'ai pu ni embaumer ton corps ni assister à tes funérailles; un monde entier me sépare de ton bûcher; mais celui qui le pouvait, celui que, pendant ta vie, tu honorais comme un dieu, Maxime enfin, s'est acquitté envers toi de ces

Nec quidquam ad nostras pervenit acerbius aures,
  Ut sumus in Ponto, perveniatque precor.
Ante meos oculos tanquam præsentis imago
  Hæret, et exstinctum vivere fingit amor.
Sæpe refert animus lusus gravitate carentes,
  Seria cum liquida sæpe peracta fide.
Nulla tamen subeunt mihi tempora densius illis,
  Quæ vellem vitæ summa fuisse meæ.
Quum domus ingenti subito mea lapsa ruina
  Concidit, in domini procubuitque caput,
Adfuit ille mihi, quum pars me magna reliquit,
  Maxime, fortunæ nec fuit ipse comes.
Illum ego non aliter flentem mea funera vidi,
  Ponendus quam si frater in igne foret:
Hæsit in amplexu, consolatusque jacentem est,
  Cumque meis lacrymis miscuit usque suas.
O quoties, vitæ custos invisus amaræ,
  Continuit promtas in mea fata manus!
O quoties dixit: Placabilis ira Deorum est;
  Vive, nec ignosci tu tibi posse nega.
Vox tamen illa fuit celeberrima: respice quantum
  Debeat auxilii Maximus esse tibi:
Maximus incumbet; quaque est pietate, rogabit,
  Ne sit ad extremum Cæsaris ira tenax:
Cumque suis fratris vires adhibebit, et omnem,
  Quo levius doleas, experietur opem.
Hæc mihi verba malæ minuerunt tædia vitæ:
  Quæ tu, ne fuerint, Maxime, vana, cave.
Huc quoque venturum mihi se jurare solebat,
  Non nisi te longæ jus sibi dante viæ:
Nam tua non alio coluit penetralia ritu,
  Terrarum dominos quam colis ipse Deos.
Crede mihi; multos habeas quum dignus amicos,
  Non fuit e multis quolibet ille minor.
Si modo nec census, nec clarum nomen avorum,
  Sed probitas magnos ingeniumque facit.
Jure igitur lacrymas Celso libamus ademto,
  Quum fugerem, vivo quas dedit ille mihi:
Carmina jure damus raros testantia mores,
  Ut tua venturi nomina, Celse, legant.
Hoc est, quod possum Geticis tibi mittere ab arvis;
  Hoc solum est istic, quod liquet esse meum.
Funera nec potui comitare, nec ungere corpus;
  Aque tuis toto dividor orbe rogis.
Qui potuit, quem tu pro numine vivus habebas,
  Præstitit officium Maximus omne tibi.

tristes devoirs, à tes funérailles; il a offert à tes restes de pompeux honneurs; il a versé l'amome (2) odorant sur ton sein glacé, et, dans sa douleur, il a mêlé aux parfums des larmes abondantes; enfin il a confié à la terre, et tout près de lui, l'urne où reposent tes cendres. S'il rend ainsi aux amis qui ne sont plus les devoirs qu'il doit à leurs mânes, il peut me compter aussi parmi les morts.

LETTRE X.

A FLACCUS.

Ovide, du fond de son exil, envoie le salut à son ami Flaccus, si toutefois on peut envoyer ce que l'on n'a pas; car, depuis longtemps, le chagrin ne permet pas à mon corps, miné par les soucis rongeurs, de recouvrer des forces; et pourtant je n'éprouve aucune douleur; je ne sens pas les ardentes suffocations de la fièvre, et mon pouls bat comme de coutume. Mais mon palais est émoussé; les mets placés devant moi me donnent des nausées, et je vois avec dégoût arriver l'heure des repas. Qu'on mette à contribution, pour me servir, la mer, la terre et l'air, on n'y trouvera rien qui puisse réveiller mon appétit. L'adroite Hébé, de ses mains charmantes, me présenterait le nectar et l'ambroisie, breuvage et nourriture des dieux, que leur divine saveur ne rendrait pas la sensibilité à mon palais engourdi, et qu'ils écraseraient, substances lourdes et indigestes, mon estomac sans ressort. Quelque vrai que cela soit, je n'oserais l'écrire à tout autre, de peur qu'on n'attribuât mes plaintes à un besoin de délicatesse recherchée. En effet, dans ma position, dans l'état actuel de ma fortune, les besoins de cette nature seraient bien venus! Je les souhaite, aux mêmes conditions, à celui qui trouverait que la colère de César fut trop douce pour moi. Le sommeil lui-même, cet aliment d'un corps délicat, refuse sa vertu bienfaisante à mon corps exténué. Je veille, et avec moi veille incessamment la douleur, qu'entretient encore la tristesse du jour. A peine en me voyant pourrais-tu me reconnaître; « Que sont devenues, dirais-tu, ces couleurs que tu avais jadis?» Un sang rare coule paisiblement dans mes veines presque desséchées, et mon corps est plus pâle que la cire nouvelle. Les excès du vin n'ont point causé chez moi de tels ravages, car tu sais que je ne bois guère que de l'eau. Je ne charge point de mets mon estomac, et si j'aimais la bonne chère, il n'y aurait pas au pays des Gètes de quoi satisfaire mes goûts.

Les plaisirs si pernicieux de l'amour n'épuisent point mes forces; la volupté n'habite pas dans la couche du malheureux. Déjà l'eau et le climat me sont funestes, et, par-dessus tout, les inquiétudes d'esprit, qui ne me laissent pas un moment. Si vous ne les soulagiez, toi et ce frère qui te ressemble, mon âme abattue sup-

Ille tibi exsequias, et magni funus honoris
  Fecit, et in gelidos versit amoma sinus:
Diluit et lacrymis mœrens unguenta profusis;
  Ossaque vicina condita texit humo.
Qui quoniam exstinctis, quæ debet, præstat amicis,
  Et nos exstinctis annumerare potest.

EPISTOLA X.

FLACCO.

Naso suo profugus mittit tibi, Flacce, salutem;
  Mittere rem si quis, qua caret ipse, potest.
Longus enim curis vitiatum corpus amaris
  Non patitur vires languor habere suas.
Nec dolor ullus adest, nec febribus uror anhelis;
  Et peragit soliti vena tenoris iter:
Os hebes est, positæque movent fastidia mensæ,
  Et queror, invisi quum venit hora cibi.
Quod mare, quod tellus, adpone, quod educat aer,
  Nil ibi, quod nobis esuriatur, erit.
Nectar et ambrosiam, latices epulasque Deorum,
  Det mihi formosa nava Juventa manu:
Non tamen exacuet torpens sapor ille palatum;
  Stabit et in stomacho pondus inerte diu.
Hæc ego non ausim, quum sint verissima, cuivis
  Scribere, delicias ne mala nostra vocent.
Scilicet is status est, ea rerum forma mearum,
  Deliciis etiam possit ut esse locus.
Delicias illi precor has contingere, si quis,
  Ne mihi sit levior Cæsaris ira, timet.
Is quoque, qui gracili cibus est in corpore, somnus,
  Non alit officio corpus inane suo.
Sed vigilo, vigilantque mei sine fine dolores,
  Quorum materiam dat locus ipse mihi.
Vix igitur possis visos agnoscere vultus;
  Quoque ierit, quæras, qui fuit ante, color.
Parvus in exiles succus mihi pervenit artus,
  Membraque sunt cera pallidiora nova.
Non hæc immodico contraxi damna Lyæo:
  Scis mihi quam solæ pæne bibantur aquæ.
Non epulis oneror; quarum si tangar amore,
  Est tamen in Geticis copia nulla locis.
Nec vires adimit Veneris damnosa voluptas:
  Non solet in mœstos illa venire toros.
Unda locusque nocent; causaque nocentior omni,
  Anxietas animi, quæ mihi semper adest.

porterai à peine le poids de ma tristesse. Vous êtes pour ma barque fragile un rivage hospitalier, et je reçois de vous les secours que tant d'autres me refusent; donnez-les-moi toujours, je vous en conjure, car toujours j'en aurai besoin, tant que le divin César sera irrité contre moi. Que chacun de vous adresse à ses dieux d'humbles prières, non pour que César étouffe un courroux dont je suis la victime méritée, mais pour qu'il le modère.

Hanc nisi tu pariter simili cum fratre levares,
Vix mens tristitiæ mœsta tulisset onus.
Vos estis fragili tellus non dura phaselo;
Quamque negant multi, vos mihi fertis opem.
Ferte, precor, semper, quia semper egebimus illa,
Cæsaris offensum dum mihi numen erit.
Qui meritam nobis minuat, non finiat iram,
Suppliciter vestros quisque rogate Deos. 44

LIVRE DEUXIÈME.

LETTRE I.

A GERMANICUS CÉSAR.

Le bruit du triomphe de César a retenti jusque sur ces plages où le Notus n'arrive que d'une aile fatiguée; je pensais que rien d'agréable ne pouvait m'arriver au pays des Scythes; mais enfin cette contrée commence à m'être moins odieuse qu'auparavant. Quelques reflets d'un jour pur ont dissipé le nuage de douleurs qui m'environne; j'ai mis en défaut ma fortune. César voulût-il me priver de tout sentiment de joie, celui-là du moins, il ne peut empêcher que tout le monde ne le partage. Les dieux eux-mêmes veulent lire la gaieté sur le front de leurs adorateurs, et ne souffrent pas la tristesse aux jours qui leur sont consacrés. Enfin, et c'est être fou que d'oser l'avouer, malgré César lui-même, je me réjouirai. Toutes les fois que Jupiter arrose nos plaines d'une pluie salutaire, la bardane tenace croît mêlée à la moisson. Moi aussi, herbe inutile, je me ressens de l'influence des dieux, et souvent, malgré eux, leurs bienfaits me soulagent. Oui, la joie de César, autant que je le puis, est aussi la mienne; cette famille n'a rien reçu qui soit à elle seule. Je te rends grâce, ô Renommée! à toi qui as permis au prisonnier des Gètes de voir par la pensée le pompeux triomphe de César! C'est toi qui m'as appris que des peuples innombrables se sont assemblés pour venir contempler les traits de leur jeune chef, et que Rome, dont les vastes murailles embrassent l'univers entier, ne fut pas assez grande pour leur donner à tous l'hospitalité. C'est toi qui m'as raconté qu'après plusieurs jours d'une pluie continuelle, chassée du sein des nuages par l'orageux vent du midi, le soleil brilla d'un éclat céleste, comme si la sérénité du jour eût répondu à la sérénité qui apparaissait sur tous les visages. Alors, on vit le vainqueur distribuer à ses guerriers des récompen-

EPISTOLA I.

GERMANICO CÆSARI.

Huc quoque Cæsarei pervenit fama triumphi,
  Languida quo fessi vix venit aura Noti.
Nil fore dulce mihi Scythica regione putavi.
  Jam minus hic odio est, quam fuit ante, locus.
Tandem aliquid, pulsa curarum nube, serenum
  Vidi; fortunæ verba dedique meæ.
Nolit ut ulla mihi contingere gaudia Cæsar,
  Velle potest cuivis hæc tamen una dari.
Di quoque, ut a cunctis hilari pietate colantur,
  Tristitiam poni per sua festa jubent.
Denique, quod certus furor est audere fateri,
  Hac ego lætitia, si vetet ipse, fruar.
Juppiter utilibus quoties juvat imbribus agros,
  Mista tenax segeti crescere lappa solet.
Nos quoque frugiferum sentimus, inutilis herba
  Numen, et invita sæpe juvamur ope.
Gaudia Cæsareæ mentis pro parte virili
  Sunt mea: privati nil habet illa domus.
Gratia, Fama, tibi; per quam spectata triumphi
  Incluso mediis est mihi pompa Getis.
Indice te didici, nuper visenda cotsse
  Innumeras gentes ad ducis ora sui:
Quæque capit vastis immensum mœnibus orbem,
  Hospitiis Romam vix habuisse locum.
Tu mihi narrasti, quum multis lucibus ante
  Fuderit adsiduas nubilus Auster aquas,
Lumine cœlesti Solem fulsisse serenum,
  Cum populi vultu conveniente die.
Atque ita victorem, cum magno vocis honore,
  Bellica laudatis dona dedisse viris:

ses militaires, qu'il accompagnait d'éloges passionnés; brûler l'encens sur les saints autels, avant de revêtir la robe brodée, éclatants insignes du triomphateur, et apaiser par cet acte religieux la Justice, à qui son père éleva des autels, et qui a toujours un temple dans son cœur. Partout où il passait, des applaudissements et des vœux de bonheur accueillaient sa présence; et les roses jonchaient les chemins auxquels elles donnaient leur couleur. On portait devant lui les images, en argent, des villes barbares, avec leurs murailles renversées, et leurs habitants subjugués; puis encore des fleuves, des montagnes, des prairies entourées de hautes forêts, des glaives et des traits groupés en trophées. Le char de triomphe étincelait d'or, et le soleil, y réflétant ses rayons, donnait la teinte de ce métal aux maisons qui avoisinent le forum. Les chefs captifs et le cou enchaîné étaient si nombreux qu'on en aurait, pour ainsi dire, composé une armée. La plupart d'entre eux obtinrent leur pardon et la vie, et de ce nombre fut Bato, l'âme et l'instigateur de cette guerre. Lorsque les dieux sont si cléments envers des ennemis, pourquoi ne pourrais-je espérer qu'ils s'apaiseront en ma faveur? La même renommée, Germanicus, a aussi publié, jusque dans ces climats, que des villes avaient été vues à ce triomphe, inscrites sous ton nom, et que l'épaisseur de leurs murs, la force de leurs armes, leur situation avantageuse, n'avaient pu les protéger contre toi. Que les dieux te donnent les années! le reste, tu le trouveras en toi-même, pourvu qu'une longue carrière aide au développement de ta vertu. Mes vœux seront accomplis : les oracles des poëtes ont quelque valeur; car un dieu a répondu à mes vœux par des présages favorables. Rome, ivre de bonheur, te verra aussi monter vainqueur au Capitole sur un char traîné par des chevaux couronnés, et, témoin des honneurs prématurés de son jeune fils, ton père éprouvera à son tour cette joie qu'il donna lui-même aux auteurs de ses jours. Jeune homme, déjà le plus illustre de tous, soit dans la paix, soit dans la guerre, n'oublie pas ce que je te prédis dès aujourd'hui. Peut-être ma muse chantera-t-elle un jour ce triomphe, si toutefois ma vie résiste aux souffrances qui m'accablent; si, auparavant, je n'abreuve pas de mon sang la flèche d'un Scythe, et si ma tête ne tombe pas sous le glaive d'un Gète farouche. Que je vive assez pour voir le jour où tu recevras dans nos temples une couronne de lauriers, et tu diras que deux fois mes prédictions se sont vérifiées.

LETTRE II.

A MESSALLINUS.

Cet ami qui, dès son jeune âge, honora ta famille, aujourd'hui exilé sur les tristes bords

Claraque sumturum pictas insignia vestes,
  Tura prius sanctis imposuisse focis :
Justitiamque sui caste placasse parentis,
  Illo quæ templum pectore semper habet.
Quaque ierit, felix adjectum plausibus omen;
  Saxaque roratis erubuisse rosis.
Protinus argento versos imitantia muros,
  Barbara cum victis oppida lata viris :
Fluminaque, et montes, et in altis pascua silvis;
  Armaque cum telis in strue mista suis.
Deque triumphato, quod Sol incenderit, auro
  Aurea Romani tecta fuisse fori.
Totque tulisse duces captivis addita collis
  Vincula, pæne hostes quot satis esse fuit.
Maxima pars horum vitam veniamque tulerunt;
  In quibus et belli summa caputque Bato.
Cur ego posse negem minui mihi numinis iram,
  Quum videam mites hostibus esse Deos?
Pertulit huc idem nobis, Germanice, rumor,
  Oppida sub titulo nominis esse tui;
Atque ea te contra, nec muri mole, nec armis,
  Nec satis ingenio tuta fuisse loci.
Di tibi dent annos! a te nam cætera sumes;
  Sint modo virtuti tempora longa tuæ.
Quod precor eveniet : sunt quiddam oracula vatum;
  Nam Deus optanti prospera signa dedit.
Te quoque victorem Tarpeias scandere in arces
  Læta coronatis Roma videbit equis;
Maturosque pater nati spectabit honores,
  Gaudia percipiens, quæ dedit ipse suis.
Jam nunc hæc a me, juvenum belloque togaque
  Maxime, dicta tibi, vaticinante, nota.
Hunc quoque carminibus referam fortasse triumphum,
  Sufficiet nostris si modo vita malis;
Imbuero Scythicas si non prius ipse sagittas,
  Abstuleritque ferox hoc caput ense Getes.
Quod si, me salvo, dabitur tibi laurea templis,
  Omina bis dices vera fuisse mea.

EPISTOLA II.

MESSALLINO.

Ille domus vestræ primis venerator ab annis,
  Pulsus ad Euxini, Naso, sinistra freti, 2

du Pont-Euxin, Ovide t'envoie, ô Messallinus, du pays des Gètes indomptés, les hommages qu'il avait coutume de t'offrir lui-même lorsqu'il était à Rome. Malheur à moi si, à la vue de mon nom, tu changes de visage! si tu hésites à lire cette lettre jusqu'au bout. Lis-la donc toute entière; ne proscris pas mes paroles, comme je suis proscrit moi-même, et que Rome ne soit pas interdite à mes vers. Je n'ai jamais eu la pensée d'entasser Pélion sur Ossa, ni l'espoir de toucher de ma main les astres éclatants. Je n'ai point suivi la bannière insensée d'Encélade, ni déclaré la guerre aux dieux maîtres du monde, et, semblable à l'audacieux Diomède, je n'ai point lancé mes traits contre une divinité. Ma faute est grave, sans doute, mais elle n'a osé compromettre que moi seul, et c'est le plus grand mal qu'elle ait fait! On ne peut m'accuser que d'imprudence et de témérité, seuls reproches légitimes que j'aie mérités. Mais, je l'avoue, après la juste indignation d'Auguste, tu as le droit de te montrer difficile à mes prières. Telle est ta vénération pour tout ce qui porte le nom d'Iule, que tu regardes comme personnelles les offenses dont il est le but. Mais en vain tu serais armé et prêt à porter les coups les plus terribles, que tu ne parviendrais point à te faire craindre de moi. Un vaisseau troyen reçut le Grec Achéménide, et la lance d'Achille guérit le roi de Mysie. Souvent le mortel sacrilége vient chercher un refuge au pied de ces autels qu'il a profanés, et ne craint pas d'implorer l'assistance de la divinité qu'il a outragée. Cette confiance, dira-t-on, n'est pas sans danger; j'en conviens, mais mon vaisseau ne vogue pas sur des eaux paisibles. Que d'autres songent à leur sûreté : l'extrême misère est aussi un gage de sûreté, car elle ne redoute rien de pire qu'elle-même. Quand on est entraîné par le destin, de qui si ce n'est du destin doit-on attendre du secours? Souvent la rude épine produit la douce rose. Emporté par la vague écumante, le naufragé tend ses bras vers les récifs; il s'attache aux ronces et aux rochers aigus. Fuyant l'épervier d'une aile tremblante, l'oiseau fatigué se réfugie dans le sein de l'homme, et la biche effrayée, poursuivie par la meute qui s'acharne après elle, n'hésite point à venir chercher un asile dans la maison voisine. O toi, Messallinus, si accessible à la pitié, laisse-toi, je t'en conjure, laisse-toi toucher par mes larmes; que ta porte ne reste pas obstinément fermée à ma timide voix. Dépose avec bonté mes prières aux pieds des divinités de Rome, de ces dieux que tu n'honores pas moins que le dieu du Capitole, que le dieu du tonnerre. Sois le mandataire, le défenseur de ma cause, quoique toute cause plaidée en mon nom soit une cause perdue. Déjà un pied dans la tombe, déjà glacé par le froid de la mort, si je puis être sauvé, je le serai par toi.

Mittit ab indomitis hanc, Messalline, salutem,
  Quam solitus præsens est tibi ferre, Getis.
Heu mihi, si lecto vultus tibi nomine non est,
  Qui fuit, et dubitas cætera perlegere!
Perlege, nec mecum pariter mea verba relega:
  Urbe licet vestra versibus esse meis.
Non ego concepi, si Pelion Ossa tulisset,
  Clara mea tangi sidera posse manu:
Nec nos, Enceladi dementia castra secuti,
  In rerum dominos movimus arma Deos:
Nec, quod Tydidæ, temeraria dextera fecit,
  Numina sunt telis ulla petita meis.
Est mea culpa gravis, sed quæ me perdere solum
  Ausa sit, et nullum majus adorta nefas.
Nil, nisi non sapiens possum timidusque vocari:
  Hæc duo sunt animi nomina vera mei.
Esse quidem fateor, meritam post Cæsaris iram,
  Difficilem precibus te quoque jure meis.
Quæque tua est pietas in totum nomen Iuli,
  Te lædi, quum quis læditur inde, putas.
Sed licet arma feras, et vulnera sæva mineris,
  Non tamen efficies ut timeare mihi.
Puppis Achæmeniden Graium Trojana recepit;
  Profuit et Myso Pelias hasta duci.
Confugit interdum templi violator ad aram,
  Nec petere offensi numinis horret opem.
Dixerit hoc aliquis tutum non esse; fatemur,
  Sed non per placidas it mea puppis aquas.
Tuta petant alii: fortuna miserrima tuta est:
  Nam timor eventus deterioris abest.
Qui rapitur fatis, quid præter fata requirat?
  Sæpe creat molles aspera spina rosas.
Qui rapitur spumante salo, sua brachia cauti
  Porrigit, et spinas duraque saxa capit.
Accipitrem metuens pennis trepidantibus ales
  Audet ad humanos fessa venire sinus:
Nec se vicino dubitat committere tecto,
  Quæ fugit infestos territa cerva canes.
Da, precor, accessum lacrymis, mitissime, nostris,
  Nec rigidam timidis vocibus obde forem;
Verbaque nostra favens Romana ad numina perfer,
  Non tibi Tarpeio culta tonante minus:
Mandatique mei legatus suscipe causam;
  Nulla meo quamvis nomine causa bona est.
Jam prope depositus, certe jam frigidus, ægre
  Servatus per te, si modo server, ero.

Que le crédit que tu dois à l'amitié d'un prince immortel se déploie pour ma fortune abattue; que cette éloquence particulière à tous les membres de ta famille, et dont tu prêtais le secours aux accusés tremblants, se révèle encore en ma faveur; car la voix éloquente de votre père revit dans son fils; c'est un bien qui a trouvé un digne héritier.

Je ne l'implore point ici pour qu'elle cherche à me justifier; l'accusé qui avoue sa faute ne doit pas être défendu. Considère cependant si tu peux pallier cette faute du nom d'erreur, ou s'il conviendrait mieux de ne pas aborder une semblable question. Ma blessure est de celles qu'il est, selon moi, imprudent de toucher, puisqu'elle est incurable. Arrête-toi, ma langue, tu ne dois pas en dire davantage : que ne puis-je ensevelir avec mes cendres ce lugubre souvenir! Ainsi donc, parle de moi comme si je n'avais pas été le jouet d'une erreur, afin que je puisse jouir de la vie telle que César me l'a laissée. Quand tu lui verras un visage serein, quand il aura déridé ce front sévère qui ébranle le monde et l'empire, demande-lui alors qu'il ne permette pas que moi, faible victime, je devienne la proie des Gètes, et qu'il accorde à mon exil un plus doux climat.

Le moment est propice pour solliciter des grâces. Heureux lui-même, Auguste voit s'accroître, ô Rome, la grandeur de la puissance qu'il t'a faite. Sa femme, respectée par la maladie, garde la chasteté dans sa couche, et son fils recule les bornes de l'empire de l'Ausonie. Germanicus lui-même devance les années par son courage; le bras de Drusus est aussi redoutable que son cœur est plein de noblesse; ses brus aussi, ses tendres petites-filles, les enfants de ses petits-fils, enfin tous les membres de la famille d'Auguste sont dans l'état le plus florissant. Ajoute à cela les dernières victoires sur les Péoniens, les bras des Dalmates condamnés au repos dans leurs montagnes, et enfin l'Illyrie, qui, après avoir déposé les armes, s'est glorifiée de porter sur son front l'empreinte du pied de César. Lui-même, remarquable par la sérénité de son visage, paraissait sur son char, la tête couronnée de laurier; avec vous marchaient à sa suite des fils pieux (1), dignes d'un tel père et des honneurs qu'ils en ont reçus (2); semblables à ces frères (3) dont le divin Iule aperçoit le temple du haut de sa demeure sacrée qui l'avoisine. Messallinus ne disconviendra pas que la première place, au milieu de l'allégresse générale, ne leur appartienne, à eux, devant qui tout doit céder; après eux, il n'est personne à qui Messallinus ne le dispute en dévouement. Non, sur ce point, tu ne le céderas à personne; celui qui récompensa ton mérite avant l'âge ceignit ton front de lauriers bien acquis (4). Heureux ceux qui ont pu assister à ces triomphes, et jouir de la vue d'un prince qui porte sur ses traits la majesté

Nunc tua pro lapsis nitatur gratia rebus,
  Principis æternam quam tibi præstet amor :
Nunc tibi et eloquii nitor ille domesticus adsit,
  Quo poteras trepidis utilis esse reis.
Vivit enim in vobis facundi lingua parentis,
  Et res heredem repperit illa suum.
Hanc ego non, ut me defendere tentet, adoro;
  Non est confessi causa tuenda rei.
Num tamen excuses erroris imagine factum,
  An nihil expediat tale movere, vide.
Vulneris id genus est, quod quum sanabile non sit,
  Non contrectari tutius esse putem.
Lingua, sile; non est ultra narrabile quidquam :
  Posse velim cineres obruere ipse meos.
Sic igitur, quasi me nullus deceperit error,
  Verba face, ut vita, quam dedit ipse, fruar.
Quumque serenus erit, vultusque remiserit illos,
  Qui secum terras imperiumque movent;
Exiguam ne me prædam sinat esse Getarum,
  Detque solum miseræ mite, precare, fugæ.
Tempus adest aptum precibus : valet ipse, videtque
  Quas fecit vires, Roma, valere tuas.
Incolumis conjux sua pulvinaria servat :
  Promovet Ausonium filius imperium.
Præterit ipse suos animo Germanicus annos,
  Nec vigor est Drusi nobilitate minor.
Adde nurus neptesque pias, natosque nepotum,
  Cæteraque Augustæ membra valere domus :
Adde triumphatos modo Pæonas, adde quieti
  Subdita montanæ brachia Dalmatiæ.
Nec dedignata est abjectis Illyris armis
  Cæsareum famulo vertice ferre pedem.
Ipse super currum, placido spectabilis ore,
  Tempora Phœbea virgine nexa tulit :
Quem pia vobiscum proles comitavit euntem,
  Digna parente suo, nominibusque datis;
Fratribus adsimilis, quos proxima templa tenentes
  Divus ab excelsa Julius æde videt.
His Messallinus, quibus omnia cedere debent,
  Primum lætitiæ non negat esse locum.
Quicquid ab his superest, venit in certamen amoris :
  Hac hominum nulli parte secundus eris.
Hunc colis, ante diem per quem decreta merenti
  Venit honoratis laurea digna comis.
Felices, quibus hos licuit spectare triumphos,
  Et ducis ore Deos æquiparante frui.

des dieux! Et moi, au lieu de l'image de César, j'avais devant les yeux de grossiers Sarmates, un pays où la paix est inconnue, et une mer enchaînée par la glace. Si pourtant tu m'entends, si ma voix arrive jusqu'à toi, emploie tout ton crédit, toute ta complaisance, à faire changer mon exil. L'ombre éloquente de votre père, s'il lui reste encore quelque sentiment, te le demande pour moi, qui l'honorai dès ma plus tendre enfance. Ton frère aussi le demande, quoiqu'il craigne peut-être que ton empressement à m'obliger ne te soit nuisible; toute ta famille enfin le demande, et toi-même tu ne pourrais pas nier que j'ai toujours fait partie de tes amis; à l'exception de mes leçons d'amour, tu applaudissais souvent aux productions d'un talent dont je reconnais que j'ai mal usé. Efface les dernières fautes de ma vie, et ta maison n'aura point à rougir de moi. Puisse le bonheur être toujours fidèle à ta famille! Puissent les dieux et les Césars ne point l'oublier dans leurs faveurs. Implore ce dieu plein de douceur, mais justement irrité, et prie-le de m'arracher aux régions sauvages de la Scythie. La tâche est difficile, je l'avoue; mais le courage aime les obstacles, et ma reconnaissance de ce bienfait en sera d'autant plus vive. Et cependant, ce n'est point Polyphème retranché dans son antre de l'Etna, ce n'est point Antiphate, qui doivent entendre tes prières. C'est un père bon et traitable, disposé à l'indulgence, qui souvent fait gronder la foudre sans la lancer; qui s'afflige de prendre une décision trop pénible, et qui semble se punir en punissant les autres; cependant ma faute a vaincu sa douceur, et forcé sa colère à emprunter contre moi les armes de sa puissance. Puisque, séparé de ma patrie par tout un monde, je ne puis me jeter aux pieds des dieux eux-mêmes, ministre (5) de ces dieux, que tu révères, porte-leur ma requête, et appuye-la de tes ardentes prières. Cependant ne tente ce moyen que si tu n'y entrevois aucun danger; pardonne-moi enfin, car, après mon naufrage, il n'est plus de mer qui ne m'inspire de l'effroi!

LETTRE III.

A MAXIME.

Maxime, toi dont les qualités distinguées répondent à la grandeur de ton nom, et qui ne permets pas que l'éclat de ton esprit soit éclipsé par ta noblesse, toi que j'ai honoré jusqu'au dernier moment de ma vie, car en quoi l'état où je suis diffère-t-il de la mort? tu montres, en ne méconnaissant point un ami malheureux, une constance bien rare de nos jours. J'ai honte de le dire, et cependant convenons de la vérité du fait, le commun des hommes

At mihi Sauromatæ pro Cæsaris ore videndi,
  Terraque pacis inops, undaque vincta gelu.
Si tamen hæc audis, et vox mea pervenit istuc,
  Sit tua mutando gratia blanda loco.
Hoc pater ille tuus, primo mihi cultus ab ævo,
  Si quid habet sensus umbra diserta, petit:
Hoc petit et frater; quamvis fortasse veretur,
  Servandi noceat ne tibi cura mei:
Mota domus petit hoc; nec tu potes ipse negare,
  Et nos in turbæ parte fuisse tuæ.
Ingenii certe, quo nos male sensimus usos,
  Artibus exceptis, sæpe probator eras.
Nec mea, si tantum peccata novissima demas
  Esse potest domui vita pudenda tuæ.
Sic igitur vestræ vigeant penetralia gentis;
  Curaque sit Superis Cæsaribusque tui:
Mite, sed iratum merito mihi numen, adora,
  Eximat ut Scythici me feritate loci.
Difficile est, fateor; sed tendit in ardua virtus,
  Et talis meriti gratia major erit.
Nec tamen Ætnæus vasto Polyphemus in antro
  Accipiet voces Antiphatesve tuas:
Sed placidus facilisque parens, veniæque paratus;
  Et qui fulmineo sæpe sine igne tonat.
Qui, quum triste aliquid statuit, fit tristis et ipse;
  Cuique fere pœnam sumere pœna sua est.
Victa tamen vitio est hujus clementia nostro;
  Venit et ad vires ira coacta suas.
Qui quoniam patria toto sumus orbe remoti,
  Nec licet ante ipsos procubuisse Deos;
Quos colis, ad Superos hæc fer mandata sacerdos:
  Adde sed et proprias in mea verba preces.
Sic tamen hæc tenta, si non nocitura putabis:
  Ignoscas: timeo naufragus omne fretum.

EPISTOLA III.

MAXIMO.

Maxime, qui claris nomen virtutibus æquas,
  Nec sinis ingenium nobilitate premi;
Culte mihi, (quid enim status hic a funere differt?)
  Supremum vitæ tempus ad usque meæ:
Rem facis, adflictum non aversatus amicum,
  Qua non est ævo rerior ulla tuo.
Turpe quidem dictu, sed, si modo vera fatemur,

n'approuve que les amitiés fondées sur l'intérêt. On s'occupe bien plus de ce qui est utile que de ce qui est honnête, et la fidélité reste ou disparaît avec la fortune; à peine en est-il un sur mille qui trouve dans la vertu sa propre récompense. L'honneur même ne touche pas s'il est sans profit, et la probité gratuite laisse des remords. L'intérêt seul nous est cher; ôtez à l'âme cupide l'espérance du profit, et après cela ne demandez à personne qu'il pratique la vertu. Aujourd'hui, chacun aime à se bien pourvoir, et compte avec anxiété sur ses doigts ce qui lui rapportera le plus. L'amitié, cette divinité autrefois si respectable, est à vendre, et, comme une propriété, attend qu'on vienne l'acheter. Je t'en admire d'autant plus, ô toi qui fus rebelle au torrent, et te tins à l'abri de la contagion de ce désordre général. On n'aime que celui que la fortune favorise; l'orage gronde, et soudain met en fuite les plus intrépides. Autrefois, tant qu'un vent favorable enfla mes voiles, je vis autour de moi un cortége nombreux d'amis; dès que la tempête eut soulevé les flots, je fus abandonné au milieu des vagues sur mon vaisseau déchiré. Quand la plupart ne voulaient même pas paraître m'avoir connu, à peine fûtes-vous deux ou trois qui me secourûtes dans ma détresse. Tu fus le premier, Maxime, et en effet tu étais bien digne, non pas de suivre les autres, mais au contraire de les attirer par l'autorité de ton nom; donne l'exemple au lieu de le recevoir. L'unique profit que tu retires d'une action est le sentiment de l'avoir bien faite; car alors la probité, la conscience du devoir ont été ton seul guide. La vertu, dénuée de tout le cortége des biens étrangers à la nature, n'a point, selon toi, de récompense à attendre, et ne doit être recherchée que pour elle-même. C'est une honte, à tes yeux, qu'un ami soit repoussé parce qu'il est digne de commisération, et qu'il cesse d'être un ami parce qu'il est malheureux. Il est plus humain de soutenir la tête fatiguée du nageur que de la replonger dans les flots! Vois ce que fit Achille après la mort de son ami, et crois-moi, ma vie est aussi une sorte de mort.

Thésée accompagna Pirithoüs jusqu'au rivage du Styx; et quelle distance me sépare de ce fleuve! Le jeune Pylade ne quitta jamais Oreste livré à sa folie; et la folie est pour beaucoup dans ma faute. Accepte aussi ta part des éloges qu'ont mérités ces grands hommes, et continue, après ma chute, à me secourir de tout ton pouvoir. Si j'ai bien connu ton âme, si elle est encore ce qu'elle était autrefois, si elle n'a rien perdu de sa grandeur, plus la fortune est rigoureuse, plus tu lui résistes; tu prends les mesures que l'honneur exige pour n'être pas vaincu par elle, et les attaques incessantes de ton ennemi rendent plus opiniâtre ta résistance. Ainsi la même cause me

Vulgus amicitias utilitate probat.
Cura quid expediat prius est, quam quid sit honestum :
Et cum fortuna statque caditque fides.
Nec facile invenias multis in millibus unum
Virtutem pretium qui putet esse sui.
Ipse decor, recte facti si præmia desint,
Non movet, et gratis pœnitet esse probum.
Nil, nisi quod prodest, carum est : i, detrahe menti
Spem fructus avidæ, nemo petendus erit.
At reditus jam quisque suos amat, et sibi quid sit
Utile, sollicitis subputat articulis.
Illud amicitiæ quondam venerabile numen
Prostat, et in quæstu pro meretrice sedet.
Quo magis admiror, non, ut torrentibus undis,
Communis vitii te quoque labe trahi.
Diligitur nemo, nisi cui fortuna secunda est :
Quæ simul intonuit, proxima quæque fugat.
En ego, non paucis quondam munitus amicis,
Dum flavit velis aura secunda meis;
Ut fera nimboso tumuerunt æquora vento,
In mediis lacera puppe relinquor aquis.
Quumque alii nolint etiam me nosse videri,
Vix duo projecto tresve tulistis opem.
Quorum tu princeps : nec enim comes esse; sed auctor,
Nec petere exemplum, sed dare dignus eras.
Te, nihil ex acto, nisi non peccasse, ferentem,
Sponte sua probitas officiumque juvant.
Judice te mercede caret, per seque petenda est
Externis virtus incomitata bonis.
Turpe putas abigi, quia sit miserandus, amicum;
Quodque sit infelix, desinere esse tuum.
Mitius est lasso digitum subponere mento,
Mergere quam liquidis ora natantis aquis.
Cerne quid Æacides post mortem præstet amico :
Instar et hanc vitam mortis habere puta.
Pirithoum Theseus Stygias comitavit ad undas :
A Stygiis quantum sors mea distat aquis!
Adfuit insano juvenis Phocæus Orestæ :
Et mea non minimum culpa furoris habet.
Tu quoque magnorum laudes admitte virorum;
Utque facis, lapso, quam potes, affer opem.
Si bene te novi; si, quod prius esse solebas,
Nunc quoque es, atque animi non cecidere tui;
Quo fortuna magis sævit, magis ipse resistis,
Utque decet, ne te vicerit illa, caves :
Et bene uti pugnes, bene pugnans efficit hostis.

nuit et me sert en même temps. Sans doute, illustre jeune homme, tu regardes comme un déshonneur de marcher à la suite d'une déesse toujours debout sur une roue. Ta fidélité est inébranlable; et comme les voiles de mon vaisseau battu par la tempête n'ont plus cette solidité que tu voudrais qu'elles eussent, telles qu'elles sont, ta main les dirige. Ces ruines ébranlées par des commotions violentes, et dont la chute paraît inévitable, se soutiennent encore, appuyées sur tes épaules. Ta colère contre moi fut juste d'abord, et tu ne fus pas moins irrité que celui-là même que j'offensai; l'outrage qui avait frappé au cœur le grand César, tu juras aussitôt que tu le partageais; cependant, mieux éclairé sur la source de ma disgrâce, tu déploras, dit-on, ma funeste erreur. Alors, pour première consolation, tu m'écrivis, et me donnas l'espoir qu'on pourrait fléchir la colère du dieu offensé. Tu te sentis ému par cette amitié si constante et si longue qui, pour moi-même, avait commencé avant ta naissance (1), et si, plus tard, tu devins l'ami des autres, tu naquis le mien; c'est moi qui te donnai les premiers baisers dans ton berceau, qui, dès ma plus tendre enfance, honorai ta famille, et qui maintenant te force à subir le poids de cette vieille amitié. Ton père, le modèle de l'éloquence romaine, et dont le talent égalait la noblesse, fut le premier qui m'engagea à livrer quelques vers au public et qui fut le guide de ma muse. Je gagerais aussi que ton frère ne pourrait dire à quelle époque commença mon amitié pour lui; il est vrai pourtant que je l'aimai au-dessus de tous et que, dans mes fortunes diverses, tu fus l'unique objet de toute ma tendresse. Les dernières côtes de l'Italie me virent avec toi (2), et reçurent les larmes qui coulaient à flot sur mon visage. Quand tu me demandas alors si le récit qu'on t'avait fait de ma faute était véritable, je restai embarrassé, n'osant ni avouer ni contredire; la crainte ne me dictait que de timides réponses. Comme la neige qui se fond au souffle de l'Auster pluvieux, mes yeux se fondaient en larmes qui baignaient ma figure interdite. A ce souvenir, tu dois voir que mon crime peut mériter l'excuse qu'on accorde à une première erreur; tu ne détournes plus les yeux d'un ancien ami tombé dans l'adversité, et tu répands sur mes blessures un baume salutaire. Pour tant de bienfaits, s'il m'est encore permis de former des vœux, j'appellerai sur ta tête toutes les faveurs du ciel; ou s'il me faut seulement régler mes désirs sur les tiens, je lui demanderai de conserver à ton amour et César et sa mère; c'est là, je m'en souviens, la prière qu'avant tout tu adressais aux dieux, lorsque tu offrais l'encens sur leurs autels.

Sic eadem prodest causa, nocetque mihi.
Scilicet indignum, juvenis rarissime, ducis
Te fieri comitem stantis in orbe Deæ.
Firmus es; et, quoniam non sunt ea qualia velles,
Vela regis quassæ qualiacumque ratis.
Quæque ita concussa est, ut jam casura putetur,
Restat adhuc humeris fulta ruina tuis.
Ira quidem primo fuerat tua justa, nec ipso
Lenior, offensus qui mihi jure fuit:
Quique dolor pectus tetigisset Cæsaris alti,
Illum jurabas protinus esse tuum:
Ut tamen audita est nostræ tibi cladis origo,
Diceris erratis ingemuisse meis.
Tum tua me primum solari litera cœpit,
Et læsum flecti spem dare posse Deum.
Movit amicitiæ tum te constantia longæ,
Ante tuos ortus quæ mihi cœpta fuit:
Et quod eras aliis factus, mihi natus amicus;
Quodque tibi in cunis oscula prima dedi;
Quod, quum vestra domus teneris mihi semper ab annis
Culta sit, esse vetus nunc tibi cogor onus.
Me tuus ille pater, Latiæ facundia linguæ,
Quæ non inferior nobilitate fuit,
Primus, ut auderem committere carmina famæ,
Impulit: ingenii dux fuit ille mei.
Nec, quo sit primum nobis a tempore cultus,
Contendo fratrem posse referre tuum.
Te tamen ante omnes ita sum complexus, ut unus
Quolibet in casu gratia nostra fores.
Ultima me tecum vidit, mœstisque cadentes
Excepit lacrymas Italis ora genis.
Quum tibi quærenti, num verus nuncius esset,
Adtulerat culpæ quem mala fama meæ;
Inter confessum dubie, dubieque negantem
Hærebam, pavidas dante timore notas:
Exemploque nivis, quam solvit aquaticus Auster,
Gutta per adtonitas ibat oborta genas.
Hæc igitur referens, et quod mea crimina primi
Erroris venia posse latere vides;
Respicis antiquum lapsis in rebus amicum,
Fomentisque juvas vulnera nostra tuis.
Pro quibus optandi si nobis copia fiat,
Tam bene promerito commoda mille precer.
Sed si sola mihi dentur tua vota, precabor,
Ut tibi sit, salvo Cæsare, salva parens.
Hæc ego, quum faceres altaria pinguia ture,
Te solitum memini prima rogare Deos. 100

LETTRE IV.

A ATTICUS.

Atticus, ô toi dont l'attachement ne saurait m'être suspect, reçois ce billet qu'Ovide t'écrit des bords glacés de l'Ister. As-tu gardé quelque souvenir de ton malheureux ami? Ta sollicitude ne s'est-elle pas un peu ralentie? Non, je ne le puis croire : les dieux ne me sont pas tellement contraires qu'ils aient permis que tu m'oubliasses si vite! Ton image est toujours présente à mes yeux; je vois toujours tes traits gravés dans mon cœur. Je me rappelle nos entretiens fréquents et sérieux et ces longues heures passées en joyeux divertissements. Souvent, dans le charme de nos conversations, ces instants nous parurent trop courts; souvent les causeries se prolongèrent au delà du jour. Souvent tu m'entendis lire les vers que je venais d'achever, et ma muse, encore novice, se soumettre à ton jugement. Loué par toi, je croyais l'être par le public, et c'était là le prix le plus doux de mes récentes veilles. Pour que mon livre portât l'empreinte de la lime d'un ami, j'ai, suivant tes conseils, effacé bien des choses.

Souvent on nous voyait ensemble dans le forum, sous les portiques, et dans les rues; aux théâtres, nous étions souvent réunis. Enfin, ô mon meilleur ami, notre attachement était tel qu'il rappelait celui d'Achille et de Patrocle. Non, quand tu aurais bu à pleine coupe les eaux du Léthé, fleuve d'oubli, je ne croirais pas que tant de souvenirs soient morts dans ton cœur. Les jours d'été seront plus courts que ceux d'hiver, et les nuits d'hiver plus courtes que celles d'été; Babylone n'aura plus de chaleurs, et le Pont plus de frimats; l'odeur du souci l'emportera sur le parfum de la rose de Pœstum, avant que mon souvenir s'efface de ta mémoire. Il n'est pas dans ma destinée de subir un désenchantement si cruel. Prends garde cependant de faire dire que ma confiance m'abuse, et qu'elle ne passe pour une sotte crédulité. Défends ton vieil ami avec une fidélité constante; protége-le autant que tu le peux, et autant que je ne te serai pas à charge.

LETTRE V.

A SALANUS.

Ovide te salue d'abord, ô Salanus, et t'envoie ces vers au rhythme inégal. Puissent mes vœux s'accomplir et leur accomplissement confirmer mes présages! Je souhaite, ami, qu'en me lisant, tu sois dans un état de santé pros-

EPISTOLA IV.

ATTICO.

Accipe colloquium gelido Nasonis ab Istro,
  Attice, judicio non dubitande meo.
Ecquid adhuc remanes memor infelicis amici?
  Deserit an partes languida cura suas?
Non ita Di tristes mihi sunt, ut credere possim,
  Fasque putem jam te non meminisse mei.
Ante meos oculos tua stat, tua semper imago est;
  Et videor vultus mente videre tuos.
Seria multa mihi tecum collata recordor,
  Nec data jucundis tempora pauca jocis.
Sæpe citæ longis visæ sermonibus horæ;
  Sæpe fuit brevior, quam mea verba, dies.
Sæpe tuas factum venit modo carmen ad aures,
  Et nova judicio subdita Musa tuo est.
Quod tu laudaras, populo placuisse putabam.
  Hoc pretium curæ dulce recentis erat.
Utque meus lima rasus liber esset amici,
  Non semel admonitu facta litura tuo est.
Nos fora viderunt pariter, nos porticus omni,
  Nos via, nos junctis curva theatra locis.
Denique tantus amor nobis, carissime, semper,
  Quantus in Æacidis Actoridisque fuit.
Non ego, securæ biberes si pocula Lethes,
  Excidere hæc credam pectore posse tuo
Longa dies citius brumali sidere, noxque
  Tardior hiberna solstitialis erit;
Nec Babylon æstum, nec frigora Pontus habebit,
  Calthaque Pæstanas vincet odore rosas;
Quam tibi nostrarum veniant oblivia rerum,
  Non ita pars fati candida nulla mei.
Ne tamen hæc dici possit fiducia mendax,
  Stultaque credulitas nostra fuisse, cave:
Constantique fide veterem tutare sodalem,
  Qua licet, et quantum non onerosus ero.

EPISTOLA V.

SALANO.

Condita disparibus numeris ego Naso Salano
  Præposita misi verba salute meo.
Quæ rata sit cupio, rebusque ut comprobet omen,
  Te precor a salvo possit, amice, legi.

père. Ta candeur, cette vertu presque éteinte de nos jours, m'oblige à former pour toi de semblables vœux. Quoique je fusse peu connu de toi, tu as, dit-on, pleuré sur mon exil; et quand tu lus ces vers envoyés des rivages du Pont, quelque médiocres qu'ils soient, ton suffrage leur a donné du prix. Tu souhaitas que César mît enfin un terme à sa colère contre moi; et César, s'il les connaissait, permettrait de pareils désirs. C'est ta bienveillance naturelle qui te les a inspirés, et ce n'est pas ce qui me les rend moins précieux.

Ce qui te touche le plus dans mes malheurs, c'est sans doute, docte Salanus, de songer au lieu que j'habite. Tandis qu'Auguste fait jouir le monde entier des bienfaits de la paix, tu ne trouveras pas un pays où elle soit moins connue qu'ici; cependant tu lis ces vers faits au milieu des combats sanglants et tu y applaudis ensuite; tu donnes des éloges à mon génie, produit incomplet d'une veine peu féconde; et d'un faible ruisseau tu fais un grand fleuve. Oui, tes éloges sont chers à mon cœur; quoique tu puisses penser de l'impuissance des malheureux à éprouver un plaisir quelconque, quand je m'efforce d'écrire des vers sur un sujet de peu d'importance, ma muse suffit à ce travail facile. Naguère, lorsque le bruit du triomphe éclatant de César parvint jusqu'à moi (1), j'osai entreprendre la tâche imposante de le célébrer. mais la splendeur du sujet et son immensité anéantirent mon audace; j'ai dû succomber sous le poids de l'entreprise. Le désir que j'avais de bien faire est la seule chose que tu pourrais louer; quant à l'exécution, elle languit écrasée par la grandeur de la matière. Si, par hasard, mon livre est tombé dans tes mains, je te prie, qu'il se ressente de ta protection; tu la lui accorderais sans que je te la demandasses; que du moins ma recommandation ajoute quelque peu à ta bonne volonté. Sans doute je suis indigne de louanges; mais ton cœur est plus pur que le lait, plus pur que la neige fraîchement tombée. Tu admires les autres quand c'est toi qui mérites qu'on t'admire, quand ton éloquence et tes talents ne sont ignorés de personne. Le prince des jeunes Romains, César, à qui la Germanie a donné son nom, s'associe ordinairement à tes études. Tu es le plus ancien de ses compagnons, son ami d'enfance; tu lui plais par ton génie qui sympathise avec son caractère. Tu parles, et bientôt il se sent inspiré; ton éloquence est comme la source de la sienne. Quand tu as cessé de parler, que toutes les bouches se taisent et que le silence a régné un instant, alors le prince si digne du nom d'Iule se lève, semblable à l'étoile du matin sortant des mers de l'Orient. Tandis qu'il est encore muet, son visage, sa contenance, révèlent déjà le grand orateur; et,

Candor, in hoc ævo res intermortua pæne,
  Exigit, ut faciam talia vota, tuus.
Nam fuerim quamvis modico tibi cognitus usu,
  Diceris exsiliis ingemuisse meis:
Missaque ab extremo legeres quum carmina Ponto,
  Illa tuus juvit qualiacumque favor;
Optastique brevem salvi mihi Cæsaris iram;
  Quod tamen optari si sciat, ipse sinat.
Moribus ista tuis tam mitia vota dedisti:
  Nec minus idcirco sunt ea grata mihi.
Quoque magis moveare malis, doctissime, nostris,
  Credibile est fieri conditione loci.
Vix hac invenias totum, mihi crede, per orbem
  Quæ minus Augusta pace fruatur, humum.
Tu tamen hic structos inter fera prælia versus
  Et legis, et lectos ore favente probas;
Ingenioque meo, vena quod paupere manat,
  Plaudis, et e rivo flumina magna facis.
Grata quidem sunt hæc animo suffragia nostro,
  Vix sibi quum miseros posse placere putes.
Dum tamen in rebus tentamus carmina parvis,
  Materiæ gracili sufficit ingenium:
Nuper ut huc magni pervenit fama triumphi,
  Ausus sum tantæ sumere molis opus.
Obruit audentem rerum gravitasque nitorque;
  Nec potui cœpti pondera ferre mei.
Illic, quam laudes, erit officiosa voluntas:
  Cætera materia debilitata jacent.
Quod si forte liber vestras pervenit ad aures,
  Tutelam mando sentiat ille tuam.
Hoc tibi facturo, vel si non ipse rogarem,
  Accedat cumulus gratia nostra levis.
Non ego laudandus, sed sunt tua pectora lacte,
  Et non calcata candidiora nive:
Mirarisque alios, quum sis mirabilis ipse,
  Nec lateant artes, eloquiumque tuum.
Te juvenum princeps, cui dat Germania nomen,
  Participem studii Cæsar habere solet:
Tu comes antiquus, tu primis junctus ab annis,
  Ingenio mores æquiparante, places:
Te dicente prius, fit protinus impetus illi;
  Teque habet, elicias qui sua verba tuis.
Quum tu desisti, mortaliaque ora quierunt,
  Clausaque non longa conticuere mora,
Surgit Iuleo juvenis cognomine dignus,
  Qualis ab Eois Lucifer ortus aquis.

jusque dans sa toge habilement disposée, on devine une voix éloquente (2). Enfin, après une légère pause, cette bouche céleste se fait entendre, et vous jureriez alors que son langage est celui des dieux; «C'est là, diriez-vous, une éloquence digne d'un prince, tant il y a de noblesse dans ses paroles! » Et toi, qu'il aime, toi dont le front touche les astres, tu veux avoir cependant les ouvrages du poëte proscrit! Sans doute il est un lien sympathique qui unit deux esprits l'un à l'autre, et chacun d'eux reste fidèle à cette alliance. Le paysan s'attache au laboureur; le soldat, à celui qui fait la guerre; le nautonnier, au pilote qui gouverne la marche incertaine du vaisseau. Ainsi toi, qui aimes l'étude, tu te voues au culte des Muses; et mon génie trouve en toi un génie qui le protége. Nos genres diffèrent, il est vrai, mais ils sortent des mêmes sources, et c'est un art libéral que nous cultivons l'un et l'autre. A toi le thyrse, à moi le laurier; mais le même enthousiasme doit nous animer tous les deux. Si ton éloquence communique à mes vers ce qu'ils ont de nerveux, c'est ma muse qui donne leur éclat à tes paroles. Tu penses donc avec raison que la poésie se rattache intimement à tes études, et que nous devons défendre les prérogatives de cette union sacrée. Aussi je fais des vœux pour que, jusqu'à la fin de ta vie, tu conserves l'ami dont la faveur est pour toi si honorable, et pour qu'un jour, maître du monde, il tienne lui-même les rênes de l'empire; ces vœux, tout le peuple les forme avec moi.

LETTRE VI.

A GRÈCINUS.

Ovide, qui jadis offrait de vive voix ses vœux à Grècinus, les lui offre aujourd'hui avec tristesse des bords du Pont-Euxin. C'est ainsi que l'exilé communique sa pensée: mes lettres sont ma langue, et le jour où il ne me sera plus permis d'écrire, je serai muet. Tu as raison de blâmer la faute d'un ami insensé, et tu m'apprends à souffrir des malheurs que j'ai mérités plus grands encore. Ces reproches sont justes, mais ils viennent trop tard. Épargne les paroles amères au coupable qui avoue ses torts. Quand je pouvais encore voguer en droite ligne au delà des monts Cérauniens, c'est alors qu'il fallait m'avertir de prendre garde aux perfides écueils! Aujourd'hui naufragé, que me sert-il de connaître la route que j'aurais dû suivre? Il vaut mieux tendre la main au nageur fatigué, et s'empresser de lui soutenir la tête: c'est ainsi que tu fais toi-même; fais-le toujours, je t'en prie, et que ta mère et ton épouse, tes frères et

Dumque silens adstat, status est vultusque diserti,
  Spemque decens doctæ vocis amictus habet.
Mox, ubi pulsa mora est, atque os cœleste solutum,
  Hoc Superos jures more solere loqui:
Atque, hæc est, dicas, facundia principe digna;
  Eloquio tantum nobilitatis inest!
Huic tu quum placeas, et vertice sidera tangas,
  Scripta tamen profugi vatis habenda putas.
Scilicet ingeniis aliqua est concordia junctis,
  Et servat studii fœdera quisque sui.
Rusticus agricolam, miles fera bella gerentem,
  Rectorem dubiæ navita puppis amat:
Tu quoque Pieridum studio, studiose, teneris,
  Ingenioque faves, ingeniose, meo.
Distat opus nostrum; sed fontibus exit ab isdem:
  Artis et ingenuæ cultor uterque sumus.
Thyrsus enim vobis, gestata est laurea nobis;
  Sed tamen ambobus debet inesse calor.
Utque meis numeris tua dat facundia nervos,
  Sic venit a nobis in tua verba nitor.
Jure igitur studio confinia carmina vestro,
  Et commilitii sacra tuenda putas.
Pro quibus ut maneat, de quo censeris, amicus,
  Comprecor ad vitæ tempora summa tuæ;
Succedatque tuis orbis moderator habenis:
  Quod mecum populi vota precantur idem.

EPISTOLA VI.

GRÆCINO.

Carmine Græcinum, qui præsens voce solebat,
  Tristis ab Euxinis Naso salutat aquis.
Exsulis hæc vox est: præbet mihi litera linguam;
  Et, si non liceat scribere, mutus ero.
Corripis, ut debes, stulti peccata sodalis,
  Et mala me meritis ferre minora doces.
Vera facis, sed sera, meæ convicia culpæ:
  Aspera confesso verba remitte reo.
Quum poteram recto transire Ceraunia velo,
  Ut fera vitarem saxa, monendus eram.
Nunc mihi naufragio quid prodest discere facto,
  Quam mea debuerit currere cymba viam?
Brachia da lasso potius prendenda natanti;
  Nec pigeat mento subposuisse manum.
Idque facis, faciasque precor: sic mater et uxor,

toute ta famille soient sains et saufs. Puisses-tu, suivant les vœux que forme ton cœur, et que ta bouche ne dément jamais, rendre toutes tes actions agréables aux Césars! Il serait honteux pour toi de refuser toute espèce de secours à un ancien ami dans l'adversité, honteux de reculer et de ne pas rester ferme à ton poste, honteux d'abandonner le vaisseau battu par la tempête, honteux enfin de suivre les caprices du sort, de faire des concessions à la fortune, et de renier un ami quand il n'est plus heureux. Ce n'est pas ainsi que vécurent les fils de Strophius et d'Agamemnon; ce n'est pas ainsi que fut profanée la fidélité de Thésée et de Pirithoüs; ils ont obtenu des siècles passés l'admiration que les siècles postérieurs ont ratifiée; et nos théâtres retentissent d'applaudissements en leur honneur. Toi aussi, qui n'as pas désavoué un ami en butte aux persécutions des destins, tu mérites de prendre place parmi ces grands hommes; tu le mérites sans doute, et, lorsque ton pieux attachement est si digne d'éloges, ma reconnaissance ne taira point tes bienfaits. Crois-moi, si mes vers ne sont pas condamnés à périr, la postérité prononcera ton nom plus d'une fois! Seulement, Grècinus, je demande une chose, c'est que tu me restes fidèle dans ma disgrâce, et que ton ardeur à m'être utile ne se refroidisse point. Pendant que tu agiras, de mon côté, quoique secondé par le vent, je saurai me servir encore de la rame : il est bon de faire sentir l'éperon au coursier dans l'arène.

LETTRE VII.

A ATTICUS.

Cette lettre que je t'écris, Atticus, du pays des Gètes indomptés, doit être, à son début, l'expression des vœux que je forme pour toi; ensuite, mon plus grand plaisir sera d'apprendre ce que tu fais, et si, quelles que soient tes occupations, tu as encore le loisir de songer à moi. Déjà je n'en doute pas moi-même; mais la peur du mal me porte souvent à concevoir des craintes imaginaires. Pardonne, je te prie, pardonne à cette défiance exagérée : le naufragé redoute les eaux même les plus tranquilles; le poisson, une fois blessé par l'hameçon trompeur, croit que chaque proie qu'il va saisir recèle le crochet d'acier; souvent la brebis s'enfuit à la vue d'un chien que de loin elle a pris pour un loup, et évite ainsi, sans le savoir, l'ami qui veille à sa défense; un membre malade craint le plus léger contact; une ombre vaine fait trembler l'homme inquiet. Ainsi, percé des traits ennemis de la fortune, mon cœur n'est plus accessible qu'à des pensées lugubres. Il faut que ma destinée suive son cours, et persiste à jamais dans ses voies accoutumées. Je crois, ami, que

Sic tibi sint fratres, totaque salva domus.
Quodque soles animo, quod semper voce precari,
Omnia Cæsaribus sic tua facta probes.
Turpe erit in miseris veteri tibi rebus amico
Auxilium nulla parte tulisse tuum.
Turpe referre pedem, nec passu stare tenaci:
Turpe laborantem deseruisse ratem.
Turpe sequi casum, et fortunæ cedere, amicum
Et, nisi sit felix, esse negare suum.
Non ita vixerunt Strophio atque Agamemnone nati:
Non hæc Ægidæ Pirithoique fides.
Quos prior est mirata, sequens mirabitur ætas;
In quorum plausus tota theatra sonant.
Tu quoque, per durum servato tempus amico,
Dignus es in tantis nomen habere viris.
Dignus es: et quoniam laudem pietate mereris,
Non erit officii gratia surda tui.
Crede mihi, nostrum si non mortale futurum
Carmen, in ore frequens posteritatis eris.
Fac modo permaneas lapso, Græcine, fidelis;
Duret et in longas impetus iste moras.
Quæ tu quum præstes, remo tamen utor in aura:
Nil nocet admisso subdere calcar equo.

EPISTOLA VII.

ATTICO.

Esse salutatum vult te mea litera primum
A male pacatis, Attice, missa Getis.
Proxima subsequitur, quid agas, audire voluptas,
Et si, quicquid agas, sit tibi cura mei.
Nec dubito quin sit; sed me timor ipse malorum
Sæpe supervacuos cogit habere metus.
Da veniam, quæso, nimioque ignosce timori:
Tranquillas etiam naufragus horret aquas.
Qui semel est læsus fallaci piscis ab hamo,
Omnibus unca cibis æra subesse putat.
Sæpe canem longe visum fugit agna, lupumque
Credit, et ipsa suam nescia vitat opem.
Membra reformidant mollem quoque saucia tactum:
Vanaque sollicitis incutit umbra metum:
Sic ego fortunæ telis confixus iniquis,
Pectore concipio nil nisi triste meo.
Jam mihi fata liquet cœptos servantia cursus

les dieux veillent à ce que rien ne me réussisse, et qu'il est impossible de mettre en défaut la fortune : elle s'applique à me perdre; divinité d'ailleurs inconstante et légère, elle n'est fermement résolue qu'à me persécuter. Crois-moi, si tu me connais pour un homme sincère, et si des infortunes telles que les miennes ne pouvaient être imaginées à plaisir, tu seras plus habile à compter les épis des champs de Cinyphie, les thyms qui fleurissent sur le mont Hybla, les innombrables oiseaux qui s'élèvent dans les airs sur leurs ailes rapides; tu sauras plutôt le nombre des poissons qui nagent au sein des eaux, que tu ne calculeras la somme des maux que j'ai endurés et sur terre et sur mer. Il n'est point au monde de nation plus féroce que les Scythes, et cependant ils se sont attendris sur mes infortunes; je ferais une nouvelle Iliade sur mes tristes aventures, si j'essayais, dans mes vers, de les retracer avec exactitude. Je ne crains donc pas que ton amitié, cette amitié dont tu m'as donné tant de preuves, ne me devienne suspecte; mais le malheur rend timide, et, depuis longtemps, ma porte est fermée à toute joie; je me suis fait une habitude de la douleur. Comme l'eau creuse le rocher qu'elle frappe incessamment dans sa chute, ainsi les blessures que m'a faites la fortune ont été si obstinément réitérées qu'elle trouverait à peine sur moi une place propre à en recevoir de nouvelles : le soc de la charrue est moins usé par un exercice continuel, la voie Appienne moins broyée par les roues des chars, que mon cœur n'est déchiré par la longue série de mes malheurs; et pourtant je n'ai rien trouvé qui me soulageât. Plusieurs ont conquis la gloire dans l'étude des lettres, et moi, malheureux, j'ai été la victime immolée à mon propre talent! Mes premières années sont exemptes de reproches; elles s'écoulèrent sans imprimer de souillures à mon front; mais, depuis mes malheurs, elles ne m'ont été d'aucun secours. Souvent, à la prière des amis, une faute grave est pardonnée : l'amitié pour moi est restée silencieuse. D'autres tirent parti de leur présence contre l'adversité qui les atteint, et moi j'étais absent de Rome quand la tempête est venue m'assaillir. Qui ne redouterait la colère d'Auguste, même lorsqu'elle se tait? Ses cruels reproches ont été pour moi un supplice de plus. Une saison propice adoucit la perspective de l'exil; moi, jeté sur une mer orageuse, j'ai subi les vicissitudes de l'Arcture et des Pléiades menaçantes. L'hiver est quelquefois inoffensif pour la navigation; le vaisseau d'Ulysse ne fut pas plus le jouet des flots que le mien; la fidélité de mes compagnons pouvait tempérer la rigueur de mes maux, une troupe perfide s'enrichit de mes dépouilles (1); la beauté du pays peut rendre l'exil moins amer, il n'est pas, sous les deux

Per sibi consuetas semper itura vias.
Observare Deos, ne quid mihi cedat amice;
Verbaque fortunæ vix puto posse dari.
Est illi curæ me perdere, quæque solebat
Esse levis, constans et bene certa nocet.
Crede mihi, si sum veri tibi cognitus oris,
Nec fraus in nostris casibus esse potest;
Cinyphiæ segetis citius numerabis aristas,
Altaque quam multis floreat Hybla thymis,
Et quot aves motis nitantur in aera pennis,
Quotque natent pisces æquore certus eris,
Quam tibi nostrorum statuatur summa laborum,
Quos ego sum terra, quos ego passus aqua.
Nulla Getis toto gens est truculentior orbe :
Sed tamen hi nostris ingemuere malis.
Quæ tibi si memori coner prescribere versu,
Ilias est fatis longa futura meis.
Non igitur vereor, quod te rear esse verendum,
Cujus amor nobis pignora mille dedit;
Sed quia res timida est omnis miser, et quia longo
Tempore lætitiæ janua clausa meæ est.
Jam dolor in morem venit meus : utque caducis
Percussu crebro saxa caventur aquis,
Sic ego continuo fortunæ vulneror ictu;
Vixque habet in nobis jam nova plaga locum.
Nec magis adsiduo vomer tenuatur ab usu,
Nec magis est curvis Appia trita rotis,
Pectora quam mea sunt serie cæcata laborum :
Et nihil inveni quod mihi ferret opem:
Artibus ingenuis quæsita est gloria multis :
Infelix perii dotibus ipse meis.
Vita prior vitio caret, et sine labe peracta.
Auxilii misero nil tulit illa mihi.
Culpa gravis precibus donatur sæpe suorum :
Omnis pro nobis gratia muta fuit.
Adjuvat in duris alios præsentia rebus :
Obruit hoc absens vasta procella caput.
Quæ non horruerint tacitam quoque Cæsaris iram?
Addita sunt pœnis aspera verba meis.
Fit fuga temporibus levior : projectus in æquor
Arcturum subii Pleiadumque minas.
Sæpe solent hyemem placidam sentire carinæ :
Non Ithacæ puppi sævior unda fuit.
Recta fides comitum poterat mala nostra levare :
Ditata est spoliis perfida turba meis.
Mitius exsilium faciunt loca : tristior ista
Terra sub ambobus non jacet ulla polis.
Est aliquid patriis vicinum finibus esse.

pôles, de contrée plus triste que celle que j'habite; c'est quelque chose d'être près des frontières de sa patrie, je suis relégué à l'extrémité de la terre, aux bornes du monde. César, tes conquêtes assurent la paix aux exilés, le Pont est sans cesse exposé aux attaques de voisins armés contre lui; il est doux d'employer son temps à la culture des champs, ici un ennemi barbare ne nous permet pas de labourer la terre; l'esprit et le corps se retrempent sous une température salutaire, un froid éternel glace les rivages de la Sarmatie; boire une eau douce est un plaisir qui ne trouve pas d'envieux, ici je ne bois que d'une eau marécageuse mêlée à l'eau salée de la mer. Tout me manque, et cependant mon courage se montre supérieur à tant de privations, et même il réveille mes forces physiques : pour soutenir un fardeau, il faut se raidir énergiquement contre sa pesanteur; mais il tombera, pour peu que les nerfs fléchissent. Ainsi, l'espérance de voir avec le temps s'adoucir la colère du prince soutient mon courage et m'aide à supporter la vie. Et vous, amis, maintenant si peu nombreux, mais d'une fidélité à l'épreuve de mes malheurs, vous me donnez des consolations qui ont aussi leur prix. Continue, ô Atticus, je t'en fais la prière; n'abandonne pas mon navire à la merci des flots, et sois à la fois le défenseur de ma personne et celui de ton propre jugement.

Ultima me tellus, ultimus orbis habet.
Præstat et exsulibus pacem tua laurea, Cæsar :
Pontica finitimo terra sub hoste jacet.
Tempus in agrorum cultu consumere dulce est :
Non patitur verti barbarus hostis humum.
Temperie cœli corpusque animusque juvantur :
Frigore perpetuo Sarmatis ora riget.
Est in aqua dulci non invidiosa voluptas :
Æquoreo bibitur cum sale mista palus.
Omnia deficiunt; animus tamen omnia vincit :
Ille etiam vires corpus habere facit.
Sustineas ut onus, nitendum vertice pleno est;
At flecti nervos si patiare, cadet.
Spes quoque, posse mora mitescere principis iram,
Vivere ne nolim deficiamque, cavet.
Nec vos parva datis pauci solatia nobis,
Quorum spectata est per mala nostra fides.
Cœpta tene, quæso; nec in æquore desere navem :
Meque simul serva, judiciumque tuum.

LETTRE VIII.

A MAXIME COTTA.

Les deux Césars (1), ces dieux dont tu viens de m'envoyer les images, Cotta, m'ont été rendus; et, pour compléter comme il convenait ce précieux cadeau, tu as joint Livie aux Césars. Heureux argent, plus heureux que tout l'or du monde! métal informe naguère, il est un dieu maintenant! Tu ne m'eus pas donné plus en m'offrant des trésors, qu'en m'envoyant ici ces trois divinités. C'est quelque chose de voir des dieux, de croire à leur présence, de les entretenir comme s'ils étaient là en effet. Quel don inestimable que des dieux! Non, je ne suis plus relégué au bout du monde, et, comme jadis, citoyen de Rome, j'y vis en toute sécurité. Je vois l'image des Césars, comme je les voyais alors; mes espérances, mes vœux osaient à peine aller jusque-là. La divinité que je saluais, je la salue encore! non, tu n'as rien à m'offrir de plus grand à mon retour! Que me manque-t-il de César, si ce n'est de voir son palais? mais, sans César, ce palais ne serait rien (2). Pour moi, quand je contemple César, il me semble que je vois Rome; car il porte dans ses traits toute la majesté de sa patrie. Est-ce une erreur, ou ce portrait n'est-il pas l'expression d'un visage irrité? N'y a-t-il pas dans ce regard quelque chose de menaçant? Pardonne,

EPISTOLA VIII.

MAXIMO COTTÆ.

Redditus est nobis Cæsar cum Cæsare nuper,
Quos mihi misisti, Maxime Cotta, Deos :
Utque suum munus numerum, quem debet, haberet,
Est ibi Cæsaribus Livia juncta suis.
Argentum felix, omnique beatius aure,
Quod, fuerat pretium quum rude, numen erit.
Non mihi divitias dando majora dedisses,
Cœlitibus missis nostra sub ora tribus.
Est aliquid spectare Deos, et adesse putare,
Et quasi cum vero numine posse loqui.
Præmia quanta, Dei! nec me tenet ultima tellus :
Utque prius, media sospes in urbe moror.
Cæsareos video vultus, velut ante videbam :
Vix hujus voti spes fuit ulla mihi.
Utque salutabam, numen cœleste saluto :
Quod reduci tribuas, nil, puto, majus habes.
Quid nostris oculis, nisi sola palatia desunt?
Qui locus, ablato Cæsare, vilis erit. 18
Hunc ego quum spectem, videor mihi cernere Romam :

ô toi que les vertus élèvent au-dessus du monde entier, et arrête les effets de ta juste vengeance! pardonne, je t'en conjure, toi l'immortel honneur de notre âge, toi qu'on reconnaît à ta sollicitude pour le maître de la terre, par le nom de ta patrie, que tu aimes plus que toi-même, par les dieux qui ne furent jamais sourds à tes vœux, par la compagne de ta couche, qui seule fut jugée digne de toi, qui seule put supporter l'éclat de ta majesté, par ce fils dont la vertu est l'image de la tienne, et que ses mœurs font reconnaître pour le digne produit de ton sang, par ces petits-fils si dignes encore de leur aïeul et de leur père, et qui s'avancent à grands pas dans la route que ta volonté leur a tracée; adoucis la rigueur de mon supplice, et accorde-moi la faveur légère de transporter loin du Scythe ennemi le séjour de mon exil. Et toi, le premier après César, que ta divinité, s'il se peut, ne soit point inexorable à mes prières! et puisse bientôt la fière Germanie marcher, esclave et humiliée, devant ton char de triomphe! Puisse ton père vivre autant que le vieillard de Pylos, et ta mère que la prêtresse de Cumes! Puisses-tu longtemps encore être leur fils! Toi aussi, digne épouse d'un si illustre époux, entends avec bonté la prière d'un suppliant; que les dieux conservent ton époux! qu'ils conservent ton fils et tes petits-fils, tes vertueuses brus avec les filles qui leur doivent le jour! Que Drusus, enlevé à ta tendresse par la barbare Germanie, soit, de tous tes enfants, la seule victime tombée sous les coups du sort! Que bientôt ton fils, revêtu de la pourpre triomphale, et, porté sur un char attelé de chevaux blancs, soit le courageux vengeur de la mort de son frère! Dieux cléments, exaucez mes prières, mes vœux! que votre présence ne me soit pas inutile! Dès que César paraît, le gladiateur rassuré quitte l'arène, et la vue du prince est pour lui d'un grand secours. Que j'aie donc le même avantage, moi à qui il est permis de contempler ses traits et d'avoir pour hôtes trois divinités. Heureux ceux qui les voient elles-mêmes au lieu de leurs images! heureux ceux à qui elles se manifestent ostensiblement! Puisque ma triste destinée m'envie ce bonheur, j'adore du moins ces portraits que l'art a donnés à mes vœux. C'est ainsi que l'homme connaît les dieux cachés à ses regards dans les profondeurs du ciel; c'est ainsi qu'au lieu de Jupiter il adore son image. Enfin, ne souffrez pas, ô vous mes divinités, que vos images, qui sont et qui seront toujours avec moi, restent dans un séjour odieux. Ma tête se détachera de mon corps; mes yeux, volontairement mutilés, seront privés de la lumière, avant que vous me soyez ravis! O dieux, chers à tous

Nam patriæ faciem sustinet ille suæ.
Fallor? an irati mihi sunt in imagine vultus,
Torvaque nescio quid forma minantis habet?
Parce, vir immenso major virtutibus orbe,
Justaque vindictæ supprime lora tuæ.
Parce, precor, sæcli decus indelebile nostri;
Terrarum dominum quem sua cura facit.
Per patriæ nomen, quæ te tibi carior ipso est,
Per nunquam surdos in tua vota Deos;
Perque tori sociam, quæ par tibi sola reperta est,
Et cui majestas non onerosa tua est;
Perque tibi similem virtutis imagine natum,
Moribus agnosci qui tuus esse potest;
Perque tuos vel avo, vel dignos patre nepotes,
Qui veniunt magno per tua vota gradu;
Parte leves minima nostras et contrahe pœnas;
Daque, procul Scythico qui sit ab hoste, locum.
Et tua, si fas est, a Cæsare proxime Cæsar,
Numina sint precibus non inimica meis.
Sic fera quamprimum pavido Germania vultu
Ante triumphantes serva feratur equos.
Sic Pater in Pylios, Cumæos mater in annos
Vivant, et possis filius esse diu.
Tu quoque, conveniens ingenti nupta marito,
Accipe non dura supplicis aure preces.
Sic tibi vir sospes, sic sint cum prole nepotes,
Cumque bonis nuribus, quas peperere, nurus:
Sic, quem dira tibi rapuit Germania, Drusus
Pars fuerit partus sola caduca tui:
Sic tibi Marte suo, fraterni funeris ultor,
Purpureus niveis filius instet equis.
Adnuite o timidis, mitissima numina, votis!
Præsentes aliquid prosit habere Deos!
Cæsaris adventu tuta gladiator arena
Exit; et auxilium non leve vultus habet.
Nos quoque vestra juvet quod, qua licet, ora videmus;
Intrata est Superis quod domus una tribus.
Felices illi, qui non simulacra, sed ipsos,
Quique Deûm coram corpora vera vident.
Quod quoniam nobis invidit inutile fatum,
Quos dedit ars votis, effigiemque colo.
Sic homines novere Deos, quos arduus æther
Occulit: et colitur pro Jove forma Jovis.
Denique, quæ mecum est, et erit sine fine, cavete,
Ne sit in inviso vestra figura loco.
Nam caput e nostra citius cervice recedet,
Et patiar fossis lumen abire genis,
Quam caream raptis, o publica numina, vobis;

les mortels, vous serez le port, l'autel de l'exilé! Si les armes des Gètes se lèvent sur moi, menaçantes, je vous embrasserai; vous serez mes aigles, vous serez le drapeau que je suivrai. Ou je m'abuse, et suis le jouet de mes vains désirs, ou j'ai tout lieu d'espérer un plus doux exil; oui, ces images me semblent de moins en moins sévères, je crois les voir consentir à ma demande. Puissent, je vous en supplie, se vérifier ces présages, auxquels je n'ose encore me fier! Puisse la colère, quoique juste, d'un dieu, s'apaiser en ma faveur!

LETTRE IX.

AU ROI COTYS.

Fils des rois, toi dont la noble origine remonte jusqu'à Eumolpus, Cotys (1), si la voix de la renommée t'a fait connaître que je suis exilé dans un pays voisin de ton empire, écoute, ô le plus clément des princes, la prière d'un suppliant, et secours autant que tu le peux, et tu le peux en effet, le proscrit qui t'implore. La fortune, en me livrant à toi, ne m'aura point pour la première fois traité en ennemi; je ne l'accuserai donc point. Reçois avec bonté sur tes rivages mon vaisseau brisé; que la terre où tu régnes ne me soit pas plus cruelle que les flots. Crois-moi, il est digne d'un roi de venir au secours des malheureux : cela sied surtout à un prince aussi grand que toi; cela sied à ta fortune, qui, tout illustre qu'elle est, peut à peine égaler ta magnanimité. Jamais la puissance ne brille d'un éclat plus favorable que lorsqu'elle exauce les prières. La splendeur de ton origine t'impose ce noble rôle; il est l'apanage d'une race qui descend des dieux, il est aussi l'exemple que t'offrent Eumolpus, l'illustre auteur de ta famille, et le bisaïeul d'Eumolpus, Erichthonius. Tu as cela de commun avec les dieux, qu'invoqué comme eux, comme eux aussi tu secours les suppliants. A quoi nous servirait de continuer à honorer les dieux, si on leur dénie la volonté de nous secourir? Si Jupiter reste sourd à la voix qui l'implore, pourquoi immolerait-on des victimes dans le temple de Jupiter? Si la mer refuse un moment de calme à mon navire, pourquoi offrirais-je à Neptune un encens inutile? Si Cérès trompe l'attente du laborieux cultivateur, pourquoi Cérès recevrait-elle en holocauste les entrailles d'une truie prête à mettre bas? Jamais on n'égorgera le bélier sur l'autel de Bacchus, si le jus de la grappe ne jaillit sous le pied qui la presse. Si nous prions les dieux de laisser à César le gouvernement du monde, c'est que César veille avec soin aux intérêts de la patrie. C'est donc leur utilité qui fait la gran-

Vos eritis nostræ portus et ara fugæ :
Vos ego complectar, Geticis si cingar ab armis;
Vosque meas aquilas, vos mea signa sequar.
Aut ego me fallo, nimiaque cupidine ludor;
Aut spes exsilii commodioris adest.
Nam minus et minus est facies in imagine tristis;
Visaque sunt dictis adnuere ora meis.
Vera, precor, fiant timidæ præsagia mentis;
Justaque quamvis est, sit minor ira Dei.

EPISTOLA IX.

COTYI REGI.

Regia progenies, cui nobilitatis origo
Nomen in Eumolpi pervenit usque, Coty;
Fama loquax vestras si jam pervenit ad aures,
Me tibi finitimi parte jacere soli;
Supplicis exaudi, juvenum mitissime, vocem :
Quamque potes profugo, nam potes, adfer opem.
Me fortuna tibi, de qua ne conquerar, hoc est,
Tradidit; hoc uno non inimica mihi.
Excipe naufragium non duro litore nostrum,
Ne fuerit terra tutior unda tua.
Regia, crede mihi, res est subcurrere lapsis :
Convenit et tanto, quantus es ipse, viro.
Fortunam decet hoc istam : quæ maxima quum sit,
Esse potest animo vix tamen æqua tuo.
Conspicitur nunquam meliore potentia causa,
Quam quoties vanas non sinit esse preces.
Hoc nitor ille tui generis desiderat : hoc est
A Superis ortæ nobilitatis opus.
Hoc tibi et Eumolpus, generis clarissimus auctor,
Et prior Eumolpo suadet Erichthonius.
Hoc tecum commune Deo : quod uterque rogati
Supplicibus vestris ferre soletis opem.
Numquid erit, quare solito dignemur honore
Numina, si demas velle juvare Deos?
Juppiter oranti surdas si præbeat aures,
Victima pro templo curcadat icta Jovis?
Si pacem nullam Pontus mihi præstet eunti,
Irrita Neptuno cur ego tura feram?
Vana laborantis si fallat vota coloni,
Accipiat gravidæ cur suis exta Ceres?
Nec dabit intonso jugulum caper hostia Baccho,
Musta sub adducto si pede nulla fluant.
Cæsar ut imperii moderetur frena, precamur
Tam bene quo patriæ consulit ille suæ.

deur des dieux et des hommes, car chacun de nous exalte celui dont il obtient l'appui. Toi aussi, Cotys, digne fils d'un illustre père, protége un exilé qui languit dans l'enceinte de ton vaste camp. Il n'est pas de plaisir plus grand pour l'homme que celui de sauver son semblable, c'est le moyen le plus sûr de se concilier les cœurs. Qui ne maudit Antiphate le Lestrigon? Qui n'admire la grandeur du généreux Alcinoüs? Tu n'es point le fils d'un Cassandre, ni du tyran de Phères, ni de cet autre qui fit subir à l'inventeur d'un horrible supplice ce supplice même; mais autant ta valeur brille dans les combats, et s'y montre invincible, autant le sang te répugne quand la paix est conclue. J'ajoute à cela que l'étude des lettres adoucit les mœurs et en prévient la rudesse: or, nul prince plus que toi n'a cultivé ces douces études, nul n'y a consacré plus de temps. J'en atteste tes vers : je nierais qu'ils fussent d'un Thrace, s'ils ne portaient ton nom. Orphée ne sera plus le seul poëte de ces climats, la terre des Gètes s'enorgueillit aussi de ton génie. De même que ton courage, quand la circonstance l'exige, t'excite à prendre les armes et à teindre tes mains dans le sang ennemi, de même tu sais lancer le javelot d'un bras vigoureux, et diriger avec art les mouvements de ton agile coursier; de même, quand tu as donné aux exercices familiers à ta race le temps nécessaire, et soulagé tes épaules d'un fardeau pénible, tu soustrais tes loisirs à l'influence oppressive du sommeil, et te fraies, en cultivant les Muses, un chemin jusqu'aux astres. Ainsi se noue entre toi et moi une sorte d'alliance. Tous les deux alors nous sommes initiés aux mêmes mystères. Poëte, c'est vers un poëte que je tends mes mains suppliantes; je demande sur tes bords protection pour mon exil. Je ne suis point venu aux rivages du Pont après avoir commis un meurtre; ma main criminelle n'a point fabriqué de poisons; je n'ai pas été convaincu d'avoir appliqué un sceau imposteur sur un écrit supposé : je n'ai rien fait de contraire aux lois, et pourtant, je l'avoue, ma faute est plus grave que tout cela. Ne me demande pas quelle elle est. J'ai écrit les leçons d'un art insensé! voilà ce qui a souillé mes mains. Si j'ai fait plus, ne cherche pas à le savoir; que *l'Art d'aimer* seul soit tout mon crime. Quoi qu'il en soit, la vengeance de celui qui m'a puni a été douce : il ne m'a privé que du bonheur de vivre dans ma patrie. Puisque je n'en jouis plus, que près de toi du moins j'habite en sûreté dans cet odieux pays.

Utilitas igitur magnos hominesque Deosque
  Efficit, auxiliis quoque favente suis.
Tu quoque fac prosis intra tua castra jacenti,
  O Coty, progenies digna parente tuo.
Conveniens homini est, hominem servare, voluptas;
  Et melius nulla quæritur arte favor.
Quis non Antiphaten Læstrigona devovet? aut quis
  Munifici mores improbat Alcinoi?
Non tibi Cassandreus pater est, gentisve Pherææ,
  Quive repertorem torruit arte sua :
Sed quam Marte ferox, et vinci nescius armis,
  Tam nunquam facta pace cruoris amans.
Adde, quod ingenuas didicisse fideliter artes,
  Emollit mores, nec sinit esse feros.
Nec regum quisquam magis est instructus ab illis,
  Mitibus aut studiis tempora plura dedit.
Carmina testantur; quæ, si tua nomina demas,
  Threicium juvenem composuisse negem.
Neve sub hoc tractu vates foret unicus Orpheus,
  Bistonis ingenio terra superba tuo est.
Utque tibi est animus, quum res ita postulat, arma
  Sumere, et hostili tingere cæde manum;
Atque, ut es, excusso jaculum torquere lacerto,
  Collaque velocis flectere doctus equi;
Tempora sic data sunt studiis ubi justa paternis,
  Utque suis humeris forte quievit opus;
Ne tua marcescant per inertes otia somnos,
  Lucida Pieria tendis in astra via.
Hæc quoque res aliquid tecum mihi fœderis adfert :
  Ejusdem sacri cultor uterque sumus.
Ad vatem vates orantia brachia tendo,
  Terra sit exsiliis ut tua fida meis.
Non ego cæde nocens in Pontica litora veni;
  Mistave sunt nostra dira venena manu :
Nec mea subjecta convicta est gemma tabella
  Mendacem linis imposuisse notam.
Nec quidquam, quod lege veter committere, feci :
  Et tamen his gravior noxa fatenda mihi est.
Neve roges quid sit; stultam conscripsimus Artem :
  Innocuas nobis hæc vetat esse manus.
Ecquid præterea peccarim, quærere noli;
  Ut pateat sola culpa sub Arte mea.
Quidquid id est, habui moderatam vindicis iram :
  Qui, nisi natalem, nil mihi demsit, humum.
Hac quoniam careo, tua nunc vicinia præstet
  Inviso possim tutus ut esse loco. 80

LETTRE X.

A MACER.

A la figure empreinte sur le cachet de cette lettre, ne reconnais-tu pas, Macer, que c'est Ovide qui t'écrit? Si mon cachet ne suffit pas pour te l'apprendre, reconnais-tu au moins cette écriture tracée de ma main? Se pourrait-il que le temps en eût détruit en toi le souvenir, et que tes yeux eussent oublié ces caractères qu'ils ont vus tant de fois? Mais permis à toi d'avoir oublié et le cachet et la main, pourvu que tes sentiments pour moi n'aient rien perdu de leur vivacité. Tu le dois à notre amitié dès longtemps éprouvée; à ma femme, qui ne t'est pas étrangère; à nos études enfin, dont tu as fait un meilleur usage que moi. Tu n'as pas commis la faute d'enseigner aucun art. Tu chantes ce qui reste à chanter après Homère (1), c'est-à-dire le dénoûment de la guerre de Troie. L'imprudent Ovide, pour avoir chanté l'art d'aimer, reçoit aujourd'hui la triste récompense de ses leçons. Cependant il est des liens sacrés qui unissent les poëtes, quoique chacun de nous suive une route différente. Je suppose que, malgré notre éloignement, tu te les rappelles encore, et que tu souhaites de soulager mes maux. Tu étais mon guide quand je parcourus les superbes villes de l'Asie, tu le fus encore lorsque la Sicile apparut à mes yeux. Nous vîmes tous deux le ciel briller des feux de l'Etna, de ces feux que vomit la bouche du géant enseveli sous la montagne; les lacs d'Henna et les marais fétides de Palicus, où l'Anape mêle ses flots aux flots de Cyane, et près de la nymphe qui, fuyant le fleuve de l'Élide, porte jusqu'à la mer le tribut de ses eaux invisibles à son amant. C'est là que je passai une bonne partie de l'année qui s'écoulait : mais hélas! que ces lieux ressemblent peu au pays des Gètes, et qu'ils sont peu de chose comparativement à tant d'autres que nous vîmes ensemble, alors que tu me rendais nos voyages si agréables, soit que notre barque aux mille couleurs sillonnât l'onde azurée, soit qu'un choc nous emportât sur ses terres brûlantes! Souvent la route fut abrégée par nos entretiens; et nos paroles, si tu comptes bien, étaient plus nombreuses que nos pas. Souvent, pendant nos causeries, la nuit venait nous surprendre, et les longues journées de l'été ne pouvaient nous suffire. C'est quelque chose d'avoir couru l'un et l'autre les mêmes dangers sur mer, et adressé simultanément nos vœux aux divinités de l'Océan; d'avoir traité en commun des affaires sérieuses, et de pouvoir rappeler sans rougir les distractions qui venaient après elles. Si ces souvenirs te sont encore présents, tes yeux,

EPISTOLA X.

MACRO.

Ecquid ab impressæ cognoscis imagine gemmæ
  Hæc tibi Nasonem scribere verba, Macer?
Auctorisque sui si non est annulus index,
  Cognitane est nostra litera facta manu?
An tibi notitiam mora temporis eripit horum?
  Nec repetunt oculi signa vetusta tui?
Sis licet oblitus pariter gemmæque manusque,
  Exciderit tantum ne tibi cura mei.
Quam tu vel longi debes convictibus ævi,
  Vel mea quod conjux non aliena tibi;
Vel studiis, quibus es, quam nos, sapientius usus;
  Utque decet, nulla factus es Arte nocens.
Tu canis æterno quidquid restabat Homero,
  Ne careant summa Troica fata manu.
Naso parum prudens, Artem dum trahit amandi,
  Doctrinæ pretium triste magister habet.
Sunt tamen inter se communia sacra poetis,
  Diversum quamvis quisque sequamur iter.
Quorum te memorem, quanquam procul absumus, esse
  Suspicor, et casus velle levare meos.
Te duce, magnificas Asiæ perspeximus urbes;
  Trinacris est oculis te duce nota meis.
Vidimus Ætnæa cœlum splendescere flamma,
  Subpositus monti quam vomit ore gigas;
Hennæosque lacus, et olentia stagna Palici,
  Quaque suis Cyanen miscet Anapus aquis.
Nec procul hinc Nymphen, quæ, dum fugit Elidis amnem,
  Tecta sub æquorea nunc quoque currit aqua.
Hic mihi labentis pars anni magna peracta est.
  Eheu! quam dispar est locus ille Getis!
Et quota pars hæc sunt rerum, quas vidimus ambo,
  Te mihi jucundas efficiente vias!
Seu rate cæruleas picta sulcavimus undas;
  Esseda nos agili sive tulere rota,
Sæpe brevis nobis vicibus via visa loquendi;
  Pluraque, si numeres, verba fuere gradu.
Sæpe dies sermone minor fuit, inque loquendum
  Tarda per æstivos defuit hora dies.
Est aliquid casus pariter timuisse marinos;
  Junctaque ad æquoreos vota tulisse Deos:
Et modo res egisse simul; modo rursus ab illis,
  Quorum non pudeat, posse referre jocos.
Hæc tibi si subeant, absim licet, omnibus horis
  Ante tuos oculos, ut modo visus, ero.

en dépit de mon absence, me verront à toute heure, comme ils me voyaient jadis. Pour moi, bien que relégué aux dernières limites du monde, sous cette étoile du pôle qui demeure immobile au-dessus de la plaine liquide, je te contemple des yeux de mon esprit, les seuls dont je puisse te voir, et je m'entretiens souvent avec toi sous l'axe glacé du ciel. Tu es ici, et tu l'ignores; quoique absent, tu es souvent près de moi, et tu sors de Rome, évoqué par moi, pour venir chez les Gètes. Rends-moi la pareille; et puisque ton séjour est plus heureux que le mien, fais en sorte de t'y souvenir toujours de moi.

LETTRE XI.

A RUFUS.

Ovide, l'auteur d'un Art qui lui fut si fatal, t'envoie, Rufus, cet ouvrage fait à la hâte.

Ainsi, quoique le monde entier nous sépare, tu sauras que je me souviens de toi. Oui, le souvenir de mon nom s'effacera de ma mémoire, avant que mon cœur ne perde celui de ta pieuse amitié, et mon âme prendra son essor dans le vide des airs, avant que je paie d'un ingrat oubli tes inappréciables bienfaits. J'appelle ainsi ces larmes qui coulaient de tes yeux quand l'excès de la douleur avait tari les miennes; j'appelle ainsi ces consolations par lesquelles tu combattais à la fois la tristesse de mon cœur et du tien. Sans doute ma femme est vertueuse par sa nature et comme d'elle-même; toutefois elle ne peut que gagner encore à recevoir tes conseils. Je me réjouis de penser que tu es pour elle ce que Castor était pour Hermione, et Hector pour Iule (1). Elle cherche à égaler tes vertus, et montre par la sagesse de sa vie que ton sang coule dans ses veines. Aussi ce qu'elle eût fait sans y être encouragée, elle le fait mieux encore, aidée de tes conseils. L'actif coursier qui s'élance dans l'arène pour y disputer l'honneur de la victoire redouble d'ardeur s'il entend une voix qui l'anime. Dirai-je ta fidélité scrupuleuse à suivre les recommandations de ton ami absent, et cette discrétion à laquelle nul fardeau n'arrache de plaintes? Que les dieux t'en récompensent, puisque je ne le peux moi-même! Ils le feront, si ta piété n'échappe pas à leurs regards. Puissent tes forces répondre à de si nobles efforts, Rufus, toi la gloire du pays de Fundi!

Ipse quidem extremi quum sim sub cardine mundi,
  Qui semper liquidis altior exstat aquis,
Te tamen intueor, quo solo, pectore, possum,
  Et tecum gelido sæpe sub axe loquor.
Hic es, et ignoras, et ades celeberrimus absens;
  Inque Getas media visus ab urbe venis.
Redde vicem; et, quoniam regio felicior ista est,
  Illic me memori pectore semper habe.

EPISTOLA XI.

RUFO.

Hoc tibi, Rufe, brevi properatum tempore mittit
  Naso, parum faustæ conditor Artis, opus:
Ut, quanquam longe toto sumus orbe remoti,
  Scire tamen possis nos meminisse tui.
Nominis ante mei venient oblivia nobis,
  Pectore quam pietas sit tua pulsa meo:
Et prius hanc animam vacuas reddemus in auras,
  Quam fiat meriti gratia vana tui.
Grande voco lacrymas meritum, quibus ora rigabas,
  Quum mea concreto sicca dolore forent.
Grande voco meritum, mœstæ solatia mentis,
  Quum pariter nobis illa tibique dares.
Sponte quidem, per seque mea est laudabilis uxor;
  Admonitu melior fit tamen illa tuo.
Namque quod Hermiones Castor fuit, Hector Iuli,
  Hoc ego te lætor conjugis esse meæ.
Quæ, ne dissimilis tibi sit probitate, laborat;
  Seque tui vita sanguinis esse probat.
Ergo, quod fuerat stimulis factura sine ullis,
  Plenius auctorem te quoque nacta facit.
Acer, et ad palmæ per se cursurus honores,
  Si tamen horteris, fortius ibit equus.
Adde, quod absentis cura mandata fideli
  Perficis, et nullum ferre gravaris onus.
O referant grates, quoniam non possumus ipsi,
  Di tibi! qui referent, si pia facta vident.
Sufficiatque diu corpus quoque moribus istis,
  Maxima Fundani gloria, Rufe, soli. 22

LIVRE TROISIÈME

LETTRE I.

A SA FEMME.

O mer sillonnée pour la première fois par le vaisseau de Jason; et toi, contrée que se disputent tour à tour un ennemi barbare et les frimas, quand viendra le jour où Ovide vous quittera, pour aller, docile aux ordres de César, subir ailleurs un exil moins dangereux! Me *faudra-t-il toujours* vivre dans ce pays barbare, et dois-je être inhumé dans la terre de Tomes? Permets que je dise, sans troubler la paix,(s'il en peut être aucune avec toi) qui règne entre nous, terre du Pont, toi que foule sans cesse le coursier rapide de l'ennemi qui t'environne; permets que je le dise : c'est toi qui fais le plus cruel tourment de mon exil, c'est toi qui rends mes malheurs plus lourds à supporter. Jamais tu ne respires le souffle du printemps couronné de fleurs; jamais tu ne vois le moissonneur dépouillé de ses vêtements; l'automne ne t'offre pas de pampre chargé de raisins, mais un froid excessif est ta température dans toutes les saisons. La glace enchaîne les mers qui te baignent, et les poissons nagent prisonniers sous cette voûte solide qui couvre les flots. Tu n'as point de fontaines, si ce n'est d'eau salée, boisson aussi propre peut-être à irriter la soif qu'à l'apaiser. Çà et là, dans tes vastes plaines, s'élèvent quelques arbres rares et inféconds, et tes plaines elles-mêmes semblent être une autre mer. Le chant des oiseaux y est inconnu, mais on y entend les cris rauques de ceux qui se désaltèrent, au fond des forêts éloignées, à quelque flaque d'eau marine. Tes champs stériles sont hérissés d'absinthe, moisson amère, et bien digne du sol qui la produit. Parlerai je de ces frayeurs continuelles, de ces attaques incessantes dirigées contre tes villes, par un ennemi dont les flèches sont trempées dans un poison mortel; de l'éloignement de ce pays isolé, inaccessible, où la terre n'offre pas

EPISTOLA PRIMA.

UXORI.

Æquor Iasonio pulsatum remige primum,
Quæque nec hoste fero, nec nive terra cares;
Ecquod erit tempus, quo vos ego Naso relinquam,
In minus hostilem jussus abire locum?
An mihi Barbaria vivendum semper in ista?
Inque Tomitana condar oportet humo?
Pace tua, si pax ulla est tibi, Pontica tellus,
Finitimus rapido quam terit hostis equo;
Pace tua dixisse velim; tu pessima duro
Pars es in exsilio; tu mala nostra gravas.
Tu neque ver sentis cinctum florente corona;
Tu neque messorum corpora nuda vides:
Nec tibi pampineas autumnus porrigit uvas.
Cuncta sed immodicum tempora frigus habent.
Tu glacie freta vincta tenes; et in æquore piscis
Inclusus tecta sæpe natavit aqua.
Nec tibi *sunt fontes*, laticis *nisi pæne marini*;
Qui potus dubium sistat alatne sitim.
Rara, neque hæc felix, in apertis eminet arvis
Arbor; et in terra est altera forma maris.
Non avis obloquitur, silvis nisi si qua remotis
Æquoreas rauco gutture potat aquas.
Tristia per vacuos horrent absinthia campos,
Conveniensque suo messis amara loco.
Adde metus, et quod murus pulsatur ab hoste,
Tinctaque mortifera tabe sagitta madet;
Quod procul hæc regio est, et ab omni devia cursu;
Nec pede quo quisquam, nec rate tutus eat.

plus de sûreté aux piétons que la mer aux navigateurs? Il n'est donc pas étonnant que, cherchant un terme à tant de maux, je demande avec instance un autre exil. Ce qui est étonnant, chère épouse, c'est que tu n'obtiennes pas cette faveur, c'est que tes larmes ne coulent pas au récit de mon infortune. Tu me demandes ce que tu dois faire? demande-le plutôt à toi-même; tu le sauras si tu veux en effet le savoir. Mais c'est peu de vouloir, il faut pour cela désirer avec ardeur; il faut que de tels soucis abrégent ton sommeil. La volonté, beaucoup d'autres l'ont sans doute, car est-il un homme assez cruel pour regretter que je goûte un peu de repos dans mon exil? Mais toi, c'est de tout ton cœur, de toutes tes forces que tu dois travailler à me servir. Si d'autres m'accordent leur appui, ton zèle doit l'emporter sur celui même de mes amis; toi, ma femme, tu dois en tout leur donner l'exemple.

Mes écrits t'imposent un grand rôle; tu y es citée comme le modèle des tendres épouses; crains de compromettre ce titre, si tu veux qu'on croie à la vérité de mes éloges et au courage avec lequel tu soutiens l'œuvre de ta renommée. Quand j'ensevelirais mes plaintes dans le silence, la renommée se plaindrait à ma place, si je ne recevais de toi tous les soins que je dois en attendre. Ma nouvelle fortune m'a exposé aux regards du peuple; elle m'a rendu plus célèbre que je ne l'étais jadis. Capanée, frappé de la foudre, en acquit plus de célébrité; Amphiaraüs, englouti avec ses chevaux dans le sein de la terre, n'est inconnu à personne. Le nom d'Ulysse serait moins répandu si ce héros eût erré moins longtemps sur les mers; Philoctète enfin doit à sa blessure une grande partie de sa gloire. Et moi aussi, si toutefois mon modeste nom n'est pas déplacé parmi de si grands noms, mes malheurs ont fait ma célébrité. Mes vers ne permettront pas non plus que tu restes ignorée, et déjà tu leur dois une renommée qui ne le cède en rien à celle de Battis de Cos. Ainsi toutes tes actions seront livrées au contrôle du public sur un vaste théâtre, et une multitude de spectateurs attestera ta piété conjugale. Crois-moi, toutes les fois que ton éloge revient dans mes vers, la femme qui les lit s'informe si tu les mérites réellement: et s'il en est plusieurs, comme je le pense, qui sont disposées à rendre justice à tes vertus, il en est plus d'une aussi qui ne manquera pas de chercher à critiquer tes actions; fais donc en sorte que l'envie ne puisse dire de toi: « Cette femme est bien lente à servir son malheureux époux! » et puisque les forces me manquent, que je suis incapable de conduire le char, tâche de soutenir seule le joug chancelant. Malade, épuisé, je tourne les yeux vers le médecin; viens à mon aide, pendant qu'il me reste encore un souffle de vie; ce que je ferais pour toi si j'étais le plus fort, toi qui pos-

Non igitur mirum, finem quærentibus horum
  Altera si nobis usque rogatur humus.
Te magis est mirum non hoc evincere, conjux;
  Inque meis lacrymas posse tenere malis.
Quid facias, quæris? quæras hoc scilicet ipsum;
  Invenies, vere si reperire voles.
Velle parum est: cupias, ut re potiaris, oportet;
  Et faciat somnos hæc tibi cura breves.
Velle reor multos: quis enim mihi tam sit iniquus,
  Optet ut exsilium pace carere meum?
Pectore te toto, cunctisque incumbere nervis,
  Et niti pro me nocte dieque decet.
Utque juvent alii, tu debes vincere amicos,
  Uxor, et ad partes prima venire tuas.
Magna tibi imposita est nostris persona libellis:
  Conjugis exemplum diceris esse bonæ.
Hanc cave degeneres: ut sint præconia nostra
  Vera fide, famæ quo tuearis opus.
Ut nihil ipse querar, tacito me fama queretur,
  Quæ debet, fuerit ni tibi cura mei.
Exposuit mea me populo fortuna videndum,
  Et plus notitiæ, quam fuit ante, dedit.
Notior est factus Capaneus a fulminis ictu;
  Notus humo mersis Amphiaraus equis;
Si minus errasset, notus minus esset Ulysses;
  Magna Philoctetæ vulnere fama suo est.
Si locus est aliquis tanta inter nomina parvis,
  Nos quoque conspicuos nostra ruina facit.
Nec te nesciri patitur mea pagina; qua non
  Inferius Coa Battide nomen habes.
Quicquid ages igitur, scena spectabere magna;
  Et pia non parvis testibus uxor eris.
Crede mihi; quoties laudaris carmine nostro
  Quæ legit has laudes an mereare rogat.
Utque favere reor plures virtutibus istis,
  Sic tua non paucæ carpere facta volent.
Quare tu præsta, ne livor dicere possit:
  Hæc est pro miseri lenta salute viri.
Quumque ego deficiam, nec possim ducere currum
  Fac tu sustineas debile sola jugum.
Ad medicum specto, venis fugientibus æger:
  Ultima pars animæ dum mihi restat, ades.
Quodque ego præstarem, si te magis ipse valerem,
  Id mihi, quum valeas fortius, ipsa refer.

sèdes cet heureux avantage, fais-le aujourd'hui. Tout l'exige, notre amour commun, les liens qui nous unissent, ton propre caractère. De plus, tu le dois à la famille dont tu fais partie; sache l'honorer par les vertus de ton sexe autant que par tes services. Quoi que tu fasses, si ta conduite n'est pas entièrement digne d'admiration, on ne pourra croire que tu sois l'amie de Marcia. Du reste, ces soins que je demande, je crois les mériter, et si tu veux en convenir, j'ai mérité aussi de toi quelque reconnaissance. Il est vrai que j'ai déjà reçu avec usure tout ce que j'étais en droit d'attendre, et l'envie, quand elle le voudrait, ne pourrait trouver prise sur toi. Mais à tes services passés, il en est un pourtant qu'il faut ajouter encore : que l'idée de mes malheurs te porte à oser davantage; obtiens que je sois relégué dans un pays moins horrible, et tous tes devoirs seront accomplis. Je demande beaucoup, mais tes prières pour moi n'auront rien d'odieux; et quand elles seraient vaines, ta défaite serait sans danger. Ne t'irrite pas si tant de fois, dans mes vers, j'insiste pour que tu fasses ce que tu fais réellement, et que tu sois semblable à toi-même. Le son de la trompette anime au combat les plus braves, et la voix du général excite les meilleurs soldats. Ta sagesse est connue; à toutes les époques de ta vie, tu en as donné des preuves; que ton courage égale donc ta sagesse. Il ne s'agit pas de t'armer pour moi de la hache des Amazones, ni de porter d'une main légère le bouclier échancré; il s'agit d'implorer un dieu, non pour m'obtenir ses faveurs, mais l'adoucissement de sa colère. Si tu n'as pas de crédit, tes larmes y suppléeront; par les larmes, ou jamais, on fléchit les dieux. Mes malheurs pourvoient amplement à ce que les tiennes ne tarissent pas; celle dont je suis l'époux n'a que trop de sujets de pleurs. Telle est ma destinée, pour toi sans doute à jamais lamentable; telles sont les richesses dont ma fortune te fait hommage.

S'il fallait, ce qu'aux dieux ne plaise! racheter ma vie aux dépens de la tienne, l'épouse d'Admète serait la femme que tu imiterais. Tu deviendrais rivale de Pénélope, si tu cherchais, fidèle à tes serments d'épouse, à tromper par une ruse innocente des adorateurs trop pressants. Si tu devais suivre au tombeau les mânes de ton époux, Laodamie serait ton guide. Tu te rappellerais la fille d'Iphias, si tu voulais te jeter vivante dans les flammes d'un bûcher. Mais tu n'as besoin ni de mourir ni d'entreprendre la tâche de Pénélope: il ne faut que prier l'épouse de César, cette femme dont la vertu et la pudeur donnent à notre siècle un éclat que n'efface pas celui des siècles antiques et qui, unissant les grâces de Vénus à la chasteté de Junon, fut seule trouvée digne de partager la couche d'un dieu. Pourquoi trembler à sa vue? Pourquoi craindre de l'aborder? Tes prières

Exigit hoc socialis amor, fœdusque maritum:
  Moribus hoc, conjux, exigis ipsa tuis.
Hoc domui debes, de qua censeris, ut illam
  Non magis officiis, quam probitate, colas.
Cuncta licet facias, nisi sis laudabilis uxor,
  Non poterit credi Marcia culta tibi.
Nec sumus indigni; nec, si vis vera fateri,
  Debetur meritis gratia nulla meis.
Redditur illa quidem grandi cum fœnore nobis;
  Nec te, si cupiat lædere, livor habet.
Sed tamen hoc factis adjunge prioribus unum,
  Pro nostris ut sis ambitiosa malis.
Ut minus infesta jaceam regione, labora:
  Clauda nec officii pars erit ulla tui.
Magna peto, sed non tamen invidiosa roganti:
  Utque ea non teneas, tuta repulsa tua est.
Nec mihi succense, toties si carmine nostro,
  Quod facis, ut facias, teque imitere, rogo.
Fortibus adsuevit tubicen prodesse, suoque
  Dux bene pugnantes incitat ore viros.
Nota tua est probitas, testataque tempus in omne:
  Sit virtus etiam non probitate minor.
Non tibi Amazonia est pro me sumenda securis,
  Aut excisa levi pelta gerenda manu.
Numen adorandum est; non ut mihi fiat amicum,
  Sed sit ut iratum, quam fuit ante, minus.
Gratia si nulla est, lacrymæ tibi gratia fient:
  Hac potes, aut nulla, parte movere Deos.
Quæ tibi ne desint, bene per mala nostra cavetur;
  Meque viro flendi copia dives adest.
Utque meæ res sunt, omni, puto, tempore flebis:
  Has fortuna tibi nostra ministrat opes.
Si mea mors redimenda tua, quod abominor, esset,
  Admeti conjux, quam sequereris, erat.
Æmula Penelopes fieres, si fraude pudica
  Instantes velles fallere nupta procos.
Si comes exstincti manes sequerere mariti,
  Esset dux facti Laodamia tui.
Iphias ante oculos tibi erat ponenda, volenti
  Corpus in accensos mittere forte rogos.
Nil opus est leto, nil Icariotide tela;
  Cæsaris at conjux ore precanda tuo;
Quæ præstat virtute sua, ne prisca vetustas
  Laude pudicitiæ sæcula nostra premat;
Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo,
  Sola est cœlesti digna reperta toro.

ne doivent s'adresser ni à l'impie Procné, ni à la fille d'Æétès, ni aux brus d'Égyptus, ni à l'odieuse épouse d'Agamemnon, ni à Scylla, dont les flancs épouvantent les flots du détroit de Sicile; ni à la mère de Télégonus, habile à donner aux hommes de nouvelles formes; ni à Méduse, dont la chevelure est entrelacée de serpents. Celle que tu dois fléchir est la première des femmes, celle que la Fortune a choisie pour prouver qu'elle n'est pas toujours aveugle, et qu'on l'en accuse à tort; celle enfin qui, dans le monde entier, du couchant à l'aurore, ne trouve personne de plus illustre qu'elle, excepté César. Cherche avec discernement et saisis aussitôt l'occasion de l'implorer, de peur que ton navire, en quittant le port, ne lutte contre une mer orageuse. Les oracles ne rendent pas toujours leurs arrêts sacrés, les temples eux-mêmes ne sont pas toujours ouverts. Quand Rome sera dans l'état où je suppose qu'elle est maintenant, lorsqu'aucune douleur ne viendra attrister le visage du peuple, quand la maison d'Auguste, digne d'être honorée comme le Capitole, sera, comme aujourd'hui (et puisse-t-elle l'être toujours!), au milieu de l'allégresse et de la paix, alors fassent les dieux que tu trouves un libre accès! alors espère dans l'heureuse issue de tes prières. Si elle est occupée d'intérêts plus graves, diffère encore, et crains, par trop de hâte, de renverser mes espérances. Je ne t'engage pas non plus à attendre qu'elle soit entièrement libre; à peine a-t-elle le loisir de songer à sa parure. Le palais fût-il entouré du majestueux cortége des sénateurs, il faut que tu pénètres jusqu'à elle, en dépit des obstacles. Arrivée en présence de cette nouvelle Junon, n'oublie pas le rôle que tu as à remplir.

N'excuse pas ma faute; le silence est ce qui convient le mieux à une mauvaise cause; que tes paroles ne soient que d'ardentes prières. Laisse alors couler tes larmes, et, prosternée aux pieds de l'immortelle, tends vers elle tes mains suppliantes; puis demande seulement qu'on m'éloigne de mes cruels ennemis; qu'il me suffise d'avoir contre moi la Fortune. J'ai bien d'autres recommandations à te faire; mais déjà troublée par la crainte, tu pourras à peine, d'une voix tremblante, prononcer ce que je viens de te dire. Le trouble, si je ne me trompe, ne saurait te nuire : qu'elle sente que tu redoutes sa majesté. Tes paroles entrecoupées de sanglots n'en serviront que mieux ma cause : parfois les larmes ne sont pas moins puissantes que les paroles. Fais encore que cette tentative soit favorisée par un jour heureux, une heure convenable, et inaugurée par de bons présages. Mais avant tout, allume le feu sur les saints autels, offre aux grands dieux l'encens et le vin pur, et que ces honneurs s'adressent surtout à Auguste, à son fils pieux, à celle qui partage sa couche. Puissent-ils te

Quid trepidas? quid adire times? non impia Procne,
  Filiave Æetæ voce movenda tua est :
Nec nurus Ægypti, nec sæva Agamemnonis uxor,
  Scyllaque, quæ Siculas inguine terret aquas;
Telegonive parens vertendis nata figuris,
  Nexave nodosas angue Medusa comas.
Femina sed princeps, in qua Fortuna videre
  Se probat, et cæcæ crimina falsa tulit :
Qua nihil in terris, ad finem solis ab ortu
  Clarius, excepto Cæsare, mundus habet.
Eligito tempus, captatum sæpe rogandi,
  Exeat adversa ne tua navis aqua.
Non semper sacras reddunt oracula sortes;
  Ipsaque non omni tempore fana patent.
Quum status urbis erit, qualem nunc auguror esse,
  Et nullus populi contrahet ora dolor;
Quum domus Augusti, Capitoli more colenda,
  Læta, quod est, et sit, plenaque pacis erit;
Tum tibi Di faciant adeundi copia fiat;
  Profectura aliquid tum tua verba puta.
Si quid aget majus, differ tua cœpta; caveque
  Spem festinando præcipitare meam.
Nec rursus jubeo, dum sit vacuissima, quæras :
  Corporis ad cultum vix vacat illa sui.
Curia quum patribus fuerit stipata verendis,
  Per rerum turbam tu quoque oportet eas.
Quum tibi contigerit vultum Junonis adire,
  Fac sis personæ, quam tuearo, memor.
Nec factum defende meum; mala causa silenda est :
  Nil nisi sollicitæ sint tua verba preces.
Tum lacrymis demenda mora est, submissaque terræ
  Ad non mortales brachia tende pedes.
Tum pete nil aliud, sævo nisi ab hoste recedam :
  Hostem Fortunam sit satis esse mihi.
Plura quidem subeunt; sed jam turbata timore
  Hæc quoque vix poteris ore tremente loqui.
Suspicor hoc damno tibi non fore; sentiat illa
  Te majestatem pertimuisse suam.
Nec tua si fletu scindantur verba, nocebit :
  Interdum lacrymæ pondera vocis habent.
Lux etiam cœptis facito bona talibus adsit,
  Horaque conveniens, auspiciumque favens.
Sed prius, imposito sanctis altaribus igni,
  Tura fer ad magnos vinaque pura Deos.
E quibus ante omnes Augustum numen adora,
  Progeniemque piam, participemque tori.

témoigner encore leur bienveillance habituelle, et voir d'un œil attendri couler tes larmes !

LETTRE II.

A COTTA.

Plaise aux dieux, Cotta, que cette lettre et les vœux que j'y fais pour toi te trouvent en aussi bonne santé que je le désire ! Mon assurance sur ce point diminue mes souffrances, et ta santé fait celle de la meilleure partie de moi-même. Lorsque mes autres amis, découragés, abandonnent mes voiles déchirées par la tempête, tu restes comme la dernière ancre de mon navire fracassé ; ton amitié m'est donc bien douce, et je pardonne à ceux qui m'ont tourné le dos avec la fortune. La foudre qui n'atteint qu'un seul homme en épouvante bien d'autres, et la foule éperdue tremble d'effroi près de la victime. Quand un mur menace ruine, l'inquiétude rend bientôt désert l'espace qui l'environne. Quel est l'homme un peu timide qui, de peur de gagner un mal contagieux, ne se hâte de quitter son voisin malade? Ainsi quelques-uns de mes amis m'ont délaissé, non par haine pour moi, mais par excès de crainte. Ni l'affection ni le zèle pour mes intérêts ne leur a manqué ; ils ont redouté la colère des dieux. S'ils peuvent sembler trop circonspects et trop timides, ils ne méritent pas qu'on les flétrisse du nom de méchants. Ainsi, dans ma candeur, j'excuse les amis qui me sont chers ; ainsi je les justifie de tout reproche à mon égard. Qu'ils s'applaudissent de mon indulgence, et puissent dire que mon propre témoignage est la preuve éclatante de leur innocence. Quant à toi et au petit nombre d'amis qui auraient cru se déshonorer en me refusant toute espèce de secours dans mon adversité, le souvenir de leurs bienfaits ne périra que lorsque de mon corps consumé il ne restera plus que des cendres. Je me trompe ; ce souvenir durera plus que ma vie, si toutefois la postérité lit mes écrits. Un corps est le tribut que réclame le bûcher ; mais un nom, mais la gloire échappent aux ravages des flammes. Thésée est mort, le compagnon d'Oreste l'est aussi ; cependant ils vivent par les éloges qui consacrent leurs belles actions. Nos descendants rediront aussi vos louanges, et mes vers assureront votre gloire. Ici, déjà, les Sarmates et les Gètes vous connaissent, et ce peuple de barbares est lui-même sensible à votre généreux attachement. Comme je les entretenais de la fidélité que vous m'avez gardée (car j'ai appris à parler le gète et le sarmate), un vieillard qui se trouvait par hasard

Sint utinam mites solito tibi more, tuasque
Non duris lacrymas vultibus adspiciant.

EPISTOLA II.

COTTÆ.

Quam legis a nobis missam tibi, Cotta, salutem,
Missa sit ut vere, perveniatque, precor.
Namque meis sospes multum cruciatibus aufers,
Utque sit e nobis pars bona salva, facis.
Quumque labent alii, jactataque vela relinquant,
Tu laceræ remanes anchora sola rati.
Grata tua est igitur pietas : ignoscimus illis,
Qui cum fortuna terga dedere fugæ.
Quum feriant unum, non unum fulmina terrent,
Junctaque percusso turba pavere solet :
Quumque dedit paries venturæ signa ruinæ,
Sollicito vacuus fit locus ille metu.
Quis non e timidis ægri contagia vitat,
Vicinum metuens ne trahat inde malum?
Me quoque amicorum nimio terrore metuque,
Non odio, quidam destituere mei.
Non illis pietas, non officiosa voluntas
Defuit : adversos extimuere Deos.
Utque magis cauti possunt timidique videri,
Sic adpellari non meruere mali.
At meus excusat caros ita candor amicos,
Utque habeant de me crimina nulla, favet.
Sint hac contenti venia, signentque licebit
Purgari factum, me quoque teste, suum.
Pars estis pauci potior, qui rebus in arctis
Ferre mihi nullam turpe putastis opem.
Tunc igitur meriti morietur gratia vestri,
Quum cinis absumto corpore factus ero.
Fallar, et illa meæ superabit tempora vitæ,
Si tamen a memori posteritate legar.
Corpora debentur mœstis exsanguia bustis :
Effugiunt structos nomen honorque rogos.
Occidit et Theseus, et qui comitavit Oresten :
Sed tamen in laudes vivit uterque suas.
Vos etiam seri laudabunt sæpe nepotes,
Claraque erit scriptis gloria vestra meis.
Hic quoque Sauromatæ jam vos novere, Getæque,
Et tales animos barbara turba probat.
Quumque ego de vestra nuper probitate referrem,
Nam didici getice sarmaticeque loqui,

dans l'assemblée, répondant à ce qu'il venait d'entendre, nous raconta ce qui suit :

« Étrangers, habitants des rives du Danube, et loin de vos climats, nous aussi nous connaissons bien le nom de l'amitié. Il est dans la Scythie un pays que nos ancêtres ont nommé Tauride et qui n'est pas très-éloigné de celui des Gètes. C'est là que je suis né, et je n'en rougis pas. Mes compatriotes adorent la déesse sœur d'Apollon. Son temple, soutenu par de gigantesques colonnes, y existe encore aujourd'hui, et l'on y monte par un escalier de quarante degrés. La renommée rapporte qu'autrefois il y avait dans ce temple une statue de la divinité, venue du ciel ; et ce qui ne permet pas d'en douter, c'est que la base en est encore debout. Un autel dont la pierre, à son origine, était blanche a changé de couleur; il est devenu rouge du sang qui l'arrosa. Une femme pour qui ne brilla jamais le flambeau d'hyménée, et qui surpasse en noblesse toutes les filles de la Scythie, préside aux sacrifices. Tout étranger doit tomber sous le le fer sacré de la prêtresse : tel est le genre de sacrifices institués par nos aïeux. Là régna Thoas, prince célèbre dans les Palus-Méotides, et plus célèbre encore dans tous les pays baignés par les eaux de l'Euxin. Sous son règne, je ne sais quelle Iphigénie y vint, dit-on, à travers les airs. On prétend même que Diane la transporta, dans un nuage, au-dessus des mers et sur les ailes des vents, et qu'elle la déposa en ces lieux. Depuis plusieurs années elle présidait, selon les rites, au culte de la déesse, prêtant, malgré elle, sa main à ces devoirs sanglants, quand deux jeunes hommes, portés sur un navire aux voiles rapides, abordèrent à notre rivage. Tous deux de même âge, leur amitié était aussi la même. Oreste était l'un, et l'autre Pylade : la renommée a conservé leurs noms. Ils furent aussitôt conduits à l'autel redoutable de Diane, les mains liées derrière le dos. La prêtresse grecque arrosa d'eau lustrale les deux prisonniers, puis ceignit leur chevelure d'une longue bandelette. Pendant qu'elle prépare le sacrifice, qu'elle couvre lentement leur front du bandeau sacré, qu'elle imagine tous les moyens possibles de retard : « Pardonnez, dit-elle, ô jeunes gens : ce n'est point moi qui suis cruelle; les sacrifices que j'accomplis sont plus barbares que ce pays même, mais telle est la religion de ce peuple. Cependant de quelle ville venez-vous? quelle route cherchiez-vous sur votre navire aux tristes présages ? » Elle dit, et la pieuse prêtresse, en entendant nommer leur patrie, apprend qu'elle est aussi la sienne. « Que l'un de vous, dit-elle alors, soit immolé au pied de l'autel, et que l'autre aille l'annoncer au séjour de vos pères. » Pylade, décidé à mourir, exige de son cher Oreste qu'il soit le porteur du message. Oreste s'y refuse; tous deux se disputent ainsi la gloire

Forte senex quidam, cœtu quum staret in illo,
Reddidit ad nostros talia verba sonos :
Nos quoque amicitiæ nomen bene novimus, hospes,
Quos procul a vobis frigidus Ister habet.
Est locus in Scythia, Taurosque dixere priores,
Qui Getica longe non ita distat humo.
Hac ego sum terra, patriæ nec pœnitet, ortus.
Consortem Phœbi gens colit illa Deam.
Templa manent hodie vastis innixa columnis,
Perque quater denos itur in illa gradus.
Fama refert, illic signum cœleste fuisse :
Quoque minus dubites, stat basis orba Dea.
Araque, quæ fuerat natura candida saxi,
Decolor adfuso tincta cruore rubet.
Femina sacra facit, tædæ non nota jugali,
Quæ superat Scythicas nobilitate nurus.
Sacrificî genus est, sic instituere priores,
Advena virgineo cæsus ut ense cadat.
Regna Thoas habuit, Mæotide clarus in ora :
Nec fuit Euxinis notior alter aquis.
Sceptra tenente illo, liquidas fecisse per auras
Nescio quam dicunt Iphigenian iter;
Quam levibus ventis sub nube per æquora vectam
Creditur his Phœbe deposuisse locis.
Præfuerat templo multos ea rite per annos,
Invita peragens tristia sacra manu;
Quum duo velifera juvenes venere carina,
Presseruntque suo litora nostra pede.
Par fuit his ætas, et amor : quorum alter Orestes,
Alter erat Pylades : nomina fama tenet.
Protinus immitem Triviæ ducuntur ad aram,
Evincti geminas ad sua terga manus.
Spargit aqua captos lustrali Graia sacerdos,
Ambiat ut fulvas infula longa comas.
Dumque parat sacrum, dum velat tempora vittis,
Dum tardæ causas invenit usque moræ :
Non ego crudelis; juvenes, ignoscite, dixit;
Sacra suo facio barbariora loco.
Ritus is est gentis : qua vos tamen urbe venitis?
Quove parum fausta puppe petistis iter ?
Dixit : et, audito patriæ pia nomine, virgo,
Consortes urbis comperit esse suæ.
Alter at e vobis, inquit, cadat hostia sacri;
Ad patrias sedes nuntius alter eat.
Ire jubet Pylades carum, periturus, Oresten :
Hic negat; inque vicem pugnat uterque mori.

de mourir l'un pour l'autre. Ce fut la seule fois qu'ils ne furent point d'accord; jusqu'alors aucun différend n'avait altéré leur union. Pendant que les jeunes étrangers font assaut de dévouement, la prêtresse trace quelques lignes qu'elle adresse à son frère : elle lui donnait des ordres, et, admirez les hasards de la vie humaine, celui qu'elle charge de les transmettre était son frère lui-même. Aussitôt ils enlèvent du temple une statue de la déesse, s'embarquent, et fuient secrètement à travers les vastes mers. L'amitié admirable de ces jeunes gens, quoique bien des années se soient écoulées depuis, a encore une immense célébrité dans toute la Scythie. »

Lorsque le vieillard eut achevé cette histoire, déjà fort répandue dans cette contrée, tous les auditeurs applaudirent à cette conduite, à cette pieuse fidélité. C'est que sur ces bords, les plus sauvages du monde, le nom de l'amitié attendrit aussi ces cœurs farouches. Que ne devez-vous pas faire, vous, enfants de la capitale de l'Ausonie, lorsque de telles actions adoucissent l'insensibilité même des Gètes, toi surtout, Cotta, dont le cœur fut toujours tendre, et dont le caractère est un si noble indice de ta haute naissance? Ces qualités ne seraient désavouées ni par Volésus, qui a donné son nom à ta famille, ni par Numa, ton ancêtre maternel : ils applaudiraient à ce surnom de Cotta, ajouté au nom d'une antique maison, laquelle sans toi allait s'éteindre! Digne héritier de cette longue suite d'aïeux, songe qu'il sied aux vertus de ta famille de secourir un ami tombé dans la disgrâce.

LETTRE III.

A FABIUS MAXIMUS.

Maxime, toi la gloire de la maison des Fabius, si tu peux donner quelques instants à un ami exilé, accorde-moi cette faveur, tandis que je vais te raconter ce que j'ai vu, et ce qui est ou l'ombre d'un corps, ou un être réel, ou simplement l'illusion d'un songe.

Il faisait nuit : à travers les doubles battants des mes fenêtres, la lune pénétrait brillante et telle qu'elle est à peu près vers le milieu du mois. J'étais plongé dans le sommeil, le remède ordinaire de tous les soucis, et une molle langueur enchaînait mes membres sur mon lit, quand tout à coup l'air frémit, agité par des ailes, et ma fenêtre, légèrement secouée, fit entendre comme un faible gémissement. Saisi d'effroi, je me lève appuyé sur le bras gauche, et le sommeil s'enfuit, chassé par mes alarmes. L'Amour était devant moi, non pas avec ce visage que je lui connaissais jadis, mais triste, abattu et la main gauche armée d'un bâton d'érable. Il n'avait ni collier au cou, ni réseau sur la tête;

Exstitit hoc unum, quo non convenerit illis :
Cætera par concors et sine lite fuit.
Dum peragunt pulchri juvenes certamen amoris,
Ad fratrem scriptas exarat illa notas :
Ad fratrem mandata dabat, cuique illa dabantur,
Humanos casus adspice, frater erat.
Nec mora; de templo rapiunt simulacra Dianæ,
Clamque per immensas puppe feruntur aquas.
Mirus amor juvenum, quamvis abiere tot anni,
In Scythia magnum nunc quoque nomen habet.
Fabula narrata est postquam vulgaris ab illo,
Laudarunt omnes facta piamque fidem.
Scilicet hac etiam, qua nulla ferocior, ora
Nomen amicitiæ barbara corda movet.
Quid facere Ausonia geniti debetis in urbe,
Quum tangant diros talia facta Getas?
Adde, quod est animus semper tibi mitis, et altæ
Indicium mores nobilitatis habet;
Quos Volesus patrii cognoscat nominis auctor;
Quos Numa maternus non neget esse suos :
Adjectique probent genitiva ad nomina Cottæ,
Si tu non esses, interitura domus.
Digne vir hac serie, lapso succurrere amico
Conveniens istis moribus esse puta.

EPISTOLA III.

FABIO MAXIMO.

Si vacat exiguum profugo dare tempus amico,
O sidus Fabiæ, Maxime, gentis, ades :
Dum tibi quæ vidi referam; seu corporis umbra,
Seu veri species, seu fuit ille sopor.
Nox erat : et bifores intrabat Luna fenestras,
Mense fere medio quanta nitere solet.
Publica me requies curarum somnus habebat,
Fusaque erant toto languida membra toro :
Quum subito pennis agitatus inhorruit aer,
Et gemuit parvo mota fenestra sono.
Territus in cubitum relevo mea membra sinistrum,
Pulsus et e trepido pectore somnus abit.
Stabat Amor vultu non quo prius esse solebat,
Fulcra tenens læva tristis acerna manu;
Nec torquem collo, nec habens crinale capillis,
Nec bene dispositas comtus, ut ante, comas. 16

sa chevelure, dans un désordre qu'elle n'avait point autrefois, tombait avec négligence sur sa figure horriblement altérée. Il me sembla même que ses ailes étaient hérissées, ainsi que l'est le plumage d'une colombe que plusieurs mains ont froissée. Aussitôt que je l'eus reconnu, car nul n'est plus connu de moi, j'osai lui parler en ces termes : « Enfant, toi qui trompas ton maître, et qui causas son exil, toi que je n'aurais jamais dû instruire des secrets de ta puissance, te voilà donc venu dans un pays d'où la paix est à jamais bannie, dans ces contrées sauvages où l'Ister est toujours enchaîné par les glaces! Quel motif t'y amène, si ce n'est pour être témoin de mes maux? Ces maux, si tu l'ignores, t'ont rendu odieux. C'est toi qui le premier me dictas des vers badins. C'est pour t'obéir que je fis alterner l'hexamètre et le pentamètre. Tu ne m'as pas permis de m'élever jusqu'au rhythme d'Homère, ni de chanter les hauts-faits des guerriers fameux. Peut-être que ton arc et ton flambeau ont diminué la vigueur peu étendue, mais cependant réelle, de mon génie; car, occupé que j'étais à célébrer ton empire et celui de ta mère, mon esprit ne pouvait songer à une œuvre plus sérieuse. Ce ne fut pas assez : j'ai fait, insensé! d'autres vers encore, afin de te rendre, par mes leçons, plus habile, et, malheureux que je suis! l'exil a été ma récompense, l'exil aux extrémités du monde, dans un pays où les douceurs de la paix sont inconnues. Tel ne fut pas Eumolpus, fils de Chionée, envers Orphée; tel ne fut pas Olympus envers le satyre Marsyas; telle ne fut pas la récompense que Chiron reçut d'Achille, et l'on ne dit pas que Numa ait jamais nui à Pythagore; enfin, pour ne pas rappeler tous ces noms empruntés aux siècles passés, je suis le seul qu'ait perdu un disciple ingrat. Je te donnais, folâtre enfant, des armes et des leçons; et voilà le prix que le maître reçoit de son élève! Cependant, tu le sais, et tu pourrais hardiment le jurer, je n'ai jamais conspiré dans mes vers contre des nœuds légitimes. J'ai écrit pour ces femmes dont la chevelure ne porte point de bandelette, symbole de la pudeur; dont les pieds ne sont pas, à la faveur d'une robe traînante, invisibles aux regards. Dis encore, je te prie, quand ai-je appris à séduire les épouses et à jeter de l'incertitude sur la naissance des enfants? N'ai-je pas, censeur rigide, interdit la lecture de mes livres à toutes les femmes que la loi empêche de lier des intrigues galantes? A quoi m'ont servi tous ces ménagements, puisque je suis accusé d'avoir favorisé l'adultère, ce crime réprouvé par une loi rigoureuse? Mais, je t'en supplie, et si tu m'exauces, que tes flèches soient partout triomphantes! que ton flambeau brûle d'un feu actif et éternel!

Horrida pendebant molles super ora capilli;
  Et visa est oculis horrida penna meis.
Qualis in aeriæ tergo solet esse columbæ,
  Tractantum multæ quam tetigere manus.
Hunc, simul agnovi, neque enim mihi notior alter
  Talibus adfata est libera lingua sonis :
O puer, exsilii decepto causa magistro,
  Quem fuit utilius non docuisse mihi!
Huc quoque venisti, pax est ubi tempore nullo,
  Et coit adstrictis barbarus Ister aquis?
Quæ tibi causa viæ, nisi uti mala nostra videres?
  Quo sunt, si nescis, invidiosa tibi.
Tu mihi dictasti juvenilia carmina primus :
  Adposui senis, te duce, quinque pedes.
Nec me Mæonio consurgere carmine, nec me
  Dicere magnorum passus es acta ducum.
Forsitan exiguas, aliquas tamen, arcus et ignis
  Ingenii vires comminuere mei.
Namque ego dum canto tua regna, tuæque parentis,
  In nullum mea mens grande vacavit opus.
Nec satis id fuerat; stultus quoque carmina feci,
  Artibus ut posses non rudis esse meis;
Pro quibus exsilium misero mihi reddita merces :
  Id quoque in extremis, et sine pace, locis.
At non Chionides Eumolpus in Orphea talis;
  In Phryga nec Satyrum talis Olympus erat :
Præmia nec Chiron ab Achilli talia cepit,
  Pythagoræque ferunt non nocuisse Numam.
Nomina neu referam longum collecta per ævum.
  Discipulo perii solus ab ipse meo.
Dum damus arma tibi, dum te, lascive, docemus,
  Hæc te discipulo dona magister habet.
Scis tamen, ut liquido juratus dicere posis,
  Non me legitimos sollicitasse toros.
Scripsimus hæc istis, quarum nec vitta pudicos
  Contingit crines, nec stola longa pedes.
Dic, precor, ecquando didicisti fallere nuptas,
  Et facere incertum per mea jussa genus?
An sit ab his omnis rigide submota libellis,
  Quam lex furtivos arcet habere viros?
Quid tamen hoc prodest, vetiti si lege severa
  Credor adulterii composuisse notas?
At tu, sic habeas ferientes cuncta sagittas;
  Sic nunquam rapido lampades igne vacent;
Sic regat imperium, terrasque coerceat omnes
  Cæsar, ab Æneæ qui tibi fratre nepos;

que César, ton neveu, puisque Énée est ton frère, gouverne l'empire, et tienne soumis à son sceptre tout l'univers! Fais en sorte que sa colère ne soit pas implacable, et que j'aille, s'il le veut bien, expier ma faute dans un lieu moins affreux! » C'est ainsi qu'il me semblait parler à l'enfant ailé, et voilà la réponse que je crus entendre : « Je jure par mon flambeau et par mes flèches, par ces armes également redoutables, par ma mère, par la tête sacrée de César, que tes leçons ne m'ont rien appris d'illicite, et que, dans ton *Art d'aimer*, il n'est rien de coupable. Plût au ciel que tu justifiasses aussi bien tout le reste! Mais une autre chose, tu le sais, te nuisit bien davantage. Quel que soit ce grief (car c'est une blessure que je ne veux pas rouvrir), tu ne peux te dire innocent. Quand je donnerais à ta faute le nom spécieux d'erreur, la colère de ton juge n'alla pas au delà de ce que tu méritais. Cependant, pour te voir et te consoler dans ton accablement, j'ai fatigué mes ailes à franchir d'incommensurables espaces. J'ai visité ces lieux pour la première fois lorsque, à la prière de ma mère, la vierge du Phase fut percée de mes traits ; si je les revois aujourd'hui, après tant de siècles, c'est pour toi, le soldat le plus cher de toute ma milice. Sois donc rassuré : le courroux de César s'apaisera; tes vœux ardents seront satisfaits, et tu verras briller un jour plus heureux. Ne crains pas les retards ; l'instant que nous désirons approche. Le triomphe de Tibère a répandu la joie dans tous les cœurs. Quand la famille d'Auguste, ses fils et Livie leur mère, sont dans l'allégresse; quand toi-même, père de la patrie et du jeune triomphateur, tu t'associes à cette allégresse; quand le peuple te félicite, et que, dans toute la ville, l'encens brûle sur les autels; quand le temple le plus vénéré offre un accès facile, espérons que nos prières ne resteront pas sans pouvoir. » Il dit, et le dieu s'évanouit dans les airs, ou moi-même je cessai de rêver. Si je doutais, Maxime, que tu approuvasses ces paroles, j'aimerais mieux croire que les cygnes sont de la couleur de Memnon. Mais le lait ne devient jamais noir comme la poix, et l'ivoire éclatant de blancheur ne se change pas en térébinthe. Ta naissance est digne de ton caractère, car tu as le noble cœur et la loyauté d'Hercule. De tels sentiments sont inaccessibles à l'envie, ce vice des lâches, qui rampe comme la vipère, et se dérobe aux regards. La noblesse même de ta naissance est effacée par l'élévation de ton âme, et ton caractère ne dément pas le nom que tu portes. Que d'autres donc persécutent les malheureux; qu'ils aiment à se faire craindre; qu'ils s'arment de traits imprégnés d'un fiel corrosif; toi, tu sors d'une famille accoutumée à venir au secours des infortunés qui l'implorent. C'est parmi ces derniers que je te prie de vouloir bien me compter.

Effice, sit nobis non implacabilis ira,
  Meque loco plecti commodiore velit.
Hæc ego visus eram puero dixisse volucri;
  Hos visus nobis ille dedisse sonos :
Per, mea tela, faces, et per, mea tela, sagittas,
  Per matrem juro, Cæsareumque caput;
Nil, nisi concessum, nos te didicisse magistro,
  Artibus et nullum crimen inesse tuis.
Utque hoc, sic utinam defendere cætera posses!
  Scis aliud, quod te læserit, esse magis.
Quicquid id est, neque enim debet dolor ille referri;
  Non potes a culpa dicere abesse tua.
Tu licet erroris sub imagine crimen obumbres,
  Non gravior merito vindicis ira fuit.
Ut tamen adspicerem, consolarerque jacentem,
  Lapsa per immensas est mihi penna vias.
Hæc loca tum primum vidi, quum, matre rogante,
  Phasias est telis fixa puella meis.
Quæ nunc cur iterum post sæcula longa revisam,
  Tu facis, o castris miles amice meis.
Pone metus igitur: mitescet Cæsaris ira,
  Et veniet votis mollior hora tuis.
Neve moram timeas, tempus quod quærimus instat;
  Cunctaque lætitiæ plena triumphus habet.
Dum domus, et nati, dum mater Livia gaudet;
  Dum gaudes, patriæ magne ducisque pater;
Dum tibi gratatur populus, totamque per urbem
  Omnis odoratis ignibus ara calet;
Dum faciles aditus præbet venerabile templum;
  Sperandum nostras posse valere preces.
Dixit; et aut ille est tenues dilapsus in auras,
  Cœperunt sensus aut vigilare mei.
Si dubitem quin his faveas, o Maxime, dictis,
  Memnonio cycnos esse colore putem.
Sed neque mutatur nigra pice lacteus humor;
  Nec, quod erat candens, fit terebinthus, ebur.
Conveniens animo genus est tibi; nobile namque
  Pectus et Herculeæ simplicitatis habes.
Livor, iners vitium, mores non exit in altos,
  Utque latens ima vipera serpit humo.
Mens tua sublimis supra genus eminet ipsum,
  Grandius ingenio nec tibi nomen inest.
Ergo alii noceant miseris, optentque timeri,
  Tinctaque mordaci spicula felle gerant.
At tua supplicibus domus est adsueta juvandis :
  In quorum numero me precor esse velis.

LETTRE IV.

A RUFIN.

Ovide, ton ami, t'adresse, ô Rufinus, de son exil de Tomes, l'hommage de ses vœux sincères, et te prie en même temps d'accueillir avec faveur son *Triomphe*, si déjà ce poëme est tombé entre tes mains. C'est un ouvrage bien modeste, bien au-dessous de la grandeur du sujet; mais, tel qu'il est, je te prie de le protéger. Un corps sain puise en lui-même sa force, et n'a nul besoin d'un Machaon ; mais le malade, inquiet sur son état, a recours aux conseils du médecin. Les grands poëtes se passent bien d'un lecteur indulgent; ils savent captiver le plus difficile et le plus rebelle. Pour moi, dont les longues souffrances ont émoussé le génie, ou qui peut-être n'en eus jamais, je sens que mes forces sont affaiblies, et je n'attends de salut que de ton indulgence; si tu me la refuses, tout est perdu pour moi; et si tous mes ouvrages réclament l'appui d'une faveur bienveillante, c'est surtout à l'indulgence que ce nouveau livre a des droits. D'autres poëtes ont chanté les triomphes dont ils ont été les témoins ; c'est quelque chose alors d'appeler sa mémoire au secours de sa main, et d'écrire ce qu'on a vu; moi, ce que je raconte, mon oreille avide en a à peine saisi le bruit, et je n'ai vu que par les yeux de la renommée. Peut-on avoir les mêmes inspirations, le même enthousiasme, que celui qui a tout vu, qui a tout entendu? Cet argent, cet or, cette pourpre, confondant leurs couleurs éclatantes, ce spectacle pompeux dont vous avez joui, ce n'est point là ce que mes yeux regrettent ; mais l'aspect des lieux, mais ces nations aux mille formes diverses, mais l'image des combats, auraient fécondé ma muse ; j'aurais puisé des inspirations jusque sur le visage des rois captifs, ce miroir de leurs pensées. Aux applaudissements du peuple, à ses transports de joie, le plus froid génie pouvait s'échauffer, et j'aurais senti, à ces acclamations bruyantes, mon ardeur s'éveiller, comme le soldat novice aux accents du clairon. Mon cœur fût-il plus froid que la neige et la glace, plus froid que le pays où je languis exilé, la figure du triomphateur debout sur son char d'ivoire aurait arraché mes sens à l'engourdissement. Privé de tels secours, n'ayant pour guide que des bruits incertains, ce n'est pas sans motif que je fais un appel à ta bienveillance. Je ne connaissais ni les noms des chefs ni les noms des lieux ; à peine avais-je sous ma main les premiers matériaux. Quelle partie de ce grand événement la renommée pouvait-elle m'apprendre? que pouvait m'écrire un ami? Je n'en ai que plus de droit, ô lecteur, à ton indulgence, s'il est vrai que j'ai

EPISTOLA IV.

RUFINO.

Hæc tibi non vanam portantia verba salutem,
  Naso Tomitana mittit ab urbe tuus;
Utque suo faveas mandat, Rufine, triumpho;
  In vestras venit si tamen ille manus.
Est opus exiguum, vastisque paratibus impar,
  Quale tamen cumque est, ut tueare rogo.
Firma valent per se, nullumque Machaona quærunt:
  Ad medicam dubius confugit æger opem.
Non opus est magnis placido lectore poetis:
  Quamlibet invitum difficilemque tenent.
Nos, quibus ingenium longi minuere labores,
  Aut etiam nullum forsitan ante fuit,
Viribus infirmi, vestro candore valemus:
  Quem mihi si demas, omnia rapta putem.
Cunctaque quum mea sint propenso nixa favore,
  Præcipuum veniæ jus habet ille liber.
Spectatum vates alii scripsere triumphum.
  Est aliquid memori visa notare manu.
Nos ea vix avidam vulgo captata per aurem
  Scripsimus: atque oculi fama fuere mei.
Scilicet adfectus similes, aut impetus idem,
  Rebus ab auditis conspicuisque venit?
Nec nitor argenti, quem vos vidistis, et auri,
  Quod mihi defuerit, purpuraque illa, queror:
Sed loca, sed gentes formatæ mille figuris
  Nutrissent carmen, præliaque ipsa, meum.
Et regum vultus, certissima pignora mentis,
  Juvissent aliqua forsitan illud opus.
Plausibus ex ipsis populi, lætoque favore,
  Ingenium quodvis incaluisse potest.
Tamque ego sumsissem tali clangore vigorem,
  Quam rudis audita miles ad arma tuba.
Pectora sint nobis nivibus glacieque licebit,
  Atque hoc, quem patior, frigidiora loco:
Illa ducis facies, in curru stantis eburno,
  Excuteret frigus sensibus omne meis.
His ego defectus, dubiisque auctoribus usus,
  Ad vestri venio jure favoris opem.
Nec mihi nota ducum, nec sunt mihi nota locorum
  Nomina: materiam vix habuere manus.
Pars quota de tantis rebus, quam fama referre,
  Aut aliquis nobis scribere posset, erat?
Quo magis, o lector, debes ignoscere, si quid
  Erratum est illic, præteritumve mihi.

commis quelque erreur, ou négligé quelque fait! D'ailleurs, ma lyre, éternel écho des plaintes de son maître, s'est prêtée difficilement à des chants d'allégresse; après une si longue désuétude, à peine si quelques mots heureux naissaient sous ma plume. Il me semblait étrange que je me réjouisse de quelque chose. Comme les yeux redoutent l'éclat du soleil dont ils ont perdu l'habitude, ainsi mon esprit ne pouvait s'animer à des pensées joyeuses. La nouveauté est aussi, de toutes les choses, celle qui nous plaît le plus : un service qui s'est fait attendre perd tout son prix; les écrits publiés à l'envi sur ce glorieux triomphe sont lus sans doute, depuis longtemps, par le peuple romain; c'était alors un breuvage offert à des lutteurs altérés, et la coupe que je leur présente les trouvera rassasiés; c'était une eau fraîche qu'ils buvaient, et la mienne est tiède maintenant. Cependant je ne suis pas resté oisif; ce n'est pas à la paresse qu'il faut attribuer mon retard; mais j'habite les rivages les plus reculés du vaste Océan, et, pendant que la nouvelle arrive en ces lieux, que mes vers se font à la hâte, et que l'œuvre, achevée, s'achemine vers vous, une année peut s'écouler. En outre, il n'est point indifférent que ta main cueille la première rose, intacte encore, ou qu'elle ne trouve plus que quelques roses oubliées. Est-il donc étonnant, lorsque le jardin est épuisé de ses fleurs, que je n'aie pu tresser une couronne digne de mon héros? Que nul poëte, je te prie, ne m'accuse ici de venir faire le procès à ses vers; ma muse n'a parlé que pour elle. Poëtes, votre sainte mission m'est commune, si toutefois les malheureux ont encore accès dans vos chœurs. Amis, vous eûtes toujours une grande part dans ma vie, et je n'ai pas cessé de vous être présent et fidèle. Souffrez donc que je vous recommande mes vers; puisque moi-même je ne puis les défendre. Un écrivain n'a guère de succès qu'après sa mort; car l'envie s'attaque aux vivants, et les déchire misérablement. Si une triste existence est déjà presque la mort, la terre attend ma dépouille, et il ne manque plus à ma destinée, pour être accomplie, que le séjour de la tombe. Enfin, quand chacun critiquerait mon œuvre, personne, du moins, ne blâmera mon zèle; si mes forces ont failli, mes intentions ont toujours été dignes d'éloges, et cela, je l'espère, suffit aux dieux. C'est pour cela que le pauvre est bienvenu au pied de leurs autels, et que le sacrifice d'une jeune brebis leur est aussi agréable que celui d'un taureau. Au reste, le sujet était si grand que même le chantre immortel de l'Iliade eût fléchi sous le poids; et puis, le char trop faible de l'élégie n'aurait pu, sur ses roues inégales, soutenir le poids énorme d'un tel triomphe. Quelle mesure emploierai-je désormais? je l'ignore. Ta conquête, fleuve du Rhin, nous présage un nouveau triomphe, et les présages

Adde, quod, adsiduam domini meditata querelam,
Ad lætum carmen vix mea versa lyra est.
Vix bona post tanto quærenti verba subibant,
Et gaudere aliquid, res mihi visa nova est.
Utque reformidant insuetum lumina solem,
Sic ad lætitiam mens mea segnis erat.
Est quoque cunctarum novitas carissima rerum :
Gratiaque officio, quod mora tardat, abest.
Cætera certatim de magno scripta triumpho
Jam pridem populi suspicor ore legi.
Illa bibit sitiens, lector mea pocula plenus :
Illa recens pota est, nostra tepescit aqua.
Non ego cessavi, nec fecit inertia serum :
Ultima me vasti sustinet ora freti.
Dum venit huc rumor, properataque carmina fiunt,
Factaque eunt ad vos, annus abisse potest.
Nec minimum refert intacta rosaria primus,
An sera carpas pæne relicta manu.
Quid mirum, lectis exhausto floribus horto,
Si duce non facta est digna corona suo?
Deprecor hæc vatum contra sua carmina ne quis
Dicta putet : pro se Musa locuta mea est.
Sunt mihi vobiscum communia sacra, poetæ,
In vestro miseris si licet esse choro.
Magnaque pars animæ mecum vixistis, amici :
Hac ego non absens vos quoque parte colo.
Sint igitur vestro mea commendata favori
Carmina, non possum pro quibus ipse loqui.
Scripta placent a morte fere : quia lædere vivos
Livor, et injusto carpere dente solet.
Si genus est mortis male vivere, terra moratur,
Et desunt fatis sola sepulcra meis.
Denique opus nostræ culpetur ut undique curæ,
Officium nemo qui reprehendat erit.
Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas :
Hac ego contentos auguror esse Deos.
Hæc facit ut veniat pauper quoque gratus ad aras,
Et placeat cæso non minus agna bove.
Res quoque tanta fuit, quantæ subsistere summo
Iliados vati grande fuisset onus.
Ferre etiam molles elegi tam vasta triumphi
Pondera disparibus non potuere rotis.
Quo pede nunc utar, dubia est sententia nobis
Alter enim de te Rhene, triumphus adest.

des poëtes ne sont point menteurs. Donnons à Jupiter un second laurier, quand le premier est vert encore. Relégué sur les bords du Danube et des fleuves où le Gète, ennemi de la paix, se désaltère, ce n'est pas moi qui te parle; ma voix est la voix d'un dieu, d'un dieu qui m'inspire et qui m'ordonne de rendre ses oracles. Que tardes-tu, Livie, à préparer la pompe et le char des triomphes? Déjà la guerre engagée ne te permet plus de différer. La perfide Germanie jette les armes qu'elle maudit. Bientôt tu connaîtras la vérité de mes présages; bientôt, crois-moi, ils se réaliseront. Pour la seconde fois, ton fils recevra les honneurs du triomphe, et reparaîtra sur le char qui le porta naguère; prépare le manteau de pourpre dont tu couvriras ses épaules glorieuses; et la couronne peut déjà reconnaître cette tête dont elle est l'habituel ornement. Que les boucliers et les casques étincellent d'or et de pierreries; qu'au-dessus des guerriers enchaînés s'élèvent des armes en trophées; que les images des villes, sculptées d'ivoire, y apparaissent ceintes de leurs remparts, et qu'à la vue de ces images nous croyions voir la réalité; que le Rhin, en deuil et les cheveux souillés par la fange de ses roseaux brisés, roule ses eaux ensanglantées. Déjà les rois captifs réclament leurs insignes barbares et leurs tissus, plus riches que leur fortune présente. Prépare enfin cette pompe dont la valeur des tiens a si souvent exigé le tribut, et qu'elle exigera plus d'une fois encore. Dieux qui m'ordonnâtes de dévoiler l'avenir, faites que bientôt l'événement justifie mes paroles!

LETTRE V.

A MAXIME COTTA.

Tu te demandes d'où vient la lettre que tu lis; elle vient du pays où l'Ister se jette dans les flots azurés des mers. A cet indice, tu dois te rappeler l'auteur de la lettre, Ovide, le poëte victime de son génie. Ces vœux, qu'il aimerait mieux t'apporter lui-même, il te les envoie, Cotta, de chez les Gètes farouches. J'ai lu, digne héritier de l'éloquence de ton frère, j'ai lu le brillant discours que tu as prononcé dans le forum. Quoique, même pour le lire assez vite, j'aie passé bien des heures, je me plains de sa brièveté; mais j'y ai suppléé par des lectures multipliées, qui toutes m'ont causé le même plaisir. Un écrit qui ne perd rien de son charme à être lu tant de fois a son mérite dans sa valeur propre, et non dans sa nouveauté. Heureux ceux qui ont pu assister à ton débit, et entendre ta voix éloquente! En effet, quelque délicieuse que soit l'eau qu'on nous sert, il est plus agréable de la boire

Irrita verorum non sunt præsagia vatum :
  Danda Jovi laurus, dum prior illa viret.
Nec mea verba legis, qui sum submotus ad Istrum,
  Non bene pacatis flumina pota Getis :
Ista Dei vox est ; Deus est in pectore nostro :
  Hæc duce prædico vaticinorque Deo.
Quid cessas currum pompamque parare triumphis,
  Livia ? jam nullas dant tibi bella moras.
Perfida damnatas Germania projicit hastas :
  Jam pondus dices omen habere meum.
Crede, brevique fides aderit, geminabit honorem
  Filius, et junctis, ut prius, ibit equis.
Prome, quod injicias humeris victoribus, ostrum ;
  Ipsa potest solitum nosse corona caput.
Scuta, sed et galeæ gemmis radientur et auro,
  Stentque super vinctos trunca tropæa viros.
Oppida turritis cingantur eburnea muris ;
  Fictaque res vero more putetur agi.
Squallidus immissos fracta sub arundine crines
  Rhenus, et infectas sanguine portet aquas.
Barbara jam capti poscunt insignia reges,
  Textaque fortuna divitiora sua.
Et quæ præterea virtus invicta tuorum
  Sæpe parata tibi, sæpe paranda facit.
Di, quorum monitu sumus eventura locuti,
  Verba, precor, celeri nostra probate fide.

EPISTOLA V.

MAXIMO COTTÆ.

Quam legis, unde tibi mittatur epistola, quæris ?
  Hinc, ubi cæruleis jungitur Ister aquis.
Ut regio dicta est, succurrere debet et auctor,
  Læsus ab ingenio Naso poeta suo ;
Qui tibi, quam mallet præsens adferre salutem,
  Mittit ab hirsutis, Maxime Cotta, Getis.
Legimus, o juvenis patrii non degener oris,
  Dicta tibi pleno verba diserta foro.
Quæ, quanquam lingua mihi sunt properante per horas
  Lecta satis multas, pauca fuisse queror.
Plura sed hæc feci relegendo sæpe ; nec unquam
  Hæc mihi, quam primo, grata fuere magis.
Quumque nihil toties lecta e dulcedine perdant,
  Viribus illa suis, non novitate, placent.
Felices, quibus hæc ipso cognoscere in actu,
  Et tam facundo contigit ore frui !
Nam, quanquam sapor est adlata dulcis in unda, 17

à sa source même; il est aussi plus agréable de cueillir un fruit en attirant à soi la branche qui le porte que de le prendre sur un plat ciselé; et pourtant, sans la faute que j'ai faite, sans cet exil que je subis à cause de mes vers, ce discours que j'ai lu, je l'aurais entendu de ta bouche. Peut-être même, comme cela m'est arrivé souvent, choisi parmi les centeniers, aurais-je été l'un de tes juges. Ce plaisir eût été bien plus vif à mon cœur, quand, entraîné par la véhémence de tes paroles, je t'aurais donné mon suffrage. Mais puisque le sort a voulu que, loin de vous, loin de ma patrie, je vécusse au milieu des Gètes inhumains, je t'en conjure, du moins, pour tromper ma douleur, envoie-moi souvent le fruit de tes études, afin qu'en te lisant je me croie près de toi. Suis mon exemple, si j'en suis digne; imite-moi, toi qui devrais être mon modèle. Je tâche, moi qui depuis longtemps ne vis plus pour vous, de me faire revivre dans mes œuvres. Rends-moi la pareille, et que je reçoive moins rarement ces monuments de ton génie, qui doivent toujours m'être si précieux. Dis-moi cependant, ô mon jeune ami, toi dont les goûts sont restés les mêmes, ces goûts ne me rappellent-ils pas à ton souvenir? Quand tu lis à tes amis les vers que tu viens d'achever, ou quand, suivant la coutume, tu les leur fais lire, ton cœur se plaint-il quelquefois, ne sachant ce qui lui manque? Sans doute il sent un vide qu'il ne peut définir. Toi qui parlais beaucoup de moi quand j'étais à Rome, le nom d'Ovide vient-il encore quelquefois sur tes lèvres? Que je meure percé des flèches des Gètes (et ce châtiment, tu le sais, pourrait suivre de près mon parjure) si, malgré mon absence, je ne te vois presqu'à chaque instant du jour. Grâces aux dieux, la pensée va où elle veut; quand, par la pensée, j'arrive, invisible, au milieu de Rome, souvent je parle avec toi, souvent je t'entends parler; il me serait difficile de te peindre la joie que j'en éprouve, et combien cette heure fugitive m'offre de charmes. Alors, tu peux m'en croire, je m'imagine, nouvel habitant du ciel, jouir, dans la société des dieux, du céleste bonheur: puis, quand je me retrouve ici, j'ai quitté le ciel et les dieux, et la terre du Pont est bien voisine du Styx. Que si c'était malgré la volonté du destin que j'essayasse d'en sortir, délivre-moi, Maxime, de cet inutile espoir.

LETTRE VI.

A UN AMI.

Des rives du Pont-Euxin, Ovide envoie cette courte épître à son ami, qu'il a presque nommé. Mais s'il eût été assez imprudent pour écrire

Gratius ex ipso fonte bibuntur aquæ :
Et magis adducto pomum decerpere ramo,
Quam de cælata sumere lance, juvat.
At nisi peccassem, nisi me mea Musa fugasset,
Quod legi, tua vox exhibuisset opus.
Utque fui solitus, sedissem forsitan unus
De centum judex in tua verba viris.
Major et implesset præcordia nostra voluptas,
Quum traherer dictis adnueremque tuis.
Quem quoniam fatum, vobis patriaque relictis,
Inter inhumanos maluit esse Getas;
Quod licet, ut videar tecum magis esse, legendo,
Sæpe, precor, studii pignora mitte tui :
Exemploque meo, nisi dedignaris id ipsum,
Utere : quod nobis rectius ipse dares.
Namque ego, qui perii jam pridem, Maxime, vobis,
Ingenio nitor non periisse meo.
Redde vicem ; nec rara tui monumenta laboris
Accipiant nostræ, grata futura, manus.
Dic tamen, o juvenis studiorum plene meorum,
Ecquid ab his ipsis admoneare mei ?
Ecquid, ubi aut recitas factum modo carmen amicis,
Aut, quod sæpe soles, exigis ut recitent,
Interdum queritur tua mens, oblita quid absit ?
Nescio quid certe sentit abesse sui :
Utque loqui de me multum præsente solebas,
Nunc quoque Nasonis nomen in ore tuo est ?
Ipse quidem Getico perram violatus ab arcu,
Et, sit perjuri quam prope pœna, vides,
Te nisi momentis video pæne omnibus absens :
Gratia Dis, menti quolibet ire licet.
Hanc ubi perveni, nulli cernendus, in urbem,
Sæpe loquor tecum; sæpe loquente fruor.
Tum, mihi difficile est, quam sit bene, dicere; quamque
Candida judiciis hora sit illa meis.
Tum me, si qua fides, cœlesti sede receptum,
Cum fortunatis suspicor esse Deis.
Rursus, ut huc redii, cœlum Superosque relinquo;
A Styge nec longe Pontica distat humus.
Unde ego si fato nitor prohibente reverti,
Spem sine profectu, Maxime, tolle mihi.

EPISTOLA VI.

AMICORUM CUIDAM.

Naso suo, nomen posuit cui pæne, sodali
Mittit ab Euxinis hoc breve carmen aquis.

ce nom, cette préoccupation de l'amitié eût peut-être excité tes plaintes. Et pourtant, lorsque d'autres amis n'y voient aucun danger, pourquoi seul demandes-tu que je ne te nomme pas dans mes vers. Si tu ignores combien César met de clémence jusque dans son ressentiment, c'est moi qui te l'apprendrai. Forcé d'être le propre juge du châtiment que je méritais, je n'aurais pu rien ôter à celui qui m'est infligé. César ne défend à personne de se rappeler un ami, il me permet de t'écrire comme il te le permet à toi-même. Ce ne serait pas un crime pour toi de consoler un ami, d'adoucir par de tendres paroles la rigueur de sa destinée. Pourquoi, redoutant des périls chimériques, évoquer, à force de les craindre, la haine sur d'augustes divinités? Nous avons vu plus d'une fois des hommes frappés de la foudre se ranimer et revivre, sans que Jupiter s'y opposât. Neptune, après avoir mis en pièces le vaisseau d'Ulysse, ne défendit point à Leucothoé de secourir le héros naufragé. Crois-moi, les dieux immortels ont pitié des malheureux; leur vengeance ne poursuit point sans relâche. Or, il n'est point de divinité plus clémente qu'Auguste, lequel tempère sa puissance par sa justice. Il vient d'élever à celle-ci un temple de marbre; mais depuis longtemps elle en avait un dans son cœur. Jupiter lance inconsidérément ses foudres sur plus d'un mortel, et ceux qu'elles atteignent ne sont pas tous également coupables. De tous les infortunés précipités par le roi des mers dans les flots impitoyables, combien peu ont mérité d'y être engloutis! Quand les plus braves guerriers périssent dans les combats, Mars lui-même, je l'en atteste, est souvent injuste dans le choix de ses victimes. Mais si tu veux interroger chacun de nous, chacun avouera qu'il a mérité sa peine; je dirai plus : il n'est plus de retour possible à la vie pour les victimes du naufrage, de la guerre, et de la foudre: et César a accordé le soulagement de leurs peines, ou fait grâce entière à plusieurs d'entre nous. Puisse-t-il, je l'en conjure, m'admettre dans le nombre de ces derniers! Quand nous vivons sous le sceptre d'un tel prince, tu crois t'exposer en entretenant des rapports avec un proscrit? Je te permettrais de pareils scrupules sous la domination d'un Busiris ou du monstre qui brûlait des hommes dans un taureau d'airain. Cesse de calomnier, par tes vaines terreurs, une âme compatissante : pourquoi craindre, au milieu d'une mer tranquille, les perfides écueils? Peu s'en faut que je ne m'estime moi-même inexcusable pour t'avoir écrit le premier sans signer mon nom; mais la frayeur et l'étonnement m'avaient ôté l'usage de ma raison, et, dans ma nouvelle disgrâce, je ne pouvais prendre conseil de mon jugement. Redoutant ma mauvaise

At, si cauta parum scripsisset dextra, quis esses,
Forsitan officio parta querela foret.
Cur tamen, hoc aliis tutum credentibus, unus,
Adpellent ne te carmina nostra, rogas?
Quanta sit in media clementia Cæsaris ira,
Ex me, si nescis, certior esse potes.
Huic ego, quam patior, nil possem demere pœnæ,
Si judex meriti cogerer esse mei.
Non vetat ille sui quemquam meminisse sodalis,
Nec prohibet tibi me scribere, teque mihi.
Nec scelus admittas, si consoleris amicum,
Mollibus et verbis aspera fata leves.
Cur, dum tuta times, facis ut reverentia talis
Fiat in Augustos invidiosa Deos?
Fulminis adflatos interdum vivere telis
Vidimus, et refici, non prohibente Jove:
Nec, quia Neptunus navem lacerarat Ulyssis,
Leucothee nauti ferre negavit opem.
Crede mihi, miseris cœlestia numina parcunt,
Nec semper læsos et sine fine premunt.
Principe nec nostro Deus est moderatior ullus:
Justitia vires temperat ille suas.
Nuper eam Cæsar, facto de marmore templo,
Jampridem posuit mentis in æde suæ.
Juppiter in multos temeraria fulmina torquet,
Qui pœnam culpa non meruere pari.
Obruerit sævis quum tot Deus æquoris undis,
Ex illis mergi pars quota digna fuit?
Quum pereant acie fortissima quæque, sub ipso
Judice, delectus Martis iniquus erit.
At, si forte velis in nos inquirere, nemo est
Qui se quod patitur, commeruisse neget.
Adde, quod exstinctos vel aqua, vel Marte, vel igni,
Nulla potest iterum restituisse dies.
Restituit multos, aut pœnæ parte levavit
Cæsar; et, in multis me velit esse, precor.
An tu, quum tali populus sub principe simus,
Adloquio profugi credis inesse metum?
Forsitan hæc domino Busiride jure timeres.
Aut solito clausos urere in ære viros.
Desine mitem animum vano infamare timore;
Sæva quid in placidis saxa vereris aquis?
Ipse ego, quod primo scripsi sine nomine vobis,
Vix excusari posse mihi videor.
Sed pavor adtonito rationis ademerat usum;
Cesserat omne novis consiliumque malis.

étoile et non le courroux du prince, mon nom en tête de mes lettres était pour moi-même un sujet d'effroi. Maintenant que tu es rassuré, permets au poëte reconnaissant de nommer dans ses tablettes un ami qui lui est si cher. Ce serait une honte pour tous deux si, malgré notre longue intimité, ton nom ne paraissait point dans mes ouvrages. Cependant de peur que cette appréhension ne vienne à troubler ton sommeil, mon affection n'ira pas au delà des bornes que tu me prescriras. Je tairai toujours qui tu es, tant que je n'aurai pas reçu l'ordre contraire. Mon amitié ne doit être à charge à personne; ainsi toi, qui pourrais m'aimer ouvertement et en toute sûreté, si ce rôle désormais te semble dangereux, aime-moi du moins en secret.

LETTRE VII.

A SES AMIS.

Les paroles me manquent pour vous renouveler tant de fois les mêmes prières; j'ai honte enfin d'y recourir sans cesse inutilement. Et vous, sans doute que ces requêtes uniformes vous ennuient, et que chacun de vous sait d'avance ce que je vais lui demander; oui, vous connaissez le contenu de ma lettre avant même d'avoir rompu les liens qui l'entourent. Je vais donc changer de discours pour ne pas lutter plus longtemps contre le courant du fleuve. Pardonnez, mes amis, si j'ai trop compté sur vous; c'est une faute dont je veux enfin me corriger. On ne dira plus que je suis à charge à ma femme, qui me fait expier sa fidélité par son inexpérience et son peu d'empressement a venir à mon secours. Tu suporteras encore ce malheur, Ovide, toi qui en as supporté de plus grands : maintenant il n'est plus pour toi de fardeau trop pesant. Le taureau qu'on enlève au troupeau refuse de tirer la charrue, et soustrait sa tête novice aux dures épreuves du joug. Moi, qui suis habitué aux rigueurs du destin, depuis longtemps toutes les adversités me sont familières. Je suis venu sur les rives du Gète, il faut que j'y meure, et que mon sort, tel qu'il a commencé, s'accomplisse jusqu'au bout. Qu'ils espèrent, ceux qui ne furent pas toujours déçus par l'espérance; qu'ils fassent des vœux, ceux qui croient encore à l'avenir. Le mieux, après cela, c'est de savoir désespérer à propos; c'est de se croire, une fois pour toutes, irrévocablement perdu. Plus d'une blessure s'envenime par les soins qu'on y apporte; il eût mieux valu ne pas y toucher. On souffre moins à périr englouti tout à coup dans les flots, qu'à lutter d'un bras impuissant contre les vagues en courroux. Pourquoi me suis-je figuré que je parviendrais à quitter les frontières de la Scythie, et à jouir d'un exil plus supportable?... Pourquoi ai-je espéré un

Fortunamque meam metuens, non vindicis iram,
  Terrebar titulo nominis ipse mei.
Hactenus admonitus memori concede poetæ,
  Ponat ut in chartis nomina cara suis.
Turpe erit ambobus, longo mihi proximus usu,
  Si nulla libri parte legare mei.
Ne tamen iste metus somnos tibi rumpere possit,
  Non ultra, quam vis, officiosus ero:
Neque tegam, qui sis, nisi quum permiseris ipse.
  Cogetur nemo munus habere meum.
Tu modo, quem poteras vel aperte tutus amare,
  Si res est anceps ista, latenter ama.

EPISTOLA VII.

AMICIS.

Verba mihi desunt eadem tam sæpe roganti,
  Jamque pudet vanas fine carere preces.
Tædia consimili fieri de carmine vobis,
  Quidque petam, cunctos edidicisse reor.
Nostra quid adportet jam nostis epistola, quamvis
  Charta sit a vinclis non labefacta suis.
Ergo mutetur scripti sententia nostri,
  Ne toties contra, quam rapit amnis, eam.
Quod bene de vobis speravi, ignoscite, amici:
  Talia peccandi jam mihi finis erit.
Nec gravis uxori dicar: quæ scilicet in me
  Quam proba, tam timida est, experiensque parum.
Hæc quoque, Naso, feres; etenim pejora tulisti:
  Jam tibi sentiri sarcina nulla potest.
Ductus ab armento taurus detrectat aratrum;
  Subtrahit et duro colla novella jugo.
Nos, quibus adsuevit fatum crudeliter uti,
  Ad mala jam pridem non sumus ulla rudes.
Venimus in Geticos fines; moriamur in illis,
  Parcaque ad extremum, qua mea cœpit, eat.
Spem juvet amplecti; quæ non juvat irrita semper;
  Et, fieri cupias si qua, futura putes.
Proximus huic gradus est, bene desperare salutem,
  Seque semel vera scire perisse fide.
Curando fieri quædam majora videmus
  Vulnera, quæ melius non tetigisse fuit.
Mitius ille perit, subita qui mergitur unda,
  Quam sua qui tumidis brachia lassat aquis.
Cur ego concepi Scythicis me posse carere
  Finibus, et terra prosperiore frui?

adoucissement à mes peines? La Fortune m'avait-elle donc livré ses secrets? Je n'ai fait qu'aggraver mes tourments, et l'image de ces lieux, qui se représente sans cesse à mon esprit, renouvelle mes douleurs et me reporte aux premiers jours de mon exil. Je préfère cependant que mes amis cessent de s'occuper de moi, que de fatiguer leur zèle à des sollicitations inutiles. Elle est difficile à aborder sans doute, ô mes amis, l'affaire dont vous n'osez vous charger, et cependant, si quelqu'un osait parler, il trouverait des oreilles disposées à l'entendre. Pourvu que la colère de César ne vous ait point répondu par un refus, je mourrai avec courage sur les rives de l'Euxin.

LETTRE VIII.

A MAXIME.

Je cherchais ce que, du territoire de Tomes, je pourrais t'envoyer comme un gage de mon tendre souvenir. De l'argent serait digne de toi, de l'or plus digne encore; mais ton plaisir est de faire, non de recevoir de tels dons. D'ailleurs on ne trouve ici aucun métal précieux. A peine l'ennemi permet-il au laboureur de remuer le sein de la terre. La pourpre éclatante a plus d'une fois brillé sur tes vêtements; mais les mains sarmates n'apprirent jamais à la teindre. La toison de leurs troupeaux est grossière, et les filles de Tomes n'ont jamais appris l'art de Pallas. Ici les femmes, au lieu de filer, broient sous la meule les présents de Cérès, et portent sur leur tête le vase où elles ont puisé l'eau. Ici point d'orme que la vigne couvre de ses pampres comme d'un manteau de verdure. Ici point d'arbre dont les branches plient sous le poids de ses fruits; des plaines affreuses ne produisent que la triste absinthe; la terre annonce par ses fruits son amertume. Ainsi, sur toute la rive gauche du Pont-Euxin, ton ami, malgré son zèle à découvrir quelque chose, n'a pu rien trouver qui fût digne de toi. Je t'envoie cependant des flèches scythes et le carquois qui les renferme; puissent-elles être teintes du sang de tes ennemis! Voilà les plumes de cette contrée; voilà ses livres; voilà, Maxime, la muse qui règne en ces lieux. Je rougis presque de t'envoyer un présent d'aussi modeste apparence, reçois-le cependant avec bienveillance.

LETTRE IX.

A BRUTUS.

Tu me mandes, Brutus, que, suivant je ne sais quel critique, mes vers expriment toujours la même pensée; que mon unique demande est d'obtenir un exil moins éloigné; mon unique

Cur aliquid de me speravi lenius unquam?
  An fortuna mihi sic mea nota fuit?
Torqueor en gravius; repetitaque forma locorum
  Exsilium renovat triste, recensque facit.
Est tamen utilius, studium cessasse meorum,
  Quam, quas admorint, non valuisse preces.
Magna quidem res est, quam non audetis, amici:
  Sed si quis peteret, qui dare vellet, erat.
Dummodo non vobis hoc Cæsaris ira negarit;
  Fortiter Euxinis immoriemur aquis.

EPISTOLA VIII.

MAXIMO.

Quæ tibi, quærebam, memorem testantia curam,
  Dona Tomitanus mittere posset ager.
Dignus es argento, fulvo quoque dignior auro:
  Sed te, quum donas, ista juvare solent.
Nec tamen hæc loca sunt ullo pretiosa metallo:
  Hostis ab agricola vix sinit illa fodi.
Purpura sæpe tuos fulgens prætexit amictus;
  Sed non Sarmatica tingitur illa manu.
Vellera dura ferunt pecudes, et Palladis uti
  Arte Tomitanæ non didicere nurus.
Femina pro lana Cerealia munera frangit,
  Subpositoque gravem vertice portat aquam.
Non hic pampineis amicitur vitibus ulmus:
  Nulla premunt ramos pondere poma suo.
Tristia deformes pariunt absinthia campi,
  Terraque de fructu quam sit amara docet.
Nil agitur tota Ponti regione sinistri,
  Quod mea sedulitas mittere posset, erat.
Clausa tamen misi Scythica tibi tela pharetra:
  Hoste, precor, fiant illa cruenta tuo.
Hos habet hæc calamos, hos hæc habet ora libellos:
  Hæc viget in nostris, Maxime, Musa locis.
Quæ quanquam misisse pudet, quia parva videntur,
  Tu tamen hæc, quæso, consule missa boni.

EPISTOLA IX.

BRUTO.

Quod sit in his eadem sententia, Brute, libellis,
  Carmina nescio quem carpere nostra refers:
Nil, nisi, me, terra fruar ut propiore, rogare; 5

plainte, d'être entouré d'ennemis nombreux. Eh quoi! de tant de défauts que j'ai d'ailleurs, voilà le seul qu'on me reproche! Si c'est là en effet le seul défaut de ma muse, je m'en applaudis; je suis le premier à voir le côté faible de mes ouvrages, quoiqu'un poëte s'aveugle souvent sur le mérite de ses vers. Tout auteur s'admire dans son œuvre; ainsi jadis Agrius trouvait peut-être que les traits de Thersite n'étaient pas sans beauté. Pour moi je n'ai point ce travers; je ne suis pas père tendre pour tous mes enfants. Pourquoi donc, me diras-tu, faire des fautes, puisque aucune ne m'échappe, et pourquoi en souffrir dans mes écrits? mais sentir sa maladie et la guérir sont deux choses bien différentes: chacun a le sentiment de la douleur; l'art seul y remédie. souvent je voudrais changer un mot, et pourtant je le laisse, la puissance d'exécution ne répondant pas à mon goût. Souvent (car pourquoi n'avouerais-je pas la vérité?) j'ai peine à corriger, et à supporter le poids d'un long travail; l'enthousiasme soutient; le poëte qui écrit y prend goût; l'écrivain oublie la fatigue, et son cœur s'échauffe à mesure que son poëme grandit. Mais la difficulté de corriger est à l'invention ce qu'était l'esprit d'Aristarque au génie d'Homère. Par les soins pénibles qu'elle exige, la correction déprime les facultés de l'esprit; c'est comme le cavalier qui serre la bride à son ardent coursier. Puissent les dieux cléments apaiser la colère de César; puissent mes restes reposer dans une terre plus tranquille, comme il est vrai que toutes les fois que je tente d'appliquer mon esprit, l'image de ma fortune vient paralyser mes efforts! J'ai peine à ne pas me croire fou de faire des vers et de les vouloir corriger au milieu des Gètes barbares. Après tout, rien n'est plus excusable dans mes écrits que ce retour presque continuel de la même pensée. Lorsque mon cœur connaissait la joie, mes chants étaient joyeux; ils se ressentent aujourd'hui de ma tristesse; chacune de mes œuvres porte l'empreinte de son temps. De quoi parlerais-je, si ce n'est des misères de cet odieux pays? Que demanderai-je, si ce n'est de mourir dans un pays plus heureux? En vain je le répète sans cesse; à peine si l'on m'écoute, et mes paroles, qu'on feint de ne pas comprendre, restent sans effet. D'ailleurs, si mes lettres sont toutes les mêmes, elles ne sont pas toutes adressées aux mêmes personnes; et si ma prière est la même, elle s'adresse à des intercesseurs différents. Quoi donc! Brutus, fallait-il, pour éviter au lecteur le désagrément de revenir sur la même pensée, n'invoquer qu'un seul ami? Je n'ai pas jugé le fait d'une si haute importance: doctes esprits, pardonnez à un coupable qui avoue sa faute. J'estime ma réputation d'écrivain au-dessous de mon propre salut. Le dirai-je enfin, le poëte, une fois maître de son sujet, peut le fa-

Et, quam sim denso cinctus ab hoste, queri.
O quam de multis vitium reprehenditur unum!
Hoc peccat solum si mea Musa, bene est.
Ipse ego librorum video delicta meorum,
Quum sua plus justo carmina quisque probet.
Auctor opus laudat: sic forsitan Agrius olim
Thersiten facie dixerit esse bona.
Judicium tamen hic nostrum non decipit error;
Nec, quidquid genui, protinus illud amo.
Cur igitur, si me videam delinquere, peccem?
Et patiar scripto crimen inesse? rogas.
Non eadem ratio est, sentire et demere morbos:
Sensus inest cunctis; tollitur arte malum.
Sæpe aliquod cupiens verbum mutare, relinquo;
Judicium vires destituuntque meum.
Sæpe piget, quid enim dubitem tibi vera fateri?
Corrigere, et longi ferre laboris onus.
Scribentem juvat ipse favor, minuitque laborem,
Cumque suo crescens pectore fervet opus.
Corrigere at res est tanto magis ardua, quanto
Magnus Aristarcho major Homerus erat.
Sic animum lento curarum frigore lædit,
Ut cupidi cursor frena retentat equi.
Atque ita Di mites minuant mihi Cæsaris iram,
Ossaque pacata nostra tegantur humo;
Ut mihi, conanti nonnunquam intendere curas,
Fortunæ species obstat acerba meæ.
Vixque mihi videor, faciam quod carmina, sanus,
Inque feris curem corrigere illa Getis:
Nil tamen e scriptis magis excusabile nostris,
Quam sensus cunctis pæne quod unus inest.
Læta fere lætus cecini; cano tristia tristis:
Conveniens operi tempus utrumque suo est.
Quid, nisi de vitio scribam regionis amaræ?
Utque solo moriar commodiore, precer?
Quum toties eadem dicam, vix audior ulli;
Verbaque profectu dissimulata carent.
Et tamen hæc eadem quum sint, non scribimus isdem:
Unaque per plures vox mea tentat opem.
An, ne bis sensum lector reperiret eundem,
Unus amicorum, Brute, rogandus erat?
Non fuit hoc tanti; confesso ignoscite, docti:
Vilior est operis fama salute mea.
Denique materiæ, quam quis sibi finxerit ipse,

çonner à son gré et de mille manières; mais ma muse n'est que l'écho, hélas! trop fidèle de mes malheurs, et sa voix a toute l'autorité d'un témoin incorruptible. Je n'ai eu ni l'intention ni le souci de composer un livre, mais d'écrire à chacun de mes amis. Puis j'ai recueilli mes lettres et les ai rassemblées au hasard, afin qu'on ne vît pas dans ce recueil, fait sans méthode, un choix prémédité. Ainsi grâce pour des vers qui ne m'ont point été dictés par l'amour de la gloire, mais par le sentiment de mes intérêts et le devoir de l'amitié.

Arbitrio variat multa poeta suo.
Musa mea est index nimium quoque vera malorum,
Atque incorruptæ pondera testis habet.
Nec liber ut fieret, sed uti sua cuique daretur
Litera, propositum curaque nostra fuit.
Postmodo collectas, utcumque sine ordine, junxi,
Hoc opus electum ne mihi forte putes.
Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis
Causa, sed utilitas officiumque, fuit. 56

LIVRE QUATRIÈME.

LETTRE PREMIÈRE

A SEXTUS POMPÉE.

Reçois, Sextus Pompée, ces vers composés par celui qui te doit la vie. Si tu ne me défends pas d'y écrire ton nom, tu auras mis le comble à tes bienfaits; si au contraire tu fronces le sourcil, je reconnaîtrai que j'ai eu tort. Cependant, le motif qui m'a rendu coupable est digne de ton approbation: mon cœur n'a pu s'empêcher d'être reconnaissant. Ne t'irrite pas, je t'en conjure, de mon empressement à remplir un devoir. Oh! combien de fois, en relisant mes livres, me suis-je fait un crime de passer toujours ton nom sous silence! combien de fois, quand ma main voulait en tracer un autre, a-t-elle, à son insu, gravé le tien sur mes tablettes! Ces distractions, ces méprises, je les aimais, et ma main n'effaçait qu'à regret ce qu'elle venait d'écrire. « Après tout, me disais-je, il se plaindra, s'il veut; mais je rougis de n'avoir pas plus tôt mérité ses reproches. » Donne-moi, s'il en existe, de cette eau du Léthé qui tue la mémoire du cœur; je ne t'en oublierai pas davantage. Ne t'y oppose pas, je te prie; ne repousse pas mes paroles avec dédain, et ne vois point un crime dans mon zèle; après tant de bienfaits, laisse-moi ma stérile gratitude; sinon, je serai reconnaissant malgré toi. Tu fus toujours actif à m'appuyer de ton crédit; tu m'ouvris toujours ta bourse avec le plus généreux empressement; aujourd'hui même, ta bonté pour moi, loin de s'effrayer de ce revers inattendu de ma fortune, vient et viendra encore à mon secours. Peut-être me demanderas-tu d'où vient la cause de ma confiance en l'avenir: c'est que chacun défend l'œuvre dont il est le père. Comme la Vénus qui presse sa chevelure ruisselante des flots de la mer est l'œuvre glorieuse de l'artiste de Cos (1); comme les statues d'airain ou d'ivoire de

EPISTOLA PRIMA.

SEXTO POMPEIO.

Accipe, Pompei, deductum carmen ab illo,
  Debitor est vitæ qui tibi, Sexte, suæ.
Qui si non prohibes a me tua nomina poni,
  Accedet meritis hæc quoque summa tuis.
Sive trahis vultus, equidem peccasse fatebor:
  Delicti tamen est causa probanda mei.
Non potuit mea mens, quin esset grata, teneri:
  Sit, precor, officio non gravis ira pio.
O quoties ego sum libris mihi visus in istis
  Impius, in nullo quod legerere loco!
O quoties, aliud vellem quum scribere, nomen
  Rettulit in ceras inscia dextra tuum!
Ipse mihi placuit mendis in talibus error,
  Et vix invita facta litura manu est.
Viderit ad summum, dixi, licet ipse queratur;
  Hanc pudet offensam non meruisse prius!
Da mihi, si quid ea est, hebetantem pectora Lethen;
  Oblitus potero non tamen esse tui.
Idque sinas oro; nec fastidita repellas
  Verba; nec officio crimen inesse putes.
Et levis hæc meritis referatur gratia tantis:
  Sin minus, invito te quoque gratus ero.
Nunquam pigra fuit nostris tua gratia rebus,
  Nec mihi munificas arca negavit opes.
Nunc quoque nil subitis clementia territa fatis
  Auxilium vitæ fertque, feretque meæ.
Unde, roges forsan, fiducia tanta futuri
  Sit mihi? quod fecit, quisque tuetur opus.
Ut Venus artificis labor est et gloria Coi,
  Æquoreo madidas quæ premit imbre comas:
Arcis ut Actææ vel eburna, vel ænea custos

la divinité protectrice de la citadelle d'Athènes sont sorties des mains de Phidias (2); comme aussi Calamis (3) revendique ses coursiers, la gloire de son ciseau; comme, enfin, cette génisse qui paraît animée est l'œuvre de Myron (4); ainsi, Sextus, je ne suis pas le moindre de tes ouvrages, et je regarde mon existence comme un don de ta générosité, comme le résultat de ta protection.

LETTRE II.

A SÉVÈRE.

Ces vers que tu lis te sont adressés du pays des Gètes à la longue chevelure, à toi; Sévère (1), le poëte le plus grand des plus grands rois, à toi que j'ai honte, s'il faut l'avouer, de n'avoir point encore nommé dans mes livres. Si cependant je ne t'ai jamais adressé de vers, de simples lettres n'ont du moins jamais cessé d'entretenir, de part et d'autre, des rapports de bonne amitié. Oui, seuls mes vers ne sont point venus rendre témoignage de mon souvenir. Et pourquoi t'offrir ce que tu fais toi-même? Qui donnerait du miel à Aristée, du vin au dieu du Falerne, du blé à Triptolème, des fruits à Alcinoüs? La nature de ton génie est la fécondité, et de tous ceux qui cultivent l'Hélicon, il n'en est point dont la moisson soit plus abondante. Envoyer des vers à un tel homme, c'était ajouter du feuillage aux forêts. Telle fut, Sévère, la cause de mon retard; d'ailleurs, mon esprit ne répond plus comme autrefois à mon appel, et mon soc laboure inutilement un rivage aride. Comme le limon obstrue les voies des canaux d'où l'eau s'échappe, ou que celle-ci, comprimée à sa source par quelque obstacle, est retenue captive, ainsi le limon du malheur a étouffé les élans de mon esprit, et mes vers ne coulent plus que d'une veine appauvrie. Homère lui-même, condamné à vivre sur la terre que j'habite, Homère, n'en doute pas, fût devenu Gète. Pardonne-moi cet aveu : j'ai mis du relâchement dans mes études, et je n'écris même que rarement des lettres. Ce feu sacré qui alimente le cœur du poëte, et qui m'embrasait autrefois, s'est éteint en moi; ma muse est rebelle à sa mission, et quand j'ai pris mes tablettes, c'est par force, pour ainsi dire, qu'elle y porte une main paresseuse. Le plaisir que j'éprouve à écrire est maintenant peu de chose, ou plutôt il est nul; et je ne trouve plus de charme à soumettre ma pensée aux lois de la mesure; soit parce que, loin d'en avoir retiré aucun fruit, cette occupation fut la source de mes malheurs, soit parce que je ne trouve aucune différence entre danser dans les ténèbres et composer des vers qu'on ne lit à personne; l'espoir d'être entendu anime l'écrivain; les éloges excitent le courage, et la gloire est un puissant aiguillon ! A qui pourrais-je ici réciter

Bellica Phidiaca stat Dea facta manu;
Vendicat ut Calamis laudem, quos fecit, equorum;
Ut similis veræ vacca Myronis opus;
Sic ego pars rerum non ultima, Sexte, tuarum,
Tutelæque feror munus opusque tuæ.

EPISTOLA II.

SEVERO.

Quod legis, o vates magnorum maxime regum,
Venit ab intonsis usque, Severe, Getis.
Cujus adhuc nomen nostros tacuisse libellos,
Si modo permittis dicere vera, pudet.
Orba tamen numeris cessavit epistola nunquam
Ire per alternas officiosa vices.
Carmina sola tibi memorem testantia curam
Non data sunt: quid enim, quæ facis ipse, darem?
Quis mel Aristæo, quis Baccho vina Falerno,
Triptolemo fruges, poma det Alcinoo?
Fertile pectus habes, interque Helicona colentes
Uberius nulli provenit ista seges.
Mittere carmen ad hunc, frondes erat addere silvis:
Hæc mihi cunctandi causa, Severe, fuit.
Nec tamen ingenium nobis respondet, ut ante:
Sed siccum sterili vomere litus aro.
Scilicet ut limus venas excæcat in undis,
Læsaque sub presso fonte resistit aqua:
Pectora sic mea sunt limo vitiata malorum,
Et carmen vena pauperiore fluit.
Si quis in hac ipsum terra posuisset Homerum,
Esset, crede mihi, factus et ille Getes.
Da veniam fasso; studiis quoque frena remisi;
Ducitur et digitis litera rara meis.
Impetus ille sacer, qui vatum pectora nutrit,
Qui prius in nobis esse solebat, abest.
Vix venit ad partes, vix sumtæ Musa tabellæ
Imponit pigras pæne coacta manus.
Parvaque, ne dicam scribendi nulla voluptas
Est mihi; nec numeris nectere verba juvat.
Sive quod hinc fructus adeo non cepimus ullos,
Principium nostri res sit ut ista mali:
Sive quod in tenebris numerosos ponere gressus,
Quodque legas nulli, scribere carmen, idem est.
Excitat auditor studium; laudataque virtus
Crescit; et immensum gloria calcar habet.
Hic mea cui recitem, nisi flavis scripta Corallis,

mes vers, si ce n'est aux Coralles à la blonde chevelure (2) et aux autres peuples barbares, riverains de l'Ister? Et pourtant, que faire seul ici? comment employer mes malheureux loisirs? comment tromper la monotonie des jours? Je n'aime ni le vin, ni le jeu, deux choses qui font passer le temps inaperçu. Je ne puis, comme je le voudrais, car la guerre y met obstacle, voir la terre renouvelée dans sa culture, et me distraire de ce spectacle. Que me reste-t-il donc, sinon les muses? triste consolation, car les muses ont bien peu mérité de moi! Mais toi qui, plus heureux, bois à la fontaine d'Aonie, aime une étude qui t'a toujours si bien réussi. Rends aux muses le culte que tu leur dois, et envoie-moi quelque nouveauté, production de tes veilles, que je lise dans mon exil.

LETTRE III.

A UN AMI INCONSTANT.

Dois-je me plaindre ou me taire? dire ton crime sans te nommer, ou te montrer aux yeux de tous tel que tu es? Ton nom, je le passerai sous silence; mes plaintes, tu pourrais t'en glorifier, et mes vers pourraient t'offrir un moyen de célébrité. Tant que mon vaisseau resta ferme sur sa carène solide, tu étais le premier à vouloir voguer avec moi; maintenant que la fortune a ridé son front, tu te retires au moment où tu n'ignores pas que j'ai besoin de ton secours; tu dissimules même, tu veux faire croire que tu ne me connais pas, et, lorsque tu entends mon nom, tu demandes: « Quel est cet Ovide? » Je suis, tu l'entendras malgré toi, celui dont l'enfance fut la compagne inséparable de ton enfance; celui qui fut le premier confident de tes pensées sérieuses, comme il partagea le premier tes plaisirs; celui qui fut ton commensal, ton ami le plus assidu; celui que tu appelais ta seule muse; celui, enfin, perfide, dont tu ne saurais dire s'il est encore vivant, et dont tu ne pensas jamais à t'informer le moins du monde. Jamais je ne te fus cher, et alors, tu l'avoueras, tu me trompais, ou, si tu étais de bonne foi, ton inconstance est démontrée. Dis-moi donc quel motif de colère a pu te changer? car si tes plaintes sont injustes, les miennes ne le seront pas. Qui donc t'empêche d'être aujourd'hui ce que tu étais jadis? me trouverais-tu criminel par cela seul que je suis devenu malheureux? Si tu ne m'assistais ni de ta fortune ni de tes démarches, je devrais du moins attendre de toi quelques mots de souvenir. En vérité, j'ai peine à le croire, mais on dit que tu insultes à ma disgrâce, et que tu ne m'épargnes pas les commentaires injurieux. Que fais-tu, insensé? pourquoi te

Quasque alias gentes barbarus Ister habet?
Sed quid solus agam? quaque infelicia perdam
Otia materia, subripiamque diem?
Nam quia nec vinum, nec me tenet alea fallax,
Per quæ clam tacitum tempus abire solet;
Nec me, quod cuperem, si per fera bella liceret,
Oblectat cultu terra novata suo:
Quid, nisi Pierides, solatia frigida, restat,
Non bene de nobis quæ meruere Deæ?
At tu, cui bibitur felicius Aonius fons,
Utiliter studium quod tibi cedit, ama:
Sacraque Musarum merito cole; quodque legamus,
Huc aliquod curæ mitte recentis opus.

EPISTOLA III.

AMICO INSTABILI.

Conquerar, an taceam? ponam sine nomine crimen?
An notum, qui sis, omnibus esse velim?
Nomine non utar, ne commendere querela,
Quæraturque tibi carmine fama meo.
Dum mea puppis erat valida fundata carina
Qui mecum velles currere, primus eras.
Nunc quia contraxit vultum fortuna, recedis,
Auxilio postquam scis opus esse tuo.
Dissimulas etiam, nec me vis nosse videri,
Quique sit, audito nomine, Naso, rogas.
Ille ego sum, quanquam non vis audire, vetusta
Pæne puer puero junctus amicitia:
Ille ego, qui primus tua seria nosse solebam,
Qui tibi jucundis primus adesse jocis;
Ille ego convictor, densoque domesticus usu;
Ille ego judiciis unica Musa tuis.
Idem ego sum, qui nunc an vivam, perfide, nescis;
Cura tibi de quo quærere nulla fuit.
Sive fui nunquam carus, simulasse fateris:
Seu non fingebas, inveniere levis.
Dic, age, dic aliquam, quæ te mutaverit, iram:
Nam nisi justa tua est, justa querela mea est.
Quæ te consimilem res nunc vetat esse priori?
An crimen, cœpi quod miser esse, vocas?
Si mihi rebus opem nullam factisque ferebas,
Venisset verbis charta notata tribus.
Vix equidem credo, sed et insultare jacenti
Te mihi, nec verbis parcere, fama refert.
Quid facis, ah demens? cur, si fortuna recedat,

rendre d'avance indigne des larmes de ceux qui pleureraient ton naufrage, si tu étais un jour abandonné de la fortune? La fortune, montée sur cette roue qui tourne sans cesse sous son pied mal assuré, indique combien elle est inconstante : une feuille est moins légère, le vent moins sujet à varier; toi seul, ami sans foi, es aussi léger qu'elle. La destinée des hommes est suspendue à un fil fragile; survienne un accident, et l'édifice le plus solide s'écroule tout à coup. Qui n'a entendu parler de l'opulence de Crésus? et cependant, captif, il dut la vie à son ennemi; ce tyran si redouté naguère à Syracuse trouve à peine, dans le métier le plus humble, les moyens de prévenir la faim. Qui fut plus grand que Pompée? et pourtant, dans sa fuite, on l'entendit implorer, d'une voix suppliante, l'assistance de son client. Celui à qui l'univers entier avait obéi devint lui-même le plus pauvre des hommes; ce guerrier fameux par son triomphe sur Jugurtha et sur les Cimbres, celui qui, étant consul, rendit Rome tant de fois victorieuse, Marius, fut contraint de se cacher dans la fange des marais, au milieu des roseaux, et là, de souffrir des outrages indignes d'un si grand capitaine. La puissance divine se joue des choses humaines, et c'est à peine si l'instant où nous parlons nous appartient. Si quelqu'un m'eût dit : « Tu seras exilé dans le Pont-Euxin, où tu auras à craindre les atteintes de l'arc des Gètes, — Va, eussé-je répondu, bois ces breuvages qui guérissent les maladies de la raison; bois le suc de toutes les plantes qui croissent à Anticyre. » Et pourtant j'ai souffert tous ces maux, et quand même j'aurais pu échapper aux traits des mortels, je ne pourrais éviter ceux du plus grand des dieux. Tremble donc aussi, et sache que le sujet de ta joie d'à présent peut devenir plus tard un sujet de tristesse.

LETTRE IV.

A SEXTUS POMPÉE.

Il n'est point de jour où l'Auster charge le Nil d'assez de nuages pour que la pluie tombe sans interruption; il n'est pas de lieu tellement stérile qu'il ne s'y mêle quelque plante utile aux buissons épineux. La Fortune irritée n'est pas tellement rigoureuse qu'elle n'adoucisse, par quelque joie, l'amertume du malheur; ainsi moi, privé de ma famille, de ma patrie, de mes amis, et jeté par le naufrage sur les rives de la mer Gétique, j'ai pourtant trouvé là une occasion de dérider mon front, et d'oublier mon infortune. Je me promenais triste sur la grève jaunissante, quand je crus entendre derrière moi le frémissement d'une aile; je me retourne

Naufragio lacrymas eripis ipse tuo?
Hæc Dea non stabili, quam sit levis, orbe fatetur,
Quem summum dubio sub pede semper habet.
Quolibet est folio, quavis incertior aura,
Par illi levitas, improbe, sola tua est.
Omnia sunt hominum tenui pendentia filo,
Et subito casu, quæ valuere, ruunt.
Divitis audita est cui non opulentia Crœsi?
Nempe tamen vitam captus ab hoste tulit.
Ille Syracosia modo formidatus in urbe,
Vix humili duram reppulit arte famem.
Quid fuerat Magno majus? tamen ille rogavit
Submissa fugiens voce clientis opem :
Cuique viro totus terrarum paruit orbis,
Indigus effectus omnibus ipse magis.
Ille Jugurthino clarus, Cimbroque triumpho,
Quo victrix toties consule Roma fuit,
In cœno latuit Marius, cannaque palustri,
Pertulit et tanto multa pudenda viro.
Ludit in humanis divina potentia rebus,
Et certam præsens vix habet hora fidem.
Litus ad Euxinum, si quis mihi diceret, ibis,
Et metues arcu ne ferrare Getæ;
I, bibe, dixissem, purgantes pectora succos,
Quicquid et in tota nascitur Anticyra.
Sum tamen hæc passus : nec, si mortalia possem,
Et summi poteram tela cavere Dei.
Tu quoque fac timeas; et, quæ tibi læta videntur,
Dum loqueris, fieri tristia posse, puta.

EPISTOLA IV.

SEXTO POMPEIO.

Nulla dies adeo est australibus humida nimbis,
Non intermissis ut fluat imber aquis.
Nec sterilis locus ullus ita est, ut non sit in illo
Mista fere duris utilis herba rubis.
Nil adeo fortuna gravis miserabile fecit,
Ut minuant nulla gaudia parte malum.
Ecce domo, patriaque carens, oculisque meorum,
Naufragus in Getici litoris actus aquas;
Qua, tamen inveni, vultum diffundere, causam,
Possem, fortunæ nec meminisse meæ.
Nam mihi, quum fulva tristis spatiarer arena,
Visa est a tergo penna dedisse sonum.

et ne vois personne; seulement les paroles suivantes viennent frapper mon oreille : « Je suis la Renommée; j'ai traversé les vastes plaines de l'air pour t'apporter de joyeuses nouvelles : Pompée est consul, Pompée, le plus cher de tes amis; l'année va s'ouvrir heureuse et brillante. » Elle dit, et après avoir semé dans le Pont cette agréable nouvelle, la déesse se dirige vers d'autres nations. Mais cette nouvelle inattendue atténua la violence de mes chagrins, et ce lieu perdit à mes yeux son aspect sauvage. Ainsi donc, Janus, dieu au double visage, dès que tu auras ouvert cette année si longue à venir, et que décembre aura fait place au mois qui t'est consacré, Pompée revêtira la pourpre du rang suprême, afin qu'il ne manque désormais aucun titre à sa gloire. Déjà je crois voir s'affaisser nos édifices publics, envahis par la foule, et le peuple se froisser dans leurs enceintes trop étroites. Je crois te voir d'abord monter au Capitole, et les dieux accueillir tes vœux avec faveur. Des taureaux blancs, nourris dans les pâturages des Falisques, offrent leurs têtes aux coups assurés de la hache. Après avoir sacrifié à tous les dieux, à ceux surtout que tu voudras te rendre propices, à Jupiter et à César, le sénat t'ouvrira ses portes, et les pères, convoqués d'après l'usage, prêteront l'oreille à tes paroles. Quand ta voix, pleine d'une douce éloquence, aura déridé leurs fronts, quand ce jour aura ramené les vœux de bonheur par lesquels le peuple te salue chaque année, quand tu auras rendu de justes actions de grâces aux dieux et à César, qui te donnera souvent l'occasion de les renouveler, alors tu regagneras ta demeure, suivi du sénat tout entier; et la foule, empressée à t'honorer, aura peine à trouver place dans ta maison. Et moi, malheureux, on ne me verra point dans cette foule, et mes yeux seront privés d'un si grand spectacle. Mais, quoique absent, je pourrai te voir du moins des yeux de l'esprit, et contempler les traits d'un consul si cher à mon cœur. Fassent les dieux qu'alors mon nom se présente un instant à ta pensée, et que tu dises : « Hélas! maintenant que fait ce malheureux? » Si en effet tu prononces ces paroles, et que je vienne à l'apprendre, j'avouerai aussitôt que mon exil est moins rigoureux.

LETTRE V.

AU MÊME.

Allez, distiques légers, arrivez aux oreilles d'un docte consul; portez mes paroles au magistrat récemment honoré de sa dignité. La route est longue, vous marchez d'un pied inégal; la terre disparaît ensevelie sous la neige

Respicio : nec corpus erat quod cernere possem :
  Verba tamen sunt hæc aure recepta mea :
En ego lætarum venio tibi nuntia rerum,
  Fama per immensas aere lapsa vias.
Consule Pompeio, quo non tibi carior alter,
  Candidus et felix proximus annus erit.
Dixit : et, ut læto Pontum rumore replevit,
  Ad gentes alias hinc Dea vertit iter.
At mihi, dilapsis inter nova gaudia curis,
  Excidit asperitas hujus iniqua loci.
Ergo ubi, Jane biceps, longum reseraveris annum,
  Pulsus et a sacro mense december erit;
Purpura Pompeium summi velabit honoris,
  Ne titulis quicquam debeat ille suis.
Cernere jam videor rumpi penetralia turba,
  Et populum lædi, deficiente loco :
Templaque Tarpeiæ primum tibi sedis adiri;
  Et fieri faciles in tua vota Deos :
Colla boves niveos certæ præbere securi,
  Quos aluit campis herba Falisca suis.
Quumque Deos omnes, tum quos impensius æquos
  Esse tibi cupias, cum Jove Cæsar erit.
Curia te excipiet, patresque e more vocati
  Intendent aures ad tua verba suas.
Hos ubi facundo tua vox hilaraverit ore,
  Utque solet, tulerit prospera verba dies;
Egeris et meritas Superis cum Cæsare grates,
  Qui causam, facias cur ita sæpe, dabit :
Inde domum repetes toto comitante senatu,
  Officium populi vix capiente domo.
Me miserum, turba quod non ego cernor in illa.
  Nec poterunt istis lumina nostra frui!
Quamlibet absentem, qua possum, mente videbo :
  Adspiciet vultus consulis illa sui.
Di faciant, aliquo subeat tibi tempore nostrum
  Nomen; et, heu! dicas, quid miser ille facit?
Hæc tua pertulerit si quis mihi verba, fatebor
  Protinus exsilium mollius esse meum.

EPISTOLA V.

S. POMPEIO JAM CONSULI.

Ite, leves elegi, doctas ad consulis aures,
  Verbaque honorato ferte legenda viro
Longa via est; nec vos pedibus proceditis æquis;

des hivers; quand vous aurez franchi les plaines glacées de la Thrace, l'Hémus couvert de nuages, et la mer d'Ionie, sans hâter votre marche, vous atteindrez, en moins de dix jours, Rome, la souveraine du monde. De là dirigez-vous aussitôt vers la maison de Pompée, la plus voisine du forum d'Auguste. Si quelque curieux, comme il en est dans la foule, vous demande qui vous êtes, et d'où vous venez, dites à son oreille abusée quelque nom pris au hasard. Quoique vous puissiez, je pense, avouer sans danger la vérité, cependant un nom supposé sera moins effrayant. N'espérez pas, dès que vous serez sur le seuil de la maison, de pénétrer sans obstacle jusqu'au consul : ou il sera occupé à rendre la justice du haut de la chaise d'ivoire, enrichie de diverses figures, ou bien il mettra à l'enchère la perception des revenus publics, attentif à conserver intactes les richesses de la grande cité; ou bien, en présence des sénateurs convoqués dans le temple que Jules a fondé (1), il traitera d'intérêts dignes d'un si grand consul; ou bien il portera, suivant sa coutume, ses hommages à Auguste et à son fils, et leur demandera conseil sur une charge dont il ne connaît encore qu'imparfaitement les devoirs. Le peu de temps que lui laisseront ces occupations sera consacré à César Germanicus (2); c'est lui qu'après les dieux puissants il honore le plus. Cependant, lorsqu'il aura clos enfin cette longue série d'affaires, il vous tendra une main bienveillante, et vous interrogera peut-être sur la destinée actuelle de votre père. Je veux donc que telle soit votre réponse : « Il existe encore, et sa vie, il reconnaît qu'il te la doit; mais il la doit avant tout à la clémence de César. Il aime à répéter, dans sa reconnaissance, que, proscrit et fugitif, il apprit de toi la route la plus sûre pour parcourir sans danger tant de contrées barbares; que si l'épée des Sarmates ne s'est pas encore abreuvée de son sang, ce fut un effet de ta sollicitude pour lui; que, pour épargner ses ressources, tu lui procuras toi-même généreusement les moyens de pourvoir à son existence. En reconnaissance de tant de bienfaits, il jure qu'il sera toute sa vie ton serviteur dévoué. Les arbres cesseront de couvrir de leur ombre le sommet des montagnes; les vaisseaux aux voiles rapides ne sillonneront plus les flots de la mer; les fleuves rétrograderont et remonteront vers leur source, avant qu'il perde le souvenir de tes bienfaits. » Quand vous aurez ainsi parlé, priez-le de conserver son propre ouvrage, et le but de votre mission sera rempli.

Tectaque brumali sub nive terra latet.
Quum gelidam Thracen, et opertum nubibus Hæmon,
Et maris Ionii transieritis aquas;
Luce minus decima dominam venietis in urbem;
Ut festinatum non faciatis iter.
Protinus inde domus vobis Pompeia petatur;
Non est Augusto junctior ulla foro :
Si quis, ut in populo, qui sitis, et unde, requiret,
Nomina decepta quælibet aure ferat.
Ut sit enim tutum, sicut reor esse, fateri,
Verba minus certe ficta timoris habent.
Copia nec vobis ullo prohibente videndi
Consulis, ut limen contigeritis, erit.
Aut reget ille suos dicendo jura Quirites,
Conspicuum signis quum premet altus ebur :
Aut populi reditus positam componet ad hastam,
Et minui magnæ non sinet urbis opes :
Aut, ut erunt patres in Julia templa vocati,
De tanto dignis consule rebus aget :
Aut feret Augusto solitam natoque salutem,
Deque parum noto consulet officio.
Tempus ab his vacuum Cæsar Germanicus omne
Auferet, a magnis hunc colit ille Deis.
Quum tamen a turba rerum requieverit harum,
Ad vos mansuetas porriget ille manus;
Quidque parens ego vester agam, fortasse requiret :
Talia vos illi reddere verba velim.
Vivit adhuc, vitamque tibi debere fatetur,
Quam prius a miti Cæsare munus habet.
Te sibi, quum fugeret, memori solet ore referre,
Barbariæ tutas exhibuisse vias.
Sanguine Bistonium quod non tepefecerit ensem,
Effectum cura pectoris esse tui.
Addita præterea vitæ quoque multa tuendæ
Munera, ne proprias attenuaret opes.
Pro quibus ut meritis referatur gratia, jurat,
Se fore mancipium, tempus in omne, tuum.
Nam prius umbrosa carituros arbore montes,
Et freta velivolas non habitura rates,
Fluminaque in fontes cursu reditura supino,
Gratia quam meriti possit abire tui.
Hæc ubi dixeritis, servet sua dona, rogate :
Sic fuerit vestræ causa peracta viæ.

LETTRE VI.

A BRUTUS.

Cette lettre que tu lis, Brutus, vient d'un pays où tu voudrais bien qu'Ovide ne fût pas. Mais ce que tu voudrais, l'implacable destin ne le veut pas, hélas! et cette volonté est plus puissante que la tienne! Une olympiade de cinq ans s'est écoulée depuis mon exil en Scythie; et déjà un nouveau lustre va bientôt succéder au premier. La fortune s'opiniâtre à me persécuter, et la perfide déesse vient toujours se jeter méchamment au-devant de tous mes vœux. Tu avais résolu, Maxime, ô toi l'honneur de la famille des Fabius, de parler au divin Auguste, et de le supplier en ma faveur, et tu meurs avant d'avoir fait entendre tes prières; et je crois être, Maxime, la cause de ta mort, moi qui étais loin de valoir un si haut prix. Maintenant je n'ose plus confier ma défense à personne; en te perdant, j'ai perdu tout appui. Auguste était presque dispose à pardonner à ma faute, à mon erreur; il a disparu de ce monde, et avec lui mes espérances. Cependant, Brutus, du fond de mon exil, je t'ai envoyé des vers dédiés au nouvel habitant du ciel, des vers tels qu'il m'a été possible de les écrire. Puisse cet acte religieux m'être favorable! puissent mes maux avoir un terme! puisse la famille d'Auguste apaiser sa colère! Toi aussi, Brutus, dont l'amitié sincère m'est connue, toi aussi, je le jure sans crainte, tu fais les mêmes vœux : et cette amitié, que tu m'as toujours témoignée avec tant de franchise, a puisé des forces nouvelles dans mon malheur même. A voir nos larmes couler ensemble, on eût dit que nous étions condamnés à souffrir la même peine. Tu dois à la nature un cœur bon et sensible : elle n'accorda à nul autre une âme plus compatissante; à tel point que, si l'on ignorait quelle est ta puissance dans les débats du Forum, on croirait difficilement que ta bouche demandât la condamnation d'un coupable. Cependant, le même homme peut être, nonobstant une contradiction apparente, facile aux suppliants et terrible aux coupables. Chargé de la vengeance que réclame la sévérité des lois, chacune de tes paroles semble imprégnée d'un venin mortel. Que tes ennemis seuls apprennent combien tes armes sont redoutables, et combien sont acérés les traits lancés par ton éloquence! Tu les aiguises avec tant d'art, qu'on en conclut aussitôt qu'il n'y a rien de commun entre ton génie et ton extérieur. Mais qu'une victime des injustices de la fortune s'offre à tes regards, ton cœur devient plus tendre que celui d'une femme. J'ai pu m'en convaincre, moi surtout, quand la plupart de mes amis affectèrent de ne plus me connaître. Ceux-ci, je les oublie; mais je ne vous

EPISTOLA VI.

BRUTO.

Quam legis, ex illis tibi venit Epistola, Brute,
  Nasonem nolles in quibus esse, locis.
Sed, tu quod nolles, voluit miserabile fatum :
  Heu mihi, plus illud, quam tua vota, valet!
In Scythia nobis quinquennis Olympias acta est :
  Jam tempus lustri transit in alterius.
Perstat enim fortuna tenax, votisque malignum
  Opponit nostris insidiosa pedem.
Certus eras pro me, Fabiæ laus, Maxime, gentis,
  Numen ad Augustum supplice voce loqui.
Occidis ante preces; causamque ego, Maxime, mortis,
  Nec fueram tanti, me reor esse tuæ.
Jam timeo nostram cuiquam mandare salutem.
  Ipsum morte tua concidit auxilium.
Cœperat Augustus deceptæ ignoscere culpæ;
  Spem nostram terras deseruitque simul.
Quale tamen potui, de cœlite, Brute, recenti
  Vestra procul positus carmen in ora dedi.
Quæ prosit pietas utinam mihi! sitque malorum
  Jam modus, et sacræ mitior ira domus!
Te quoque idem, liquido possum jurare, precari,
  O mihi non dubia cognite, Brute, nota!
Nam, quum præstiteris verum mihi semper amorem;
  Hic tamen adverso tempore crevit amor.
Quique tuas pariter lacrymas nostrasque videret,
  Passuros pœnam crederet esse duos.
Lenem te miseris genuit natura, nec ulli
  Mitius ingenium, quam tibi, Brute, dedit :
Ut, qui quid valeas ignoret Marte forensi,
  Posse tuo peragi vix putet ore reos.
Scilicet ejusdem est, quamvis pugnare videtur,
  Supplicibus facilem, sontibus esse truceni;
Quum tibi suscepta est legis vindicta severæ,
  Verba velut tinctum singula virus habent.
Hostibus eveniat, quam sis violentus in armis
  Sentire, et linguæ tela subire tuæ;
Quæ tibi tam tenui cura limantur, ut omnes
  Istius ingenium corporis esse negent.
At, si quem lædi fortuna cernis iniqua,
  Mollior est animo femina nulla tuo.
Hoc ego præsipue sensi, quum magna meorum
  Notitiam pars est inficiata mei.
Immemor illorum, vestri non immemor unquam.

oublierai jamais, vous dont la sollicitude à soulagé mes souffrances. L'Ister (hélas! trop voisin de moi) remontera du Pont-Euxin vers sa source, et, comme si nous revenions aux jours du festin de Thyeste, le char du soleil reculera vers l'orient, avant qu'aucun de vous, qui avez déploré mon malheur puisse m'accuser d'ingratitude et d'oubli.

LETTRE VII.

A VESTALIS.

Vestalis, puisque Rome vient de t'envoyer vers les rives de l'Euxin pour rendre la justice aux peuples qui habitent sous le pôle, tu peux juger par toi-même du pays où je passe ma vie languissante, et attester que mes plaintes continuelles ne sont que trop légitimes. Ton témoignage, ô jeune descendant des rois des Alpes, confirmera leur douloureuse réalité. Tu vois toi-même que le Pont est enchaîné par les glaces; et que le vin, cédant lui-même aux lois d'une température rigoureuse, perd sa fluidité. Tu vois comme le Jazyge, bouvier farouche, conduit ses chariots pesants sur les flots de l'Ister; tu vois aussi la pointe de leurs flèches empoisonnées, et dont l'atteinte est deux fois mortelle. Et plût aux dieux que, simple spectateur de cette partie de mes maux, tu n'en eusses pas fait toi-même l'expérience dans les combats. C'est à travers mille dangers qu'on arrive au grade de primipilaire, honneur que t'a valu récemment ta bravoure. Mais quoique ce titre soit la source de mille avantages, cependant il était encore au-dessous de ton mérite. Témoin l'Ister qui, sous ta main puissante, vit ses rivages teints du sang sarmate. Témoin Ægypsos que tu pris une seconde fois et qui reconnut que son heureuse position n'était plus une sauvegarde pour elle. Citadelle élevée au sommet d'une montagne qui touche aux nues, on n'aurait pu dire si elle trouvait plus de garantie dans la nature de sa position que dans le courage de ses défenseurs. Un ennemi féroce l'avait enlevée au roi de Sithonie, et le vainqueur s'était emparé des trésors du vaincu. Mais Vitellius, descendant le courant du fleuve, et rangeant ses bataillons, déploya ses étendards contre les Gètes. Et toi, digne petit-fils de l'antique Daunus, ton ardeur t'entraîne au milieu des ennemis. Soudain, remarquable par l'éclat de tes armes, tu t'élances, dominé par la crainte que tes hauts faits ne restent ensevelis dans l'obscurité. Tu cours affrontant le fer, la difficulté des lieux, et les pierres qui tombent plus nombreuses que la grêle des hivers. Rien ne t'arrête : ni la nuée de traits lancés contre toi, ni ces traits eux-mêmes infectés du sang

Qui mala solliciti nostra levastis, ero.
Et prius, heu nobis nimium conterminus! Ister
In caput Euxino de mare vertet iter;
Utque Thyesteæ redeant si tempora mensæ,
Solis ad Eoas currus agetur aquas;
Quam quisquam vestrum, qui me doluistis ademptum,
Arguat, ingratum non meminisse sui.

EPISTOLA VII.

VESTALI.

Missus es Euxinas quoniam, Vestalis, ad undas,
Ut positis reddas jura sub axe locis,
Adspicis en, præsens, quali jaceamus in arvo :
Nec me testis eris falsa solere queri.
Accedet voci per te non irrita nostræ,
Alpinis juvenis regibus orte, fides.
Ipse vides certe glacie concrescere Pontum;
Ipse vides rigido stantia vina gelu.
Ipse vides, onerata ferox ut ducat Iazyx
Per medias Istri plaustra bubulcus aquas.
Adspicis et mitti sub adunco toxica ferro,
Et telum causas mortis habere duas.
Atque utinam pars hæc tantum spectata fuisset,
Non etiam proprio cognita Marte tibi!
Tenditis ad primum per densa pericula pilum;
Contigit ex merito qui tibi nuper honos.
Sit licet hic titulus plenis tibi fructibus ingens,
Ipsa tamen virtus ordine major erat.
Non negat hoc Ister, cujus tua dextera quondam
Pœniceam Getico sanguine fecit aquam.
Non neget Ægypsos, quæ, te subeunte, recepta
Sensit in ingenio nil opis esse loci.
Nam dubium, positu melius defensa manuve,
Urbs erat in summo nubibus æqua jugo.
Sithonio regi ferus interceperat illam
Hostis, et ereptas victor habebat opes.
Donec fluminea devecta Vitellius unda
Intulit, exposito milite, signa Getis.
At tibi, progenies alti fortissima Dauni,
Venit in adversos impetus ire viros.
Nec mora; conspicuus longe fulgentibus armis,
Fortia ne possint facta latere, caves :
Ingentique gradu contra ferrumque locumque,
Saxaque brumali grandine plura, subis.
Nec te missa super jaculorum turba moratur,
Nec quæ viperco tela cruore madent.

des vipères. Ton casque est hérissé de flèches aux plumes peintes; et ton bouclier n'offre plus de place à de nouveaux coups. Malheureusement il ne préserva point ta poitrine de tous ceux qui étaient dirigés contre elle; mais l'amour de la gloire étouffe le sentiment de la douleur; tel on vit, dit-on, sous les murs de Troie, Ajax, pour sauver les vaisseaux des Grecs, repousser les torches incendiaires d'Hector. Bientôt on atteignit l'ennemi; l'épée croisa l'épée et le fer put décider de près de l'issue du combat. Il serait difficile de raconter tes actes de courage, le nombre de tes victimes; quelles furent ces victimes elles-mêmes, et comment elles succombèrent. Tu amoncelais les cadavres sous les coups de ton épée, et tu foulais d'un pied vainqueur cet amas de Gètes immolés. Le second rang combat à l'exemple du premier; chaque soldat porte et reçoit mille blessures: mais tu les effaces tous par ta bravoure, autant que Pégase surpassait en vitesse les coursiers les plus rapides. Ægypsos est vaincu, et mes chants, ô Vestalis, conserveront à jamais le souvenir de tes exploits.

LETTRE VIII.

A SUILLIUS.

Ta lettre, docte Suillius, m'est arrivée ici un peu tard; mais elle ne m'en a pas causé moins de joie. Tu m'y fais la promesse, si une tendre amitié peut fléchir le courroux des dieux, de venir à mon aide; quand tes efforts seraient superflus, je te suis déjà reconnaissant de ta bonne volonté; et je regarde comme le service lui-même l'intention de le rendre. Puisse seulement ce noble enthousiasme être de longue durée! puisse ton attachement ne point être lassé par mon infortune! Les liens de parenté qui nous unissent me donnent quelques droits à ton amitié; et je demande au ciel que ces liens ne se relâchent jamais. Ta femme est pour ainsi dire ma fille, et celle qui te nomme son gendre m'appelle, moi, son époux. Malheur sur moi, si, à la lecture de ces vers, ton front se rembrunit, et si tu rougis de ma parenté! Mais tu n'y trouveras rien qui doive te faire rougir, si ce n'est la fortune qui fut aveugle pour moi. Si tu considères ma naissance, tu verras que depuis l'origine de ma famille, mes nombreux aïeux furent tous chevaliers; si d'ailleurs il te plaît de faire l'examen de ma vie, elle est, à l'exception d'une erreur malheureuse, irréprochable et pure. Si tu as l'espoir d'obtenir, par tes prières, quelque chose des dieux, objets de ton culte, fais-leur entendre ta voix suppliante. Tes dieux à toi, c'est le jeune César: apaise cette divinité; il n'en est pas dont les autels soient plus connus de toi: elle ne souffre pas que les vœux

Spicula cum pictis hærent in casside pennis;
  Parsque fere scuti vulnere nulla vacat.
Nec corpus cunctos feliciter effugit ictus;
  Sed minor est acri laudis amore dolor.
Talis apud Trojam Danais pro navibus Ajax
  Dicitur Hectoreas sustinuisse faces.
Ut propius ventum est, commissaque dextera dextræ,
  Resque fero potuit cominus ense geri;
Dicere difficile est, quid Mars tuus egerit illic,
  Quotque neci dederis, quosque, quibusque modis.
Ense tuo factos calcabas victor acervos;
  Impositoque Getes sub pede multus erat.
Pugnat ad exemplum Primi minor ordine Pili;
  Multaque fert miles vulnera, multa facit.
Sed tantum virtus alios tua præterit omnes,
  Ante citos quantum Pegasus ibat equos.
Vincitur Ægypsos: testataque tempus in omne
  Sunt tua, Vestalis carmine facta meo.

EPISTOLA VIII.

SUILLIO.

Litera sera quidem, studiis exculte Suilli,
  Huc tua pervenit, sed mihi grata tamen:
Qua, pia si possit Superos lenire rogando
  Gratia, laturum te mihi dicis opem.
Ut jam nil præstes, animi sum factus amici
  Debitor, et meritum, velle juvare, voco.
Impetus iste tuus longum modo duret in ævum;
  Neve malis pietas sit tua lassa meis.
Jus aliquod faciunt adfinia vincula nobis,
  Quæ semper maneant illabefacta, precor.
Nam tibi quæ conjux, eadem mihi filia pæne est:
  Et quæ te generum, me vocat illa virum.
Heu mihi! si lectis vultum tu versibus istis
  Ducis, et adfinem te pudet esse meum!
At nihil hic dignum poteris reperire pudore,
  Præter fortunam, quæ mihi cæca fuit.
Seu genus excutias; equites, ab origine prima,
  Usque per innumeros inveniemur avos:
Sive velis, qui sint, mores inquirere nostros;
  Errorem misero detrahe, labe carent.
Tu modo, si quid agi sperabis posse precando,
  Quos colis, exora supplice voce Deos.
Di tibi sunt Cæsar juvenis; tua numina placa:
  Hac certe nulla est notior ara tibi.

de son ministre soient des vœux stériles. C'est là qu'il faut aller chercher un remède à ma fortune; quelque faible que puisse être le vent favorable qui soufflera de ce côté, mon vaisseau englouti surgira du milieu des flots. Alors je présenterai à la flamme dévorante l'encens solennel, et je serai là pour attester la clémence des dieux. Je ne t'éleverai pas, ô Germanicus, un temple des marbres de Paros; ma ruine a atteint jusqu'à mes richesses. Que les villes heureuses, que ta famille t'érigent des temples; Ovide, reconnaissant, donnera tout ce qu'il possède, ses vers: c'est un bien faible don, je l'avoue, pour l'importance du service, que d'offrir des paroles en échange de la vie; mais en donnant le plus qu'on peut donner, on témoigne suffisamment de sa reconnaissance, et rien n'est à exiger au delà. L'encens offert dans un vase sans prix par le pauvre à la divinité n'est pas moins méritoire que celui qui fume sur un riche coussin; l'agneau né d'hier, aussi bien que la victime engraissée dans les pâturages des Falisques, teint de son sang les autels du capitole. Cependant, l'offrande sans contredit la plus agréable aux héros est l'hommage que le poëte leur rend dans ses vers. Les vers ratifient les éloges que vous avez mérités, et veillent à la garde d'une gloire qui deviendra par eux impérissable : les vers assurent à la vertu une perpétuelle durée, et après l'avoir sauvée du tombeau, la font connaître à la dernière postérité.

Le temps destructeur ronge le fer et la pierre; rien ne résiste à son action puissante; mais les écrits bravent les siècles. C'est par les écrits que vous connaissez Agamemnon et tous les guerriers de son temps, ses alliés ou ses adversaires. Sans la poésie, qui connaîtrait Thèbes et les sept chefs, et tous les événements qui précédèrent et tous ceux qui suivirent? Les dieux mêmes, s'il est permis de le dire, sont l'ouvrage du poëte : leur majestueuse grandeur a besoin d'une voix qui la chante.

Ainsi nous savons que du chaos, cette masse informe de la nature à son origine, sortirent les éléments divers; que les géants, aspirant à l'empire de l'Olympe, furent précipités dans le Styx par les feux vengeurs, enfants des nuées : ainsi Bacchus, vainqueur des Indes, et Alcide, conquérant d'Œchalie, furent immortalisés; et naguère, César, les vers ont consacré en quelque sorte l'apothéose de ton aïeul, qui s'était d'avance, par ses vertus, ouvert un chemin jusqu'au ciel. Si donc mon génie a conservé quelque étincelle du feu sacré, ô Germanicus, c'est à toi que j'en veux faire hommage: poëte toi-même, tu ne peux dédaigner les hommages d'un poëte; tu sais trop bien en apprécier la valeur. Si le grand nom que tu portes ne t'avait imposé un

Non sinit illa sui vanas antistitis unquam
  Esse preces : nostris hinc pete rebus opem.
Quamlibet exigua si nos ea juverit aura,
  Obruta de mediis cymba resurget aquis.
Tunc ego tura feram rapidis solemnia flammis;
  Et, valeant quantum numina, testis ero.
Nec tibi de Pario statuam, Germanice, templum
  Marmore : carpsit opes illa ruina meas.
Templa domus vobis faciant urbesque beatæ :
  Naso suis opibus, carmine, gratus erit.
Parva quidem fateor pro magnis munera reddi,
  Quum pro concessa verba salute damus.
Sed qui, quam potuit, dat maxima, gratus abunde est·
  Et finem pietas contigit illa suum.
Nec, quæ de parva Dis pauper libat acerra,
  Tura minus, grandi quam data lance, valent :
Agnaque tam lactens, quam gramine pasta Falisco
  Victima, Tarpeios inficit icta focos.
Nec tamen, officio vatum per carmina facto,
  Principibus res est gratior ulla viris.
Carmina vestrarum paragunt præconia laudum :
  Neve sit actorum fama caduca cavent.
Carmine fit vivax virtus; expersque sepulcri,
  Notitiam seræ posteritatis habet.
Tabida consumit ferrum lapidemque vetustas;
  Nullaque res majus tempore robur habet.
Scripta ferunt annos : scriptis Agamemnona nosti;
  Et quisquis contra, vel simul, arma tulit.
Quis Thebas septemque duces sine carmine nosset,
  Et quicquid post hæc, quicquid et ante fuit?
Di quoque carminibus, si fas est dicere, fiunt,
  Tantaque majestas ore canentis eget.
Sic Chaos, ex illa naturæ mole prioris,
  Digestum partes scimus habere suas :
Sic adfectantes cœlestia regna Gigantas,
  Ad Styga nimbifero vindicis igne datos.
Sic victor laudem superatis Liber ab Indis,
  Alcides capta traxit ab Œchalia.
Et modo, Cæsar, avum, quem virtus addidit astris,
  Sacrarunt aliqua carmina parte tuum.
Si quid adhuc igitur vivi, Germanice, nostro
  Restat in ingenio, serviet omne tibi.
Non potes officium vatis contemnere vates :
  Judicio pretium res habet ista tuo.
Quod nisi te numen tantum ad majora vocasset,
  Gloria Pieridum summa futurus eras. 70

rôle plus illustre, tu promettais d'être un jour l'honneur de la poésie. Mais il était plus digne de toi d'inspirer des vers que d'en écrire, et cependant tu ne saurais abandonner le culte des Muses. Car tantôt tu livres des batailles, tantôt tu soumets tes paroles aux lois de la mesure, et ce qui est un ouvrage pour les autres est un jeu pour toi. De même qu'Apollon savait manier la lyre et l'arc, de même que ce double exercice occupait ses mains tour à tour, ainsi tu n'ignores ni la science de l'érudit, ni la science du prince, et ton esprit se partage entre Jupiter et les Muses. Puisque ces déesses ne m'ont point encore repoussé de la source sacrée que fit jaillir le pied de Pégase, qu'elles fassent tourner à mon profit cet art qui nous est commun, ces études que nous cultivions Germanicus et moi, pour qu'enfin je puisse fuir les Gètes, et leurs rivages trop voisins des Coralles aux vêtements de peaux. Mais si, dans mon malheur, la patrie m'est irrévocablement fermée, que du moins je sois envoyé dans un pays moins éloigné de la ville de l'Ausonie; dans un lieu où je puisse célébrer ta gloire toute récente, et chanter sans retard tes brillants exploits.

Pour que ces vœux touchent le ciel, implore-le, cher Suillius, en faveur de celui qui est presque ton beau-père.

Sed dare materiam nobis, quam carmina, majus :
Nec tamen ex toto deserere illa potes.
Nam modo bella geris, numeris modo verba coerces,
Quodque aliis opus est, hoc tibi ludus erit.
Utque nec ad citharam, nec ad arcum segnis Apollo est;
Sed venit ad sacras nervus uterque manus;
Sic tibi nec docti, nec desunt principis artes :
Mista sed est animo cum Jove Musa tuo.
Quæ quoniam nec nos unda submovit ab illa,
Ungula Gorgonei quam cava fecit equi,
Prosit, opemque ferat communia sacra tueri,
Atque isdem studiis imposuisse manum.
Litora pellitis nimium subjecta Corallis,
Ut tandem sævos effugiamque Getas,
Clausaque si misero patria est, ut ponar in ullo,
Qui minus Ausonia distet ab urbe, loco;
Unde tuas possim laudes celebrare recentes,
Magnaque quam minima facta referre mora.
Tangat ut hoc votum cœlestia, care Suilli,
Numina, pro socero pæne precare tuo.

LETTRE IX.

A GRÆCINUS.

Des bords du Pont-Euxin, triste exil où le sort le retient, et non sa propre volonté, Ovide t'adresse ses vœux, ô Græcinus. Je souhaite que cette lettre te parvienne le premier jour où tu marcheras précédé de douze faisceaux. Puisque tu monteras au Capitole sans moi, puisque je ne pourrai pas me mêler à ton cortége, que cette lettre du moins me remplace, et te présente, au jour fixé, les hommages d'un ami. Si j'étais sous un astre meilleur, si mon char ne s'était brisé sur son perfide essieu, je t'aurais rendu de vive voix ces devoirs dont je m'acquitte aujourd'hui par l'intermédiaire de cet écrit. Je pourrais et t'adresser mes félicitations et t'embrasser; les honneurs que tu reçois, j'en jouirais directement autant que toi-même. J'aurais été, je l'avoue, si fier de ce beau jour, que mon orgueil n'eût trouvé aucun palais assez vaste pour le contenir. Pendant que tu marcherais escorté de la troupe auguste des sénateurs, moi chevalier je précéderais le consul; et quelque joyeux que je fusse d'être rapproché de ta personne, je m'applaudirais pourtant de ne pouvoir trouver place à tes côtés. Quand la foule m'écraserait, je ne m'en plaindrais pas; mais alors, il me serait doux de me

EPISTOLA IX.

GRÆCINO.

Unde licet, non unde juvat, Græcine, salutem
Mittit ab Euxinis hanc tibi Naso vadis.
Missaque Di faciant auroram occurrat ad illam,
Bis senos fasces quæ tibi prima dabit.
Ut, quoniam sine me tanges Capitolia consul,
Et fiam turbæ pars ego nulla tuæ,
In domini subeat partes, et præstet amici
Officium jusso litera nostra die.
Atque ego si fatis genitus melioribus essem,
Et mea sincero curreret axe rota,
Quo nunc nostra manus per scriptum fungitur, esset
Lingua salutandi munere functa tui.
Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis :
Nec minus ille meus, quam tuus, esset honor.
Illa, confiteor, sic essem luce superbus,
Ut caperet fastus vix domus ulla meos.
Dumque latus sancti cingit tibi turba senatus,
Consulis ante pedes ire viderer eques.
Et quanquam cuperem semper tibi proximus esse,
Gauderem lateri non habuisse locum.
Nec querulus, turba quamvis eliderer, essem :

sentir pressé par la foule. Je contemplerais tout joyeux la longue file du cortége et l'espace immense occupé par cette épaisse multitude; et, pour te témoigner combien j'attache de prix même aux choses les plus simples, je ferais attention jusqu'à la poupre dont tu serais revêtu. Je traduirais les emblèmes gravés sur ta chaise curule, et les sculptures de l'ivoire de Numidie. Lorsque tu serais arrivé au Capitole, et que la victime immolée par ton ordre tomberait au pied des autels, alors ce dieu puissant, ce dieu dont la demeure est dans cette enceinte, m'entendrait, moi aussi, lui adresser en secret des actions de grâces; et mille fois heureux de ton élévation aux honneurs suprêmes, je lui offrirais du fond de mon cœur plus d'encens que n'en brûlent les cassolettes sacrées. Je serais là, enfin, présent au milieu de tes amis, si la fortune moins cruelle ne m'avait pas enlevé le droit de rester à Rome; et ce plaisir, dont la vivacité se communique seulement à ma pensée, serait alors partagé par mes yeux. Les dieux ne l'ont pas voulu! et peut-être est-ce avec justice, car à quoi me servirait-il de nier la justice de mon châtiment? Mon esprit, du moins, qui n'est pas exilé de Rome, suppléera à mon absence. Par lui, je contemplerai ta robe prétexte et tes faisceaux; je te verrai rendre la justice au peuple, et je croirai assister moi-même à tes conseils secrets. Je te verrai tantôt mettre aux enchères (1) les revenus de l'état pendant un lustre, et les affermer avec une probité scrupuleuse; tantôt faire entendre au sein du sénat des paroles éloquentes, et discuter des matières d'utilité publique, tantôt décerner des actions de grâces aux dieux pour les Césars, et frapper les blanches têtes des taureaux engraissés dans les meilleurs pâturages.

Fasse le ciel qu'après avoir prié pour les grandes nécessités de l'état, tu demandes aussi que la colère divine s'apaise en ma faveur! Qu'alors une flamme pure s'élève et se détache de l'autel chargé d'offrandes et favorise ta prière d'un heureux présage! Cependant je ferai taire mes plaintes, et je célébrerai en ces lieux, et du mieux qu'il me sera possible, la gloire de ton consulat. Mais un autre motif de bonheur pour moi, et qui ne le cède en rien au premier, c'est que l'héritier de ton éminente dignité doit être ton frère; car ton pouvoir, Græcinus, expire à la fin de décembre, le sien commence au premier jour de janvier. Fidèle à cette amitié qui vous unit, tu partageras avec lui la joie d'avoir possédé tour-à-tour les mêmes honneurs; tu seras fier de ses faisceaux comme il le sera des tiens : tu auras été deux fois consul, comme lui-même le sera deux fois. La même dignité sera restée deux fois dans la même famille. Quelque grand que soit cet honneur, quoique la ville de Mars ne connaisse pas de dignité plus élevée que celle de consul (2), cependant la main qui la décerne en rehausse encore

Sed foret a populo tum mihi dulce premi.
Prospicerem gaudens, quantus foret agminis ordo,
Densaque quam longum turba teneret iter.
Quoque magis noris quam me vulgaria tangant,
Spectarem, qualis purpura te tegeret.
Signa quoque in sella nossem formata curuli;
Et totum Numidæ sculptile dentis opus.
At quum Tarpeias esses deductus in arces,
Dum caderet jussu victima sacra tuo;
Me quoque secreto grates sibi magnus agentem
Audisset, media qui sedet æde, Deus.
Turaque mente magis plena quam lance, dedissem
Ter quater imperii lætus honore tui.
Hic ego præsentes inter numerarer amicos;
Mitia jus urbis si modo fata darent.
Quæque mihi sola capitur nunc mente voluptas,
Tunc oculis etiam percipienda foret.
Non ita Cœlitibus visum est, et forsitan æquis:
Nam quid me pœnæ causa negata juvet?
Mente tamen, quæ sola loco non exsulat, utar:
Prætextam, fasces adspiciamque tuos.
Hæc modo te populo reddentem jura videbit,
Et se secretis finget adesse locis.
Nunc longi reditus hastæ supponere lustri
Cernet, et exacta cuncta locare fide.
Nunc facere in medio facundum verba senatu,
Publica quærentem quid petat utilitas:
Nunc, pro Cæsaribus, Superis decernere grates,
Albave opimorum colla ferire boum.
Atque utinam, quum jam fueris potiora precatus,
Ut mihi placetur numinis ira, roges!
Surgat ad hanc vocem plena pius ignis ab ara,
Detque bonum voto lucidus omen apex.
Interea, qua parte licet, ne cuncta queramur,
Hic quoque te festum consule tempus agam.
Altera lætitiæ, nec cedens causa priori,
Successor tanti frater honoris erit.
Nam tibi finitum summo, Græcine, decembri
Imperium, Jani suscipit ille die.
Quæque est in vobis pietas, alterna feretis
Gaudia, tu fratris fascibus, ille tuis.
Sic tu bis fueris consul, bis consul et ille,
Inque domo bimus conspicietur honor.
Qui quanquam est ingens, et nullum Martia summo
Altius imperium consule Roma videt;
Multiplicat tamen hunc gravitas auctoris honorem, 61

l'éclat, et l'excellence du don participe de la majesté du donateur. Puissiez-vous donc ainsi, toi et Flaccus, jouir toute votre vie de la faveur d'Auguste! mais aussi, quand les affaires de l'état lui laisseront quelque loisir, joignez alors, je vous en conjure, vos prières aux miennes; et, pour peu qu'un vent favorable vienne à souffler de mon côté, déployez toutes les voiles, afin de relever sur l'eau ma barque enfoncée dans les flots du Styx. Naguère Flaccus commandait sur cette côte, et sous son gouvernement, Græcinus, les rives sauvages de l'Ister étaient tranquilles. Il sut constamment maintenir en paix les nations de Mysie, et son épée fit trembler les Gètes si confiants dans la puissance de leurs arcs. Par sa valeur impétueuse, il a repris Trosmis (5) tombée au pouvoir de l'ennemi, et a rougi l'Ister du sang des barbares. Demande-lui quel est l'aspect de ces lieux, quels sont les incommodités du climat de la Scythie, et de combien d'ennemis dangereux je suis environné; demande-lui si leurs flèches légères ne sont pas trempées dans du fiel de serpent et s'ils n'immolent pas sur leurs autels des victimes humaines; qu'il te dise si j'en impose, ou, si en effet, le Pont-Euxin est bien enchaîné par le froid, et si la glace couvre une étendue de plusieurs arpents dans la mer. Lorsqu'il t'aura donné tous ces détails, informe-toi quelle est ma réputation dans ce pays; demande-lui comment s'y passent mes longs jours de malheurs. On ne m'y hait point, sans doute, et d'ailleurs je ne le mérite pas : en changeant de fortune, je n'ai point changé d'humeur. J'ai conservé cette tranquillité d'esprit que tu avais coutume d'admirer autrefois, et cette pudeur inaltérable qui se réfléchissait sur mon visage. Tel je suis loin de vous, au milieu d'un peuple farouche, et dans ces lieux où la violence brutale des armes a plus de pouvoir que les lois. Cependant, Græcinus, depuis tant d'années que j'habite ce pays, ni homme, ni femme ni enfant ne peuvent se plaindre de moi. Aussi les Tomites, touchés de mes malheurs, viennent-ils à mon secours; oui, et j'en prends à témoin, puisqu'il le faut, cette contrée elle-même, ses habitants qui me voient faire des vœux pour en sortir, voudraient bien que je partisse; mais pour eux mêmes ils souhaitent que je reste. Si tu ne m'en crois pas sur ma parole, crois-en du moins les décrets solennels où l'on me prodigue des éloges, et les actes publics en vertu desquels je suis exempté de tout impôt. Et quoiqu'il ne convienne pas aux malheureux de se vanter, sache encore que les villes voisines m'accordent les mêmes priviléges. Ma piété est connue de tous : tous, sur cette terre étrangère, savent que dans ma maison j'ai dédié un sanctuaire à César; qu'on y trouve aussi les images de son fils si pieux, et de son épouse, souveraine prêtresse, deux divinités non moins augustes que notre nouveau dieu. Afin qu'il ne manque à ce sanctuaire aucun membre de la famille, on y voit encore

Et majestatem res data dantis habet.
Judiciis igitur liceat Flaccoque tibique
Talibus Augusti tempus in omne frui.
Ut tamen a rerum cura propiore vacabit,
Vota, precor, votis addite vestra meis.
Et, si quem dabit aura sinum, laxate rudentes,
Exeat e Stygiis ut mea navis aquis.
Præfuit his, Græcine, locis modo Flaccus; et illo
Ripa ferox Istri sub duce tuta fuit.
Hic tenuit Mysas gentes in pace fideli;
Hic arcu fisos terruit ense Getas.
Hic captam Trosmin celeri virtute recepit,
Infecitque fero sanguine Danubium.
Quære loci faciem, Scythicique incommoda cœli;
Et quam vicino terrear hoste roga.
Sintne litæ tenues serpentis felle sagittæ,
Fiat an humanum victima dira caput.
Mentiar, an coeat duratus frigore Pontus,
Et teneat glacies jugera multa freti.
Hæc ubi narrarit, quæ sit mea fama require;
Quoque modo peragam tempora dura, roga.
Nec sumus hic odio, nec scilicet esse meremur,
Nec cum fortuna mens quoque versa mea est.
Illa quies animo, quam tu laudare solebas,
Ille vetus solito perstat in ore pudor.
Sic ego sum longe; sic hic, ubi barbarus hostis
Ut fera plus valeant legibus arma facit;
Rem, queat ut nullam tot jam, Græcine, per annos
Femina de nobis, virve, puerve queri.
Hoc facit ut misero faveant adsintque Tomitæ;
Hæc quoniam tellus testificanda mihi est.
Illi me, quia velle vident, discedere malunt:
Respectu cupiunt hic tamen esse sui.
Nec mihi credideris: exstant decreta, quibus nos
Laudat, et immunes publica cera facit.
Conveniens miseris hæc quanquam gloria non est,
Proxima dant nobis oppida munus idem.
Nec pietas ignota mea est: videt hospita tellus
In nostra sacrum Cæsaris esse domo.
Stant pariter natusque pius, conjuxque sacerdos,
Numina jam facto non leviora Deo.
Neu desit pars ulla domus, stat uterque nepotum, 100

les images des deux petits-fils, l'une auprès de son aïeule, et l'autre à côté de son père. Tous les matins, au lever du jour, je leur offre avec mon encens des paroles suppliantes. Interroge tout le Pont, témoin du culte que je leur rends, il te dira que je n'avance rien ici qui ne soit exactement vrai. La terre du Pont sait encore que je célèbre par des jeux la naissance de notre dieu avec toute la magnificence que comporte ce pays; à cet égard, ma piété n'est pas moins célèbre parmi les étrangers qui viennent ici de la vaste Propontide et d'ailleurs, que dans le pays même. Ton frère, lui aussi, quand il commandait sur la rive gauche du Pont, en aura peut-être entendu parler. Ma fortune ne répond pas toujours à mon zèle, mais, dans mon indigence, je consacre volontiers à une pareille œuvre le peu que je possède. Au reste, loin de Rome, je ne prétends point faire parade d'une piété fastueuse; je m'en tiens à une piété modeste et sans éclat. Il en viendra sans doute quelque bruit aux oreilles de César, lui qui n'ignore rien de ce qui se passe dans le monde. Tu la connais du moins, toi qui occupes maintenant une place parmi les dieux; tu vois, César, tout ce que je fais, toi dont les regards embrassent, au-dessous de toi, la surface de la terre : tu entends, du haut de la voûte étoilée où tu es placé, les vœux inquiets que je t'adresse; peut-être même ces vers que j'ai envoyés à Rome pour célébrer ton admission dans le séjour des dieux parviendront-ils jusqu'à toi, j'en ai le pressentiment : ils apaiseront ta divinité, et ce n'est pas sans raison que tu portes le nom si doux de père des Romains.

LETTRE X.

A ALBINOVANUS.

Voici le sixième été que je passe sur les rivages cimmériens, au milieu des Gètes aux vêtements de peau! Quel est le marbre, cher Albinovanus, (1) quel est le fer dont la résistance soit comparable à la mienne? L'eau, en tombant goutte à goutte, creuse la pierre; l'anneau s'use par le frottement, et le soc de la charrue s'émousse à force de sillonner la terre; ainsi l'action corrosive du temps détruit tout, excepté moi et la mort! Elle-même est vaincue par l'opiniâtreté de mes souffrances. Ulysse, qui erra dix ans sur des mers orageuses, est cité pour exemple d'une patience inébranlable; mais Ulysse n'éprouva pas toujours les rigueurs du destin; il eut souvent, dans son infortune, des intervalles de repos. Fut-il donc bien à plaindre d'avoir, pendant six ans, répondu à l'amour de la belle Calypso, et partagé la couche d'une déesse de la mer? Le fils d'Hippotas (2) le reçut ensuite et lui confia la garde des vents, afin que celui-là seul qui lui était favo-

Hic aviæ lateri proximus, ille patris.
His ego do toties cum ture precantia verba,
Eco quoties surgit ab orbe dies.
Tota, licet quæras, hoc me non fingere dicet,
Officii testis Pontica terra mei.
Pontica me tellus, quantis hac possumus ora,
Natalem ludis scit celebrare Dei.
Nec minus hospitibus pietas est cognita talis,
Misit in has si quos longa Propontis aquas.
Is quoque, quo lævus fuerat sub præside Pontus,
Audierit frater forsitan ista tuus.
Fortuna est impar animo, talique libenter
Exiguas carpo munere pauper opes.
Nec vestris damus hæc oculis, procul urbe remoti;
Contenti tacita sed pietate sumus.
Et tamen hæc tangent aliquando Cæsaris aures :
Nil illum toto quod fit in orbe, latet.
Tu certe scis hoc Superis adscite, videsque,
Cæsar, ut est oculis subdita terra tuis!
Tu nostras audis, inter convexa locatus
Sidera, sollicito quas damus ore, preces.
Perveniant istuc et carmina forsitan illa,
Quæ de te misi cœlite facta novo.
Auguror his igitur flecti tua numina; nec tu
Immerito nomen mite parentis habes.

EPISTOLA X.

ALBINOVANO.

Hic mihi Cimmerio bis tertia ducitur æstas
Litore, pellitos inter agenda Getas.
Ecquos tu silices, ecquod, carissime, ferrum
Duritiæ confers, Albinovane, meæ?
Gutta cavat lapidem; consumitur annulus usu,
Et teritur pressa vomer aduncus humo.
Tempus edax igitur, præter nos, omnia perdet?
Cessat duritia mors quoque victa mea.
Exemplum est animi nimium patientis Ulysses,
Jactatus dubio per duo lustra mari.
Tempora solliciti sed non tamen omnia fati
Pertulit, et placidæ sæpe fuere moræ.
An grave sex annis pulchram fovisse Calypso,
Æquoreæque fuit concubuisse Deæ?
Excipit Hippotades, qui dat pro munere ventos,
Curvet ut impulsos utilis aura sinus.

rable enflât ses voiles et les dirigeât. Il ne fut pas non plus si malheureux d'entendre les chants harmonieux des syrènes, et le suc du lotos n'eut pour lui rien d'amer. Ah! j'achèterais volontiers, s'il en existait encore, au prix d'une partie de mes jours, des sucs qui me feraient oublier ma patrie. Tu ne compareras pas la ville des Lestrigons aux peuples de ces pays que baigne l'Ister au cours sinueux. Le cyclope ne sera pas plus cruel que le féroce Phyacès; et encore quelle part a-t-il dans les alarmes qui m'assiégent à tous moments? Si, des flancs monstrueux de Scylla, s'échappent des aboiements sauvages, les vaisseaux heniochiens sont autrement funestes aux nautonniers et tu ne dois pas davantage mettre en parallèle avec les terribles Achéens le gouffre de Charybde, vomissant trois fois les flots qu'elle a trois fois engloutis. Ces barbares, sans doute, promènent plus audacieusement leur existence vagabonde sur la rive droite du fleuve, mais l'autre rive que j'habite n'en est pas pour cela plus sûre. Ici la campagne est nue, et les flèches sont empoisonnées; ici, l'hiver rend la mer accessible au piéton; et, sur ces ondes, où naguère la rame ouvrait un passage, le voyageur, laissant là son vaisseau, poursuit sa route à pied sec. Les Romains qui viennent ici disent que vous avez peine à croire cet état de choses. Qu'il est malheureux celui dont les souffrances sont trop cruelles pour être croyables! Crois-moi, cependant; et je ne veux pas te laisser ignorer pourquoi la mer des Sarmates est ainsi chaque hiver. Tout près de nous est une constellation qui a la figure d'un chariot, et dont l'influence amène les plus grands froids. C'est de là que souffle Borée, l'hôte ordinaire de ces rivages, et d'autant plus violent qu'il naît plus près de nous. Le Notus, au contraire, dont la tiède haleine souffle du pôle opposé, n'arrive ici, d'aussi loin, que rarement et d'une aile toujours fatiguée. Ajoutez à cela les fleuves qui viennent se décharger dans cette mer sans issue, et qui, par le mélange, font perdre à l'eau salée une grande partie de sa force. Là se jettent le Lycus, le Sagaris, le Penius, l'Hypanis, le Cratès et l'Halys aux rapides tourbillons. Là aussi se rendent le violent Parthénius et le Cynapis, qui roule avec lui des rochers; et le Tyras, le plus rapide tous; et toi aussi, Thermodon, si connu des belliqueuses Amazones; et toi, Phase, visité jadis par les héros de la Grèce; et le Borysthène, et le Dyraspe, aux eaux limpides; et le Mélanthe, qui poursuit jusque-là et sans bruit son paisible cours; et cet autre qui sépare l'Asie de la sœur de Cadmus, et coule entre elles deux; et cette foule d'autres enfin, parmi lesquels le Danube, le plus grand de tous, refuse, ô Nil, de reconnaître ta suprématie. Cette quantité d'affluents qui viennent grossir le Pont-Euxin en altèrent les eaux et en diminuent la force. Bien plus, sem-

Nec bene cantantes labor est audisse puellas;
  Nec degustanti lotos amara fuit.
Hos ego, qui patriæ faciant oblivia, succos
  Parte meæ vitæ, si modo dentur, emam.
Nec tu contuleris urbem Læstrygonis unquam
  Gentibus, obliqua quas obit Ister aqua.
Nec vincet sævum Cyclops feritate Phyacen,
  Qui quota terroris pars solet esse mei!
Scylla feris trunco quod latrat ab inguine monstris,
  Heniochæ nautis plus nocuere rates.
Nec potes infestis conferre Charybdin Achæis,
  Ter licet epotum ter vomat illa fretum.
Qui quanquam dextra regione licentius errant,
  Securum latus hoc non tamen esse sinunt.
Hic agri infrondes, hic spicula tincta venenis;
  Hic freta vel pediti pervia reddit hyems:
Ut, qua remus iter pulsis modo fecerat undis,
  Siccus contemta nave viator eat.
Qui veniunt istinc, vix vos ea credere dicunt:
  Quam miser est qui fert asperiora fide!
Crede tamen: nec te causas nescire sinemus,
  Horrida Sarmaticum cur mare duret hyems.
Proxima sunt nobis plaustri præbentia formam,
  Et quæ præcipuum sidera frigus habent.
Hinc oritur Boreas, oræque domesticus huic est,
  Et sumit vires a propiore loco.
At Notus, adverso tepidum qui spirat ab axe,
  Est procul, et rarus languidiorque venit.
Adde quod hic clauso miscentur flumina Ponto,
  Vimque fretum multo perdit ab amne suam.
Huc Lycus, huc Sagaris, Peniusque, Hypanisque, Cratesque
  Influit, et crebro vortice tortus Halys:
Partheniusque rapax, et volvens saxa Cynapes
  Labitur, et nullo tardior amne Tyras.
Et tu, femineæ Thermodon cognite turmæ;
  Et quondam Graiis, Phasi, petite viris;
Cumque Borysthenio liquidissimus amne Dyraspes,
  Et tacite peragens lene Melanthus iter;
Quique duas terras Asiam Cadmique sororem
  Separat, et cursus inter utramque facit.
Innumerique alii, quos inter maximus omnes
  Cedere Danubius se tibi, Nile, neget.
Copia tot laticum, quas auget, adulterat undas,
  Nec patitur vires æquor habere suas.
Quin etiam stagno similis, pigræque paludi
  Cæruleus vix est, diluiturque color.

blable à un étang aux eaux dormantes d'un marais, il perd beaucoup de sa couleur, laquelle n'est presque plus azurée. L'eau douce, plus légère que celle de la mer, surnage; car le sel qui domine en celle-ci la rend plus pesante. Si l'on me demande pourquoi je donne tous ces détails à Pédo, pourquoi je me suis amusé à les écrire en vers; j'ai passé le temps, répondrai-je, j'ai trompé mes ennuis; voilà le fruit d'une heure ainsi écoulée. Pendant que j'écrivais, j'oubliais que j'étais toujours malheureux et toujours au milieu des Gètes. Pour toi, qui composes maintenant un poëme en l'honneur de Thésée (3), je ne doute pas que tu n'éprouves les beaux sentiments qu'inspire un si grand sujet, et que tu n'imites le héros que tu chantes. Or Thésée ne veut pas que la fidélité soit la compagne du bonheur. Si grand qu'il ait été par ses actions, et que le représentent tes vers, dignes de sa renommée, on peut toutefois l'imiter en un point; chacun, par sa fidélité, peut être un Thésée. Tu n'as pas à dompter, armé du glaive ou de la massue, les hordes ennemies qui rendaient l'isthme de Corinthe presque inabordable; mais il faut montrer ici que tu m'aimes, hose tcoujours facile à qui la veut bien. Est-il si pénible de conserver pur le sentiment de l'amitié? Mais toi, dont l'amitié me reste tout entière, ne crois pas que les plaintes qui s'exhalent de ma bouche s'adressent à toi.

LETTRE XI.

A GALLION.

Je ne pourrai qu'à peine me disculper, Gallion (1), de n'avoir pas jusqu'à ce jour cité ton nom dans mes vers; car je ne t'ai point oublié lorsqu'un trait parti de la main d'un dieu m'atteignit. Toi aussi, tu calmas la blessure en l'arrosant de tes larmes; et plût au ciel que, déjà malheureux de la perte d'un ami, tu n'eusses point eu depuis d'autres sujets de plaintes! Mais les dieux ne l'ont pas permis. Impitoyables, ils ont cru pouvoir sans crime te ravir ta chaste épouse! Une lettre est venue dernièrement m'annoncer ton malheur et ton deuil, et j'ai pleuré en lisant la cause de ton affliction. Cependant je n'ose entreprendre, si peu sage que je suis moi-même, de consoler un homme aussi sage que toi, ni te citer toutes les sentences des philosophes qui te sont familières. Si la raison n'a pas triomphé de ta douleur, je présume que le temps l'aura beaucoup adoucie. Pendant que ta lettre m'arrive et que la mienne te porte ma réponse, à travers tant de terres et de mers, toute une année s'écoule. Il n'est qu'une occasion favorable pour offrir des consolations, c'est lorsque la douleur est encore dans toute sa force, et que le malade a besoin de secours; mais si la plaie du cœur commence à se cicatriser avec le temps, celui-là la réveille

Innatat unda freto dulcis, leviorque marina est,
  Quæ proprium misto de sale pondus habet.
Si roget hæc aliquis cur sint narrata Pedoni,
  Quidve loqui certis juverit ista modis;
Detinui, dicam, tempus, curasque fefelli:
  Hunc fructum præsens adtulit hora mihi.
Abfuimus solito, dum scribimus ista, dolore,
  In mediis nec nos sensimus esse Getis.
At tu, non dubito, quum carmine Thesea laudes,
  Materiæ titulos quin tueare tuæ;
Quemque refers, imitere virum: vetat ille profecto
  Tranquilli comitem temporis esse fidem.
Qui quanquam est factis ingens, et conditur a te
  Vir tanto, quanto debuit ore cani;
Est tamen ex illo nobis imitabile quiddam,
  Inque fide Theseus quilibet esse potest.
Non tibi sunt hostes ferro clavaque domandi,
  Per quos vix ulli pervius Isthmos erat:
Sed præstandus amor, res non operosa volenti.
  Quis labor est puram non temerasse fidem?
Hæc tibi, qui perstas indeclinatus amico,
  Non est quod lingua dicta querente putes.

EPISTOLA XI.

GALLIONI.

Gallio, crimen erit vix excusabile nobis,
  Carmine te nomen non habuisse meo.
Tu quoque enim, memini, cœlesti cuspide facta
  Fovisti lacrymis vulnera nostra tuis.
Atque utinam, rapti jactura læsus amici,
  Sensisses, ultra quod quererere, nihil!
Non ita Dis placuit, qui te spoliare pudica
  Conjuge crudeles non habuere nefas.
Nuntia nam luctus mihi nuper epistola venit,
  Lectaque cum lacrymis sunt tua damna meis.
Sed neque prudentem solari stultior ausim,
  Verbaque doctorum nota referre tibi:
Finitumque tuum, si non ratione, dolorem
  Ipsa jam pridem suspicor esse mora.
Dum tua pervenit, dum litora nostra recurrens
  Tot maria ac terras permeat, annus abit.
Temporis officium solatia dicere certi est;
  Dum dolor in cursu est, dum petit æger opem.
At quum longa dies sedavit vulnera mentis,

qui y touche mal à propos. D'ailleurs (et puissent mes conjectures se vérifier!) tu as peut-être déjà heureusement réparé par un nouvel hymen la perte que tu as essuyée.

LETTRE XII.

A TUTICANUS.

S'il n'est point fait mention de toi dans mes livres, ton nom seul, ô mon ami, en est la cause. Personne plus que toi ne me paraît digne de cet honneur, si toutefois c'est un honneur que d'avoir place en mes écrits. Les lois du rhythme et la contexture de ton nom me gênent, et je ne trouve aucun moyen de faire entrer ce dernier dans mes vers. Car j'aurais honte de le scinder en deux parties, l'une finissant le premier vers, et l'autre commençant le second; j'aurais honte d'abréger une syllabe que la prononciation allonge, et de te nommer *Tuticanus*; je ne puis non plus t'admettre dans mes vers en t'appelant *Tuticanus*, et changer ainsi de longue en brève la première syllabe; enfin je ne puis ôter la brièveté à la seconde syllabe, et lui donner une quantité qui n'est pas dans sa nature. On se moquerait de moi si j'osais défigurer ton nom par de telles licences; on dirait avec justice que j'ai perdu la raison. Voilà pourquoi mon amitié ne t'a point encore payé sa dette; mais enfin je m'acquitte aujourd'hui envers toi avec usure. Je te chanterai sur quelque mesure que ce soit; je t'enverrai des vers, à toi que j'ai connu enfant, enfant moi-même, à toi que, pendant ces longues années qui nous vieillissent également l'un et l'autre, j'aimai de tout l'attachement d'un frère pour son frère. Tu me donnas d'excellents conseils; tu fus mon guide et mon compagnon lorsque ma main, débile encore, dirigeait mon char dans des routes pour moi toutes nouvelles; plus d'une fois, docile à ta censure, je corrigeai mes ouvrages : plus d'une fois, suivant mon avis, tu retouchas toi-même les tiens, quand, inspiré par les Muses, tu composais cette Phéacide, digne du chantre de Méonie. Cette amitié constante, cette uniformité de goûts, qui nous ont liés dès notre plus tendre jeunesse, se sont continués sans altération jusqu'à l'âge où nos cheveux ont blanchi. Si tu étais insensible à ces souvenirs, je te croirais un cœur aussi dur que le fer recouvert d'une enveloppe de diamants impénétrables. Mais la guerre et les frimas, ces deux fléaux qui me rendent le séjour du Pont si odieux, auront plus tôt leur terme; Borée soufflera la chaleur, et l'Auster le froid; les rigueurs même de ma destinée s'adouciront, avant que tu n'aies plus d'entrailles pour un ami disgracié. Loin de moi la crainte d'un mal qui serait le comble de mes malheurs! Ce mal n'est point, et il ne sera jamais. Seulement

Intempestive qui fovet illa, novat.
Adde quod, atque utinam verum tibi venerit omen!
Conjugio felix jam potes esse novo.

EPISTOLA XII.

TUTICANO.

Quo minus in nostris ponaris, amice, libellis,
Nominis efficitur conditione tui.
Ast ego non alium prius hoc dignarer honore,
Est aliquis nostrum si modo carmen honos.
Lex pedis officio, naturaque nominis obstant,
Quaque meos adeas, est via nulla, modos.
Nam pudet in geminos ita nomen findere versus,
Desinat ut prior hoc, incipiatque minor:
Et pudeat, si te, qua syllaba parte moratur,
Arctius adpellem, Tuticanumque vocem.
Nec potes in versum Tuticani more venire,
Fiat ut e longa syllaba prima brevis.
Aut producatur, quæ nunc correptius exit,
Et sit porrecta longa secunda mora.
His ego si vitiis ausim corrumpere nomen,
Ridear, et merito pectus habere neger.
Hæc mihi causa fuit dilati muneris hujus,
Quod meus adjecto fœnore reddet ager.
Teque canam quacumque nota: tibi carmina mittam,
Pæne mihi puero cognite pæne puer;
Perque tot annorum seriem, quot habemus uterque,
Non mihi, quam fratri frater, amate minus.
Tu bonus hortator, tu duxque comesque fuisti,
Quum regerem tenera fræna novella manu.
Sæpe ego correxi sub te censore libellos;
Sæpe tibi admonitu facta litura meo est,
Dignam Mæoniis Phæacida condere chartis
Quum te Pierides perdocuere tuæ.
Hic tenor, hæc viridi concordia cœpta juventa
Venit ad albentes illabefacta comas.
Quæ nisi te moveant, duro tibi pectora ferro
Esse, vel invicto clausa adamante putem.
Sed prius huic desint et bellum et frigora terræ,
Invisus nobis quæ duo Pontus habet;
Et tepidus Boreas, et sit præfrigidus Auster;
Et possit fatum mollius esse meum,
Quam tua sint lapso præcordia dura sodali:
Hic cumulus nostris absit, abestque, malis

emploie pour moi toute la faveur dont tu jouis près des dieux et surtout près de celui sur lequel tu dois le plus compter, et qui t'a élevé aux plus hauts honneurs; fais qu'en défendant l'exilé par ton zèle persévérant mes voiles n'attendent pas en vain un souffle favorable. Tu me demandes quelle recommandation j'ai à t'adresser? Que je meure si j'en sais rien moi-même: mais que dis-je? ce qui est déjà mort peut-il mourir encore? Je ne sais ni ce que je dois faire, ni ce que je veux, ni ce que je ne veux pas; j'ignore moi-même ce qui peut m'être utile. Crois-moi, la sagesse est la première à fuir les malheureux; le sens commun la suit aussi bien que les conseils de la fortune. Cherche toi-même, je t'en prie, quels services tu peux me rendre, et s'il est quelques chemins pour parvenir à réaliser mes vœux.

LETTRE XIII.

A CARUS.

Toi qui mérites de compter parmi mes plus fidèles amis, toi qui es si bien nommé Carus, reçois mes vœux. La couleur de ces tablettes, le rhythme de ces vers, t'indiqueront sur-le-champ d'où te vient cette lettre. Ces vers n'ont sans doute rien de merveilleux; cependant ils ne ressemblent pas à ceux de tout le monde, et, quels qu'ils soient, on voit de suite que je suis leur père. Toi aussi, quand même tu effacerais les titres de tes écrits, il me semble que j'en reconnaîtrais toujours l'auteur au milieu de mille autres; je les distinguerais à des signes certains.

L'auteur s'y décèle par une vigueur digne d'Hercule, digne du héros que tu chantes. Ainsi ma muse se trahit par une certaine allure qui lui est propre, et peut-être même par ses défauts. Si Nirée était remarquable par sa beauté, Thersite frappait aussi les regards par sa laideur. Au reste, tu ne devrais pas t'étonner de trouver des défauts dans des vers qui sont presque l'œuvre d'un Gète (1). Hélas! j'en rougis! j'ai écrit un poème en langue gétique; j'ai adapté nos mesures à des paroles barbares.

Cependant félicite-moi, j'ai su plaire aux Gètes, et déjà ces peuples grossiers commencent à m'appeler leur poëte. Vous me demandez de quel sujet j'ai fait choix. J'ai chanté les louanges de César; et sans doute le dieu m'a secondé dans cette tentative nouvelle; j'ai appris à mes hôtes que le corps d'Auguste, le père de la patrie, était mortel, mais que l'essence divine était retournée au ciel; que le fils qui, après bien des résistances, et malgré lui, a pris en main les rênes de l'empire, égalait déjà les vertus de son père (2); que tu es, ô Livie, la Vesta de nos chastes Romaines, toi qui te

Tu modo per Superos, quorum certissimus ille est,
  Quo tuus adsidue principe crevit honor;
Effice, constanti profugum pietate tuendo,
  Ne sperata meam deserat aura ratem.
Quid mandem, quæras: peream, nisi dicere vix est,
  Si modo qui periit, ille perire potest.
Nec quid agam invenio, nec quid nolimve, velimve;
  Nec satis utilitas est mea nota mihi.
Crede mihi, miseros prudentia prima relinquit,
  Et sensus cum re consiliumque fugit.
Ipse, precor, quæras, qua sim tibi parte juvandus,
  Quoque viam facias ad mea vota vado.

EPISTOLA XIII.

CARO.

O mihi non dubios inter memorande sodales,
  Quique, quod es vere, Care, vocaris, ave.
Unde saluteris, color hic tibi protinus index,
  Et structura mei carminis esse potest;
Non quia mirifica est, sed quod nec publica certe;
  Qualis enim cunque est, non latet esse meam.
Ipso quoque ut chartæ titulum de fronte revellas
  Quod sit opus, videor dicere posse, tuum.
Quamlibet in multis positus noscere libellis,
  Perque observatas inveniere notas.
Produnt auctorem vires, quas Hercule dignas
  Novimus, atque illi, quem canis, esse pares.
Et mea Musa potest, proprio deprensa colore,
  Insignis vitiis forsitan esse suis.
Tam mala Thersiten prohibebat forma latere,
  Quam pulchra Nireus conspiciendus erat.
Nec te mirari, si sint vitiosa, decebit
  Carmina, quæ faciam pæne poeta Getes.
Ah pudet! et Getico scripsi sermone libellum,
  Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui, gratare mihi, cœpique poetæ
  Inter inhumanos nomen habere Getas.
Materiam quæris? laudes de Cæsare dixi:
  Adjuta est novitas numine nostra Dei.
Nam patris Augusti docui mortale fuisse
  Corpus; in ætherias numen abisse domos:
Esse parem virtute patri, qui frena coactus
  Sæpe recusati ceperit imperii:
Esse pudicarum te Vestam, Livia, matrum.

montres aussi digne de ton fils que de ton époux; qu'il existe en outre deux jeunes princes (3), les fermes appuis du trône de leur père, et qui ont déjà donné des preuves certaines de leur noble caractère. Après avoir lu ce poëme, enfant d'une muse étrangère, et lorsque j'en étais arrivé à la dernière page, tous ces barbares agitèrent leurs têtes, et leurs carquois chargés de flèches, et leurs bouches firent entendre un long murmure d'approbation. « Puisque tu écris de telles choses sur César, me dit l'un d'eux, tu devrais être déjà rendu à l'empire de César. »

Il l'a dit, Carus, et voilà pourtant le sixième hiver que je suis relégué sous le pôle glacé.

Les vers ne sont bons à rien; les miens ne m'ont été que trop funestes autrefois; ils furent la cause première de mon malheureux exil. Je t'en conjure, ô Carus, par cette union que le culte divin des Muses a fait naître entre nous, par les droits d'une amitié respectable à tes yeux, (et si tu entends ma prière, puisse Germanicus, imposant à ses ennemis les chaînes du Latium, préparer aux poëtes de Rome une matière féconde! Puissent se fortifier de jour en jour ces enfants si chers à nos dieux, et dont, pour ta plus grande gloire, tu surveilles l'éducation!) Je t'en conjure, dis-je, emploie tout ton crédit à me sauver un reste de vie déjà près de s'éteindre si l'on ne change le lieu de mon exil!

LETTRE XIV.

A TUTICANUS.

Je t'envoie ces vers, à toi dont naguère j'accusais le nom de ne pouvoir s'ajuster à la mesure.

Tu ne trouveras ici rien qui t'intéresse, si ce n'est que ma santé se soutient comme elle peut; mais la santé même m'est odieuse dans cet affreux pays, et je ne souhaite rien tant aujourd'hui que d'en sortir. Mon unique souci est de changer d'exil; toute autre contrée me sera délicieuse au prix de celle que j'ai actuellement sous les yeux. Lancez mon vaisseau au milieu des Syrtes, à travers ces gouffres de Charybde, pourvu que je sois délivré de ce pays, dont la vue m'est insupportable; le Styx lui-même, s'il existe, je le préférerais à l'Ister; et s'il est un abîme plus profond que le Styx, je le préférerais encore.

Le champ cultivé est moins ennemi des herbes stériles, l'hirondelle est moins ennemie des hivers qu'Ovide du voisinage des Gètes belliqueux. A ces paroles, les habitants de Tomes s'indignent contre moi, et mes vers ont soulevé la colère publique. Ainsi donc, je ne cesserai par mes vers d'attirer sur moi le malheur, et mon esprit peu sage me sera donc une source d'éternels châtiments? Mais d'où vient que j'hésite encore à me couper les doigts pour ne plus écrire, et que, dans ma folie, je continue à manier ces ar-

---

Ambiguum nato dignior, anne viro :
Esse duos juvenes, firma adjumenta parentis,
Qui dederint animi pignora certa sui.
Hæc ubi non patria perlegi scripta Camœna,
Venit et ad digitos ultima charta meos;
Et caput, et plenas omnes movere pharetras;
Et longum Getico murmur in ore fuit.
Atque aliquis : Scribas hæc quum de Cæsare, dixit,
Cæsaris imperio restituendus eras.
Ille quidem dixit, sed me jam, Care, nivali
Sexta relegatum bruma sub axe videt.
Carmina nil prosunt : nocuerunt carmina quondam,
Primaque tam miseræ causa fuere fugæ.
At tu per studii communia fœdera sacri,
Per non vile tibi nomen amicitiæ;
Sic capto Latiis Germanicus hoste catenis,
Materiam vestris adferat ingeniis;
Sic valeant pueri, votum commune Deorum,
Quos laus formandos est tibi magna datos;
Quanta potes, præbe nostræ momenta saluti,
Quæ nisi mutato nulla futura loco est.

EPISTOLA XIV

TUTICANO.

Hæc tibi mittuntur, quem sum modo carmine questus
Non aptum numeris nomen habere meis.
In quibus, excepto quod adhuc utcunque valemus,
Nil te præterea quod juvet, invenies.
Ipsa quoque est invisa salus; suntque ultima vota,
Quolibet ex istis scilicet ire locis.
Nulla mihi cura est, terra quam muter ut ista,
Hac quia, quam video, gratior omnis erit.
In medias Syrtes, mediam mea vela Charybdin
Mittite, præsenti dum careamus humo.
Styx quoque, si quid ea est, bene commutabitur Istro,
Si quid et inferius, quam Styga, mundus habet.
Gramina cultus ager, frigus minus odit hirundo,
Proxima Marticolis quam loca Naso Getis,
Talia succensent propter mihi verba Tomitæ,
Iraque carminibus publica mota meis.
Ergo ego cessabo nunquam per carmina lædi;
Plectar et incauto semper ab ingenio?
Ergo ego, ne scribam, digitos incidere cunctor.

mes qui m'ont été si fatales? Mes regards cherchent de nouveau ces écueils où je touchai jadis, ces ondes perfides où vint échouer mon vaisseau. Mais je n'ai rien fait, habitants de Tomes, qui doive vous offenser.

Si je hais votre pays, je ne vous en aime pas moins. Parcourez tous ces ouvrages que j'ai produits dans mes veilles, vous n'y trouverez pas un mot de plainte contre vous. Je me plains du froid, des incursions qui nous menacent de toutes parts, et d'un ennemi qui vient sans cesse assiéger vos remparts. J'ai souvent déclamé, et avec raison, contre le pays, mais non contre les hommes; et vous-mêmes, vous avez plus d'une fois accusé le sol que vous habitez.

La muse du poëte antique qui chanta la culture osa bien dire qu'Ascra était un séjour insupportable en toute saison; et pourtant celui qui écrivait ainsi était né à Ascra (1), et Ascra ne s'irrita point contre son poëte. Quel homme eut pour sa patrie plus de tendresse que le sage Ulysse? et cependant c'est de lui qu'on sait que sa patrie n'était qu'un rocher stérile. Scepsius, dans ses écrits pleins d'amertume, n'attaque pas le pays, mais bien les mœurs de l'Ausonie (2); il mit en cause Rome elle-même, et toutefois Rome souffrit avec patience ces invectives et ces mensonges, et sa langue insolente ne lui attira rien de fâcheux. Mais un interprète maldroit excite contre moi la colère du peuple de Tomes, et appelle sur ma muse un nouvel orage. Plût au ciel que mon bonheur fût égal à mon innocence! Le fiel de ma bouche n'a encore blessé personne; et quand j'aurais l'âme plus noire que la poix d'Illyrie, ma critique ne s'adresserait jamais à un peuple si constant dans l'amitié qu'il me porte. Habitants de Tomes, la douce hospitalité que je reçois de vous et votre humanité dénotent suffisamment votre origine grecque. Les Péligniens, mes compatriotes, et Sulmone, où je suis né, n'auraient pas été plus sensibles que vous à mes malheurs: vous venez encore de m'accorder un honneur que vous accorderiez à peine à celui que la fortune aurait respecté; et encore à présent je suis le seul qui, sur ces bords, ait été jusqu'à ce jour exempt d'impôts; le seul, dis-je, à l'exception de ceux à qui la loi confère ce privilége. Vous avez ceint mon front d'une couronne sacrée, hommage que j'ai été contraint de recevoir de la bienveillance publique. Autant Latone aime Délos, qui seule lui offrit une retraite lorsqu'elle était errante, autant j'aime Tomes, où, depuis mon bannissement jusqu'à ce jour, j'ai trouvé une hospitalité inviolable. Plût aux dieux seulement qu'on pût espérer d'y vivre en paix, et qu'elle fût située dans un climat plus éloigné du pôle glacé!

Telaque adhuc demens, quæ nocuere, sequor?
Ad veteres scopulos iterum devertor, ad illas,
In quibus offendit naufraga puppis, aquas.
Sed nihil admisi; nulla est mea culpa, Tomitæ,
Quos ego, quum loca sim vestra perosus, amo.
Quilibet excutiat nostri monumenta laboris,
Litera de vobis est mea questa nihil.
Frigus, et incursus omni de parte timendos,
Et quod pulsetur murus ab hoste, queror.
In loca, non homines, verissima crimina dixi:
Culpatis vestrum vos quoque sæpe solum.
Esset perpetuo sua quam vitabilis Ascra,
Ausa est agricolæ Musa docere senis.
At fuerat terra genitus, qui scripsit, in illa;
Intumuit vati nec tamen Ascra suo.
Quis patriam sollerte magis dilexit Ulysse?
Hoc tamen asperitas indice nota loci est.
Non loca, sed mores dictis vexavit amaris
Scepsius Ausonios, actaque Roma rea est.
Falsa tamen passa est æqua convicia mente,
Obfuit auctori nec fera lingua suo.
At malus interpres, populi mihi concitat iram,
Inque novum crimen carmina nostra vocat.
Tam felix utinam, quam pectore candidus, essem!
Exstat adhuc nemo saucius ore meo.
Adde, quod Illyrica si jam pice nigrior essem,
Non mordenda mihi turba fidelis erat.
Molliter a vobis mea sors excepta, Tomitæ,
Tam mites Graios indicat esse viros.
Gens mea Peligni, regioque domestica Sulmo,
Non potuit nostris lenior esse malis.
Quem vix incolumi cuiquam salvoque daretis,
Is datus a vobis est mihi nuper honor.
Solus adhuc ego sum vestris immunis in oris,
Exceptis, si qui munera legis habent.
Tempora sacrata mea sunt velata corona,
Publicus invito quam favor imposuit.
Quam grata est igitur Latonæ Delia tellus,
Erranti tutum quæ dedit una locum,
Tam mihi cara Tomis; patria quæ sede fugatis
Tempus ad hoc nobis hospita fida manet.
Di modo fecissent, placidæ spem posset habere
Pacis, et a gelido longius axe foret! 62

LETTRE XV.

A SEXTUS POMPÉE.

S'il est encore au monde un homme qui se souvienne de moi, et qui s'informe de ce que moi, Ovide, je fais dans mon exil, qu'il sache que je dois la vie aux Césars, et la conservation de cette vie à Sextus; à Sextus, qui, après les dieux, est le premier dans mon affection. Si, en effet, je passe en revue les différentes phases de ma déplorable existence, il n'en est pas une seule qui ne soit marquée par ses bienfaits: ils sont tout aussi nombreux que les graines vermeilles enfermées sous l'enveloppe flexible de la grenade dans un jardin fertile, que les épis des moissons de l'Afrique, que les raisins de la terre du Tmole, que les oliviers de Sicyon et les rayons de miel de l'Hybla. J'en fais l'aveu, tu peux invoquer mon témoignage; Romains, signez tous, il n'est pas besoin de l'autorité des lois : ma parole suffit; tu peux, quelque mince que soit ma valeur, me compter dans ton patrimoine; je veux être une partie, si faible qu'elle soit, de ta fortune. Comme ta terre de Sicile est celle où Philippe régna jadis, comme ta maison qui s'étend jusqu'au forum d'Auguste, et ton domaine de Campanie, les délices de son maître, comme enfin tous les biens que tu possèdes par droit d'héritage ou d'achat t'appartiennent sans contredit, ô Sextus, ainsi je t'appartiens moi-même: triste propriété, sans doute, mais qui te donne au moins le droit de dire que tu possèdes quelque chose dans le Pont. Plaise aux dieux que tu le puisses dire un jour! Que j'obtienne un lieu d'exil plus favorable, et que, par conséquent, tu aies ton bien mieux placé! Mais puisque telle est la volonté des dieux, tâche d'apaiser par tes prières ces divinités auxquelles tu rends chaque jour tes pieux hommages, car ton amitié prouve mon innocence autant qu'elle aime à me consoler dans mon infortune. Je t'implore d'ailleurs avec pleine confiance; mais tu sais que, lors même qu'on descend le fil de l'eau, le secours des rames seconde encore la rapidité du courant. Je rougis de te faire toujours la même prière, et je crains de te causer de trop justes ennuis; mais qu'y faire? le désir est une chose qu'on ne peut modérer; pardonne, tendre ami, à mes importunités fatigantes; souvent je voudrais bien t'écrire sur tout autre sujet, mais toujours je retombe sur le même, et ma plume elle-même me ramène à ce triste lieu commun. Cependant, soit que ton crédit ait pour moi d'heureux résultats, soit que la Parque inflexible me condamne à mourir sous ce pôle glacé, mon cœur reconnaissant se rappellera toujours tes bons offices; toujours cette terre où je passe ma vie m'entendra répéter que je suis à toi, et non-seulement cette terre, mais encore toutes celles qui sont sous le ciel, si ma muse peut jamais s'ouvrir un passage à travers le barbare pays des Gètes; oui, l'univers saura que tu m'as sauvé

EPISTOLA XV.

SEXTO POMPEIO.

Si quis adhuc usquam nostri non immemor exstat,
  Quidve relegatus Naso, requirit, agam :
Cæsaribus vitam, Sexto debere salutem
  Me sciat : a Superis hic mihi primus erit.
Tempora nam miseræ complectar ut omnia vitæ,
  A meritis hujus pars mihi nulla vacat;
Quæ numero tot sunt, quot in horto fertilis arvi
  Punica sub lento cortice grana rubent;
Africa quot segetes, quot Tmolia terra racemos,
  Quot Sicyon baccas, quot parit Hybla favos.
Confiteor, testere licet; signate, Quirites :
  Nil opus est legum viribus; ipse loquor.
Inter opes et me, rem parvam, pone paternas :
  Pars ego sim census quantulacumque tui.
Quam tua Trinacria est, regnataque terra Philippo,
  Quam domus Augusto continuata foro;
Quam tua, rus oculis domini, Campania, gratum,
  Quæque relicta tibi, Sexte, vel emta tenes,
Tam tuus en ego sum; cujus te munere tristi
  Non potes in Ponto dicere habere nihil.
Atque utinam possis, et detur amicius arvum!
  Remque tuam ponas in meliore loco!
Quod quoniam in Dis est, tenta lenire precando
  Numina, perpetua quæ pietate colis.
Erroris nam tu vix est discernere nostri
  Sis argumentum majus, an auxilium.
Nec dubitans oro : sed flumine sæpe secundo
  Augetur remis cursus euntis aquæ.
Et pudet, et metuo, semperque eademque precari;
  Ne subeant animo tædia justa tuo.
Verum quid faciam? res immoderata cupido est
  Da veniam vitio, mitis amice, meo.
Scribere sæpe aliud cupiens delabor eodem :
  Ipsa locum per se litera nostra rogat.
Seu tamen effectus habitura est gratia; seu me
  Dura jubet gelido Parca sub axe mori;
Semper inoblita repetam tua munera mente,
  Et mea me tellus audiet esse tuum.
Audiet et cœlo posita est quæcunque sub illo,
  Transit nostra feros si modo Musa Getas.
Teque meæ causam servatoremque salutis,

la vie, et que je suis plus à toi que si tu m'avais acheté à prix d'argent.

LETTRE XVI.

A UN ENVIEUX.

Pourquoi donc, envieux, déchires-tu les vers d'Ovide, qui n'est plus? La mort n'étend pas ses droits destructeurs jusque sur le génie; la renommée grandit après elle, et j'avais déjà quelque réputation quand je comptais encore parmi les vivants. Tels florissaient alors, et Marsus, et l'éloquent Rabirius (1), et Macer, le chantre d'Ilion, et le divin Pédo (2), et Carus (3), qui, dans son poëme d'Hercule, n'aurait pas épargné Junon, si déjà Hercule n'eût été le gendre de la déesse; et Sévère (4), qui a donné au Latium de sublimes tragédies; et les deux Priscus, avec l'ingénieux Numa (5); et toi, Montanus (6), qui n'excelles pas moins dans les vers héroïques que dans les vers inégaux, et qui as exploité les deux genres au profit de ta gloire; et Sabinus qui fit écrire à Ulysse (7), errant depuis deux lustres sur une mer irritée, des lettres adressées à Pénélope, mais qu'une mort prématurée a enlevé à la terre, avant qu'il ait mis la dernière main à sa *Trézène* et à ses *Fastes;* et Largus, qui doit ce surnom à la fécondité de son génie, et qui conduisit dans les plaines de la Gaule le vieillard phrygien (8); et Camerinus, qui a chanté Troie, conquise par Hercule; et Tuscus (9), qui s'est rendu célèbre par sa *Phyllis,* et le poëte de la mer, dont les chants semblent être l'œuvre des dieux mêmes de la mer; et cet autre qui décrivit les armées lybiennes et leurs combats contre les Romains (10); et Marius, cet heureux génie qui se prêtait à tous les genres; et Trinacrius, l'auteur de la *Perséide;* et Lupus (11), le chantre du retour de Ménélas et d'Hélène dans leur patrie; et le traducteur de la *Phéacide* (12), inspirée par Homère; toi aussi, Rufus (13), qui tiras des accords de la lyre de Pindare; et la muse de Turranus (14), chaussée du cothurne tragique; et la tienne, Mélissus (15), plus légère et chaussée du brodequin. Alors, pendant que Varus et Gracchus (16) faisaient parler les tyrans inhumains, que Proculus (17) suivait la pente si douce tracée par Callimaque; que Tityre (18) conduisait ses troupeaux dans les champs de ses pères, et Gratius (19) donnait des armes au chasseur; que Fontanus (20) chantait les Naïades aimées des Satyres; que Capella (21) modulait des strophes inégales; que beaucoup d'autres, qu'il serait trop long de nommer, et dont les vers sont entre les mains de tout le monde, s'exerçaient alors dans la poésie; qu'enfin s'élevaient de jeunes poëtes dont je ne dois point citer les noms, puisque leurs œuvres n'ont pas vu le jour; et parmi eux, cependant, je ne puis te passer sous silence, ô Cotta (22), toi

Meque tuum libra norit et ære magis.

EPISTOLA XVI.

AD INVIDUM.

Invide, quid laceras Nasonis carmina rapti?
  Non solet ingeniis summa nocere dies.
Famaque post cineres major venit: et mihi nomen
  Tunc quoque, quum vivis adnumerarer, erat;
Quum foret et Marsus, magique Rabirius oris,
  Iliacusque Macer, sidereusque Pedo;
Et, qui Junonem læsisset in Hercule, Carus,
  Junonis si non jam gener ille foret;
Quique dedit Latio carmen regale Severus;
  Et cum subtili Priscus uterque Numa;
Quique vel imparibus numeris, Montane, vel æquis
  Sufficis, et gemino carmine nomen habes;
Et qui Penelopæ rescribere jussit Ulyssem,
  Errantem sævo per duo lustra mari;
Quique suam Trœzena, imperfectumque dierum
  Deseruit celeri morte Sabinus opus;
Ingeniique sui dictus cognomine Largus,
  Gallica qui Phrygium duxit in arva senem;
Quique canit domitam Camerinus ab Hercule Trojam;
  Quique sua nomen Phyllide Tuscus habet;
Velivolique maris vates, cui credere possis
  Carmina cæruleos composuisse Deos;
Quique acies Libycas, Romanaque prælia dixit;
  Et Marius, scripti dexter in omne genus;
Trinacriusque suæ Perseidos auctor; et auctor
  Tantalidæ reducis Tyndaridosque, Lupus;
Et qui Mæoniam Phæacida vertit; et una
  Pindaricæ fidicen tu quoque, Rufe, lyræ;
Musaque Turrani, tragicis innixa cothurnis;
  Et tua cum socco Musa, Melisse, levis:
Quum Varus Gracchusque darent fera dicta tyrannis;
  Callimachi Proculus molle teneret iter;
Tityrus antiquas et erat qui pasceret herbas;
  Aptaque venanti Gratius arma daret;
Naïdas a Satyris caneret Fontanus amatas;
  Clauderet imparibus verba Capella modis.
Quumque forent alii, quorum mihi cuncta referre
  Nomina longa mora est, carmina vulgus habet;
Essent et juvenes, quorum quod inedita cura est,
  Appellandorum nil mihi juris adest;
Te tamen in turba non ausim, Cotta, silere,

l'honneur des muses et l'une des colonnes du barreau ; toi qui, descendant des Cotta par ta mère, et des Messala par ton père, représentes à la fois les deux plus nobles familles de Rome. Alors, au milieu de ces grands noms, ma muse, si je l'ose dire, occupait glorieusement la renommée, et mes poésies trouvaient des lecteurs. Cesse donc, Envie, de déchirer un exilé; cesse, cruelle, de disperser mes cendres. J'ai tout perdu, hors un souffle de vie qu'on ne m'a laissé sans doute que pour servir d'aliment à mes malheurs, et pour m'en faire sentir toute l'amertume. A quoi bon enfoncer le fer dans un corps inanimé? Il ne reste plus d'ailleurs en moi de place à de nouvelles blessures.

Pieridum lumen, præsidiumque fori;
Maternos Cottas cui Messallasque paternos
Maxima nobilitas ingeminata dedit.
Dicere si fas est, claro mea nomine Musa,
Atque inter tantos, quæ legeretur, erat.
Ergo submotum patria proscindere, livor,
Desine; neu cineres sparge, cruente, meos.
Omnia perdidimus : tantummodo vita relicta est,
Præbeat ut sensum materiamque malis.
Quid juvat exstinctos ferrum dimittere in artus?
Non habet in nobis jam nova plaga locum. 52

NOTES

DES PONTIQUES.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIÈRE.

(1) Il y avait déjà quatre ans qu'Ovide était exilé; le poëte avait alors 56 ans. On peut voir la neuvième élégie du troisième livre des Tristes, sur l'origine du nom et de la ville de Tomes, dont, en général, il ne parle jamais que d'une manière un peu vague.

(2) Ovide place les Gètes sur la rive droite du Danube. Suivant Hérodote (liv. IV, ch. 93), ils habitaient les deux rives; Tomes est donc située dans le pays des Gètes.

(3) On croit que ce Brutus auquel Ovide adresse sa première lettre des Pontiques était fils de celui qui poignarda Jules-César dans le sénat, et qui se tua lui même après la bataille de Philippes, qu'il perdit contre Auguste.

(4) Il s'agit ici des bibliothèques publiques. Ovide, dans la première élégie du liv. III des Tristes, se plaint déjà qu'un de ses ouvrages n'ait pas trouvé de place dans la bibliothèque du mont Palatin, et dans celle qui était dans le vestibule du temple de la Liberté.

(5) Marc-Antoine était l'ennemi déclaré d'Auguste, qui souffrit et dédaigna ses injures. (Tacite, Ann., liv. 4, ch. 34.)

(6) Cicéron nous apprend (Acad. II, liv. I, ch. 3) que Brutus n'était pas seulement un grand capitaine, mais aussi un des philosophes les plus célèbres de son temps.

(7) Il s'agit ici de Diane Aricine, du nom d'Aricie, ville d'Italie, près de laquelle elle avait un temple, et où elle avait été transportée, dit-on, par Oreste, de la Tauride.

(8) On croyait qu'Isis privait de la vue ceux qui, après avoir juré par son nom, violaient leur serment.

LETTRE II.

(1) Ce Fabius Maximus était un des favoris d'Auguste, et appartenait à l'une des familles les plus anciennes de Rome.

(2) Nous suivons ici le texte de Lemaire, qui réunit avec raison cette seconde partie à la première, pour n'en faire qu'une seule et même lettre, contrairement à plusieurs autres éditions qui commencent à ce mot une autre lettre.

(3) L'expression *dea Orestea* pourrait faire croire qu'il s'agit ici d'Iphigénie, sœur d'Oreste; mais il s'agit de Diane adorée en Tauride, et dont Iphigénie était la prêtresse. Ovide appelle encore cette déesse (*Mét.*. liv. XV, v. 489) *Diana Oressa*, parce qu'Oreste près d'être immolé par sa sœur, fut reconnu par elle, et tous deux quittèrent secrètement la Tauride en emportant la statue de Diane.

(4) Marcia était la femme de Maximus. Voy. Tac. ann liv. I, ch. 5.

(5) Auguste était fils d'Accia; la sœur d'Accia est la tante d'Auguste, dont parle ici le poëte.

LETTRE III.

(1) Longues piques macédoniennes.

(2) Rutilius, personnage aussi savant que probe, fut condamné à l'exil, par suite de la haine que lui portaient les chevaliers. Rappelé à Rome par Scylla, il refusa cette faveur d'un homme dont on n'osait alors rien refuser. (Val. Max. liv. VI, ch. 4.)

(3) La source de Pirène est près de Corinthe, où se retira Jason après le meurtre de Pélias.

LETTRE IV.

(1) Le Danube seul séparait Tomes de la Colchide, où Jason, fils d'Æson, pénétra pour enlever la toison d'or.

(2) Pélias, oncle paternel de Jason, qui régnait dans la Thessalie, craignant d'être détrôné par son neveu, l'envoya dans la Colchide pour y enlever la toison d'or.

(3) Les deux parties du monde, orientale et occidentale.

LETTRE VIII.

(1) On appelait ainsi à Rome une eau qui y était amenée par un aquéduc; son nom lui venait de ce qu'elle avait été découverte, dit-on, par une jeune fille. Voyez les notes des *Tristes*, liv. III, élég. XII, note 2.

(2) Sulmone, patrie d'Ovide, est dans le pays des Pélignes.

(3) La voie Flaminia allait jusqu'à Ariminium, en traversant l'Ombrie, et se joignait à la voie Clodia à neuf ou dix milles de Rome.

LETTRE IX.

(1) Aulus Cornélius Celsus, au rapport de Quintilien, était un homme d'une vaste érudition. Il a écrit sur la rhétorique, sur l'art militaire et sur la médecine.

(2) Arbre de la hauteur du palmier, dont les fruits sont semblables à ceux de la vigne. On en tire un parfum très-précieux. (Pline, liv. XII, ch. 13.)

LIVRE DEUXIÈME.

LETTRE II.

(1) Tibère était accompagné de Drusus, son fils, et de Germanicus César, son neveu, qu'il avait adopté.

(2) Les petits-fils d'Auguste avaient reçu le nom de César.

(3) Sans doute Castor et Pollux.

(4) Messallinus, un des lieutenants de Tibère, dans la guerre d'Illyrie, partageait avec lui les honneurs du triomphe.

(5) Il appelle *sacerdos* son intercesseur auprès des Césars, parce qu'il appelle ceux-ci *superos*.

LETTRE III.

(1) Ovide avait été l'ami du père de Maximus.

(2) Il désigne ici le port de Brindes, où il s'est embarqué pour son exil.

LETTRE V.

(1) Le triomphe de Tibère. Voy. lettre 1, liv. II.

(2) On voit que les anciens ne dédaignaient pas de recommander à l'orateur de prendre des attitudes et de disposer sa robe d'une manière propre à prévenir son auditoire.

(3) Le thyrse était une pique entourée de pampres de vigne et de feuilles de lierre que les bacchantes agitaient dans les fêtes de Bacchus. Suivant le commentateur Mycillus, le thyrse est ici considéré par Ovide comme l'emblème de l'éloquence; la couronne de laurier, au contraire, est l'emblème de la poésie. Nous partageons ce sentiment.

LETTRE VII.

(1) Nous ne pensons pas, comme quelques traducteurs, qu'Ovide parle ici de certains compagnons de son voyage, qui l'auraient pillé : si cela était Ovide ne manquerait pas de s'en plaindre plus d'une fois. Or, il ne s'en est jamais plaint. Il est probable au contraire qu'il s'agit ici de quelques-uns de ses *amis* de Rome, de la façon de cet ennemi auquel (Ibis, vers 29) il reproche de vouloir s'emparer de ses dépouilles; ce qui serait arrivé, si Auguste n'eût pas conservé au poëte son patrimoine.

LETTRE VIII.

(1) Les portraits d'Auguste et de César.

(2) Le palais de César.

LETTRE IX.

(1) Cotys est le nom de plusieurs rois de Thrace.

LETTRE X.

(1) Emilius Macer, de Vérone, voulut être le continuateur de l'Iliade, qui s'arrête, comme on sait, aux funérailles d'Hector.

LETTRE XI.

(1) Castor était l'oncle d'Hermione, et Hector celui de Iules; Ovide veut donc dire que, comme eux, Rufus est l'oncle de sa femme; rapprochement peu juste, mais délicat.

LIVRE IV.

LETTRE PREMIÈRE.

(1) Cet artiste est Apelles, né à Cos, et cette Vénus, son chef-d'œuvre, la Vénus *Anadyomène*, c'est-à-dire sortant des flots.

(2) Cette statue était d'or et d'ivoire; on peut juger de sa hauteur par la dimension de la Victoire qui était représentée sur l'égide de la déesse; cette égide était d'environ quatre coudées. Phidias osa graver son nom sur le piédestal, quoique cela fût interdit aux artistes, sous peine de mort.

(3) Voy. sur Calamis et ses chevaux, Pline, liv. XXXIV, ch. 8.

(4) Myron, statuaire célèbre, surtout par une vache dont Pline vante la perfection.

LETTRE II.

(1) Le Sévère dont il s'agit ici est apparemment Cornélius Sévérus, dont parle Quintilien (*Inst. orat.* liv. 10.)

(2) Les Coralles étaient un peuple habitant les bords de l'Euxin.

LETTRE V.

(1) Il s'agit ici du temple élevé par Jules César à Vénus, dont il prétendait descendre par son fils Énée.

(2) Ce Germanicus était appelé le jeune, à cause de son père, Drusus Néron Germanicus. C'est celui-là qui vengea la défaite de Varus et dont Tacite fait un si grand éloge. Il fut père de Caligula et grand-père de Néron.

LETTRE IX.

(1) Lorsqu'on faisait une vente ou une adjudication publique, on plantait une pique qui était le signe ou l'annonce de cette adjudication. — Les revenus publics s'affermaient pour un lustre ou cinq ans.

(2) Le dictateur avait vingt-quatre licteurs, tandis que le consul n'en avait que douze. C'est que la dictature n'était qu'une magistrature extraordinaire et en dehors de la constitution, tandis que le consulat était et demeurait toujours, nonobstant les circonstances, la plus haute charge de l'état.

(3) Ce mot varie dans les manuscrits de huit ou dix manières ; le véritable nom est en effet Trosmin, en grec Τρωισμὶς ou Τρῶσμις. C'était une ville de la basse Mysie.

LETTRE X.

(1) Celui-ci se nomme Caïus Pedo Albinovanus, et l'autre, auquel Horace adresse aussi une épître, se nomme Celsus Albinovanus.

(2) Éole, fils d'Hippotas, remit à Ulysse des outres qui enfermaient les vents, pour la commodité de son voyage. (Mét., liv. XIV, v. 229.)

(3) On voit ici qu'Albinovanus était poëte, et que Thésée était le sujet de ses chants.

LETTRE XI.

(1) Junius Gallio fut le père adoptif d'Annæus Novatus, frère de Sénèque le philosophe, et qui fut proconsul d'Achaïe au temps de la prédication de saint Paul, à Corinthe. (Voy. Actes des Apôtres, ch. XVIII.)

LETTRE XIII.

(1) Ovide avait fait un poëme en langue gétique, à la louange d'Auguste.

2) Tibère, fils d'Auguste par adoption.

(3) Germanicus le jeune, fils de Drusus, et adopté par Tibère ; et Drusus, fils naturel de Tibère.

LETTRE XIV.

(1) Hésiode, le chantre des *travaux et des jours*, et de la Théogonie. Il était d'Ascra, en Béotie.

(2) C'est *Metrodorus Sceptius* dont il s'agit ici et que Pline dit avoir été un philosophe et non un poëte (liv. XXXIV, ch. IX).

LETTRE XVI.

(1) Domitius Marsus fut un poëte célèbre, au temps d'Auguste. — Rabirius Fabius le range parmi les poëtes épiques.

(2) Emilius Macer a écrit sur la guerre de Troie, d'où l'épithète *Iliacus* que lui donne Ovide. — C'est à Pedo Albinovanus qu'est adressée la lettre X de ce quatrième livre. Ovide lui donna le nom de *sidereus*, à cause d'un poëme qu'il composa, dit-on, sur les astres.

(3) C'est à Carus qu'est adressée l'épître XIII ci-dessus. Il avait fait une *Héracléide*, ou poëme en l'honneur d'Hercule.

(4) Cornelius Severus, poëte tragique. — Ovide dit *carmen regale*, parce que les crimes et les passions des rois faisaient le sujet des tragédies.

(5) Trois poëtes inconnus.

(6) Jules Montanus, poëte ami de Tibère.

(7) Sabinus est célèbre par une héroïde, en réponse à la lettre qu'Ovide adressait à Ulysse au nom de Pénélope.

(8) Anténor, vieillard troyen, vint en Italie après la prise de Troie, et fonda Padoue.

(9) Tuscus est inconnu ; Heinsius croit qu'il faut lire *Fuscus*.

(10) On ne sait pas non plus quel est ce poëte.

(11) Trois poëtes inconnus.

(12) Voy. let. XII de ce livre, v. 27.

(13) Peut-être Pomponius Rufus.

(14) Auteur inconnu.

(15) Melissus est auteur de comédies appelées *Togatæ*, suivant le scoliaste d'Horace.

(16) Quinctilius Varus, de Crémone, ami de Virgile et d'Horace, poëte particulièrement fort vanté par celui-ci. — Gracchus, poëte du même temps, fit, comme Varus, une tragédie de *Thyeste*.

(17) Fabius parle d'un Proculus qu'il met au premier rang des poëtes élégiaques ; c'est tout ce qu'on en sait.

(18) Virgile est ici désigné par le titre de sa première églogue.

(19) Gratius est auteur d'un poëme sur la *chasse*, qui est venu jusqu'à nous.

(20) Auteur inconnu.

(21) Capella est auteur d'élégies qui ne nous sont point parvenues.

(22) Voy. la lettre V du liv. III.